Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresdetht01lach

ŒUVRES DE THEATRE

DE MONSIEUR

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTHECA

CSP
PQ
1993
.L2
1741

PIECES CONTENUES dans ce premier Volume.

EPITRE A CLIO.

LA FAUSSE ANTIPATHIE, avec LA CRITIQUE, Comédie.

LE PREJUGE' A LA MODE; Comédie.

COMPLIMENT A L'ACADEMIE.

dans ce premier volume.

EPITRE
DE CLIO,
A MONSIEUR DE B***

Au ſujet des Opinions répanduës depuis peu, contre la Poëſie.

QUATRIE'ME EDITION,

Revuë, corrigée & augmentée.

Le prix eſt de douze ſols.

A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Auguſtins, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

EPITRE
DE CLIO,
A MONSIEUR DE B***

Au sujet des Opinions répanduës depuis peu, contre la Poësie.

Tor, jadis élevé dans mon sein ;
Enfant nourri de mon lait le plus sain,
Viens, prens la plume & le stile d'Horace,
Ecoute, écris & venge le Parnasse.
Le Fanatisme au bas de ce Vallon,
Vent pervertir les Enfans d'Apollon ;
Et leur prêchant un nouveau Catechisme ;
Porte avec lui le Scandale & le Schisme :
Tâchons enfin d'arrêter les Projets
De l'Hérétique. Assez de nos Sujets,
Comme Brebis, se suivant l'une & l'autre ;
Pour son Bercail ont déserté le nôtre :

Aux nouveautez toujours proſtitué,
Et dans l'erreur Sophiſte habitué,
Quand il lui plaît, ſa plume Hétérodoxe,
En Axiome érige un Paradoxe;
Sa bouche exhale un aimable poiſon,
Le tort lui ſert autant que la raiſon,
Et tout chemin le conduit à la Gloire.
Ce fut ainſi qu'au Temple de Mémoire
Il appella de la Preſcription,
Dont joüiſſoit le Chantre d'Illion.
Mais ce n'eſt plus la querelle d'Homere;
Il donne encor dans une autre chimere;
Il va, dit-on, du faux charme des Vers,
Déſabuſer pour jamais l'Univers;
Et pour donner plus d'eſſor au génie,
Anéantir la Rime & l'Harmonie.
Tel Alexandre étant prêt d'échoüer,
Trancha le nœud qu'il ne put dénoüer.
Pour maintenir notre gloire & nos charmes,
Je n'ai beſoin que de nos propres Armes;
Quoique pourtant nos doux amuſemens,
Soient au-deſſus des vains raiſonnemens.
Loin tout Cenſeur qui n'a que du génie,
A qui ſouvent la nature dénie
Ce ſentiment qu'on ne peut définir,
Qui pour le Vrai ſçait d'abord prévenir.
C'eſt au goût ſeul à juger d'un Ouvrage;
Par le plaiſir, il regle ſon ſuffrage;

Doux préjugé de l'esprit & du cœur,
De l'Analise il brave la rigueur;
Et dédaignant les disputes de Classes,
Ne reconnoît pour Juges que les Graces.
Mais rassemblons ces griefs prétendus,
Que l'ignorance a chez vous répandus.
Au bas du Pinde, il est certaine engeance
Qui nous impute une fausse indigence,
Et qui se plaint, *que nos folles humeurs*
Ont appauvri la Langue & les Rimeurs;
Que l'Art des Vers est un jeu d'avanture,
Où le bon sens se trouve à la torture;
L'esprit contraint par les difficultez,
N'y jouït plus des mêmes facultez;
Tyranniſé par des Loix insensées,
Qui font toujours avorter ses pensées,
Il est enfin reduit à supprimer
Ce qui lui rit, sans pouvoir l'exprimer.
Le terme propre altére la mesure,
Son Synonime allonge la cesure,
Par l'hyatus, cet autre est éconduit,
La Rime oblige à faire un long circuit;
Pour assortir ces unissons frivoles,
Il faut noyer le sens dans les paroles,
Et les beaux Vers sont enfans du hasard.
Ceux qui sont nez peu propres à notre Art,
Osent ainsi taxer, sans connoissance,
La Langue & nous de leur propre impuissance.

Ainſi, jadis, avant que ſur les Mers,
On eût trouvé mille chemins divers,
On regardoit ces barrieres profondes,
Dont l'Océan ſépare les deux Mondes,
Comme un obſtacle oppoſé par les Dieux,
Pour contenir les Mortels curieux,
Et les fixer chacun dans leur Patrie.
Auroit-on cru qu'une heureuſe induſtrie
De jour en jour feroit des Matelots?
Qu'on les verroit, triomphans ſur les Flots,
Aſſujettir Eole dans des voiles,
Et dans un cercle aſſervir les Etoiles?
Telle pourtant l'adreſſe des Humains,
D'un Pôle à l'autre a tracé des Chemins;
Malgré les Vents & les Flots infideles,
Neptune a vû voguer les Citadelles
Vers ces climats où Plutus, juſqu'alors,
Avoit caché ſes funeſtes Tréſors.
Avec autant de courage, & d'adreſſe,
On s'eſt frayé des routes au Permeſſe;
Sans remonter à la ſource des tems,
Le dernier Siécle a des faits éclatans.
On boit encore à la même Fontaine,
Où s'eſt alors abreuvé la Fontaine.
Comme autrefois, ſur les pas des neuf Sœurs,
On voit encor renaitre autant de fleurs;
Et tous les jours Apollon les prodigue
Au Chantre heureux du vainqueur de la Ligue.

Que cet éxemple, en dépit des clameurs,
Dans leur Métier rassure les Rimeurs ;
En leur donnant des avis salutaires,
Je leur rendrai raison de nos mystéres :
Heureuse enfin, s'ils goûtent des avis
Que dans ce Siécle on n'a guéres suivis !
Notre Métier demande un long usage ;
Et l'on ne sort jamais d'apprentissage.
Sçachez qu'envain un Astre bienfaisant,
A fait de vous un Poëte en naissant,
Si dès l'enfance, une heureuse culture
N'ajoute encore aux dons de la Nature ;
Si l'on ne prend ses premieres leçons,
Des Anciens & de leurs Nourrissons :
Car cette source unique & bienfaisante
Doit abreuver toute Muse naissante.
Mais à l'excès n'allez pas vous livrer ;
Il y faut boire, & non pas s'enyvrer.
Dans votre Langue, avant de rien produire ;
Il faut à fond chercher à vous instruire
Des mots d'usage & de leurs sens divers :
La Langue est une, en Prose comme en Vers ;
Et la Grammaire, en tout genre d'écrire,
Exerce un droit, que l'on ne peut prescrire.
Les mots sont faits, leur juste expression
Ne souffre entr'eux aucune extension ;
Chacun contient son sens & son image
Précis, distincts & marquez par l'usage ;

C'eſt votre Maître abſolu dans ſon choix,
D'autre que lui ne peut changer ſes loix.
L'eſprit en vain brille dans vos Ouvrages,
Quand votre Langue y reçoit des outrages;
Ne croyez pas pouvoir vous acquitter,
Par quelques traits que l'on ne peut citer
Qu'en débroüillant le texte par la gloſe,
Et traduiſant votre penſée en Proſe.

Plus d'un Rimeur dans ſa Langue indigent,
Pour ſes défauts toujours trop indulgent;
Quand il en trouve un exemple autentique,
Croit triompher d'une injuſte critique.
Vous les voyez ſoûrire en ſuffiſans
A des avis donnez par le bon ſens:
Leur ſouvenir au beſoin trop fidelle,
Me cite alors un illuſtre modelle,
Et s'en faiſant un ridicule appui,
Se font honneur de ce qu'on blâme en lui;
Ainſi, ſans ſoins & ſans éxactitude,
De leur licence ils font une habitude.

Rien de nouveau ne ſe penſe aujourd'hui;
Vous n'êtes plus que les échos d'autrui;
Il eſt trop tard pour prétendre à la gloire
De rien apprendre aux Filles de mémoire;
Mais dans ſa Langue un Rimeur éprouvé,
En répétant ce qu'Horace a trouvé,
Peut enchérir encor ſur ſon modelle:
N'a-t-on pas vû ſon Diſciple fidelle,

Ce satyrique Ami de Juvenal, * * Boileau.
D'Imitateur se rendre original?
Ainsi, Racine amena sur la Scene,
Après Corneille, une autre Melpomene;
Qu'il rajeunit par de nouveaux atours.
L'invention n'est plus que dans les tours:
Tout devient neuf quand on sçait bien le dire;
L'expression est l'ame de la Lire.
Le plus beau trait dans un Vers mal rendu,
Est pour l'Auteur presqu'autant de perdu;
Et sa pensée appartient au Poëte,
Qui sçaura mieux s'en rendre l'Interprete.
La Langue enfin est la baze de l'Art;
Sur le Permesse on s'embarque au hazard,
Si l'on n'en fait une étude profonde.
Joignez encor la pratique du monde;
Là, vous prendrez ce tour noble & coulant,
Ce style pur, ce langage galant
Qu'avec Chaulieu, la Fare eut en partage,
Et dont la Faye a fait son héritage.
Heureux qui peut, chez d'illustres amis,
Se procurer le bonheur d'être admis!
A leurs leçons une Muse attentive,
Se sent toujours de ceux qu'elle cultive.
A votre Langue appliquez donc vos soins,
Elle a de quoi fournir à vos besoins;
Tel eût trouvé qu'elle est plus étenduë,
S'il en eût fait une étude entenduë,

Et d'un jargon étrange & précieux,
N'eût pas souillé le langage des Dieux.
Ce fut ainsi que déja l'ignorance,
Pensa jadis nous chasser de la France,
Quand un Pedant, le fleau du Métier,
Et de Marot dédaigneux héritier,
Nous fit parler un langage barbare;
C'étoit Ronsard dont la Verve bisarre,
Aux mots du tems ne pouvant se borner,
Gâta la Langue en la voulant orner.
C'en étoit fait, si le Ciel n'eût fait naître
Un Nourrisson qui devint votre Maître;
Malherbe apprit à ses Contemporains
A se passer de ces termes forains,
Qu'au grand regret de la Pedanterie
Il renvoya chacun dans leur Patrie.
Il fut suivi par Racan & Menard:
Tous deux instruits des finesses de l'Art,
Sçurent au Pinde amener sur leurs traces,
La pureté, l'élegance, & les graces;
Mais il fallut bien du tems aux neuf Sœurs,
Pour leur trouver deux ou trois successeurs.
On vit encor les Muses florissantes,
De jour en jour devenir languissantes;
Et la Folie alors nous infecta,
De ces Sonnets que Dulot * inventa;
La folle pointe, à l'entithèse unie,
Prit dans les Vers la place du génie;

* *Dulot Inventeur des Bouts rimez. Voyez Sarazin.*

Et le bon sens timide & sans appui,
Eut le destin qu'il éprouve aujourd'hui.

Réveuse un jour, sans suite & sans compagnes,
(Il m'en souvient,) j'errois dans nos Campagnes;
Je m'amusois pour charmer mes douleurs,
A me parer des immortelles fleurs
Dont le Permesse embellit nos Prairies;
Je m'arrêtai sur ses rives fleuries:
L'aimable aspect de ses bords enchantez,
Son doux murmure, & ses flots argentez,
Tout rappella dans ma triste pensée
Le souvenir de sa gloire passée;
Plus vivement je sentis mes malheurs:
Fleuve divin, dis-je, en versant des pleurs,
Dans quel oubli sont tes ondes plaintives!
Le Barbarisme a dépeuplé tes rives:
Jusques à quand, ô source des beaux Vers!
Couleras-tu sans fruit pour l'Univers?
A peine, hélas, Sarrasin & Voiture,
Ont en passant goûté d'une eau si pure?
Le Fleuve alors agitant ses roseaux,
Fit murmurer ses prophétiques Eaux;
Et s'élevant sur son Urne asurée,
Je fus ainsi par ce Dieu rassurée:
» Un autre goût va changer notre sort.
» La terre s'ouvre, un nouveau Peuple en sort,
» Toutes mes eaux auront peine à suffire;
» Et toi, remets des cordes à ta Lire.

Il dit. L'eſpoir plus prompt que les Zéphirs ;
Vint dans mon cœur ramener ſes plaiſirs ;
Pour annoncer la commune allégreſſe,
Je fus chercher les Nimphes du Permeſſe.
Dans un bocage où je crus les trouver,
Un Inconnu s'occupoit à rêver ;
Quel ſouvenir réveilla ma tendreſſe !
Je ſoupirai de joye & de triſteſſe.
Au même endroit, c'eſt ainſi qu'autrefois,
Je rencontrai Sophocle dans ce Bois ;
C'étoit lui-même, il m'apprit ſon hiſtoire !
„ Pour achever ce qui manque à ma gloire,
„ Le Ciel, dit-il, ſous ces traits que tu vois,
„ Me rend au monde une ſeconde fois,
„ Et ſous le nom de l'aîné des Corneilles,
„ J'y produirai mes plus grandes merveilles ;
„ Va, laiſſe moi recuëillir mes eſprits.
Alors parut à nos regards ſurpris,
Dans les états de ma ſœur Melpomene,
Ce lumineux, & nouveau Phénomene,
Qui moins brillant en commençant ſon cours
A l'Hélicon donna de ſi beaux jours.
Cet avenir prédit par le Permeſſe,
S'ouvrit enfin, & remplit ſa promeſſe.
De jour en jour nos heureuſes leçons
Firent alors d'illuſtres Nourriſſons.
Un autre Auguſte, eut un autre Mecene,
Qui fit couler le Tibre dans la Seine,

Le Barbariſme encor plus d'une fois,
Voulut troubler le Parnaſſe François ;
Un Ariſtarque avec des bras d'Hercule,
Vint étouffer cette Hydre ridicule ;
Du Dieu des Vers, Miniſtre ſouverain,
A la licence il mit un juſte frein :
Notre Art ſoumis à l'éxacte Grammaire,
Comme autrefois ne fut plus arbitraire ;
Ami d'un ordre après lui mal gardé,
Il n'admit plus aucun mot hazardé ;
Et les bornant à leur ſens légitime,
Prouva qu'entr'eux aucun n'eſt ſinonime ;
Le Vers alors perdant ſa dureté,
Avec la forme, acquit la pureté.
Pegaſe alloit par bonds & par ſecouſſes ;
Il lui donna des allures plus douces ;
Sur le Parnaſſe, enfin il vint à bout
De réformer l'oreille avec le goût ;
Et termina plus de travaux qu'Alcide.
Lors arriva ce nouvel Euripide,
Qui ſur le ton le plus mélodieux,
Sçut moduler le langage des Dieux :
Lui, dont la Veine harmonieuſe & pure,
Prenant ſon cours du ſein de la Nature,
Comme un ruiſſeau, murmurant & flateur,
Charme l'oreille, & coule juſqu'au cœur,
Il vint apprendre aux Muſes délicates
A rejetter ces expreſſions plates,

Et ce concours de mots malencontreux,
Durs à l'oreille & discordans entr'eux.
Heureux qui peut sentir leurs convenances,
Et comme lui sauver leurs dissonances!
Il est des airs qu'on pourroit avoüer,
Mais sur la Lire on ne peut les joüer.
Depuis long-tems Apollon s'étudie
A les chanter, leur fausse mélodie,
Malgré son Art, détonne avec sa voix,
Et fait jurer les cordes sous ses doigts.
Il faut encor, outre un heureux génie,
L'oreille juste, & propre à l'harmonie.
Malheur à qui n'en est pas enchanté:
Le Vers n'est fait que pour être chanté;
Dans sa secrette & douce mécanique,
Il a son mode, & son genre harmonique;
Un son suffit pour faire abandonner
Ceux qu'on ne peut chanter sans détonner;
Ce que la Langue articule avec peine,
En la forçant, met l'oreille à la gêne;
L'esprit sensible à leurs communs rapports,
Souffre aussi-tôt qu'on force leurs ressorts,
Et goûte moins ce qui pourroit lui plaire.
Flater l'organe est le point nécessaire;
A cet appas le cœur se livre, & suit
L'impression du sens qui le séduit.
De ce talent la Nature est avare,
Tel en partage eut l'esprit le plus rare;

Mais dans un vers toujours mal agencé,
Il a gâté tout ce qu'il a pensé.
C'est à regret qu'Apollon vous inspire,
Si vous forcez les cordes de sa Lire.

Il fut un tems moins facile aux Rimeurs,
Quand le langage aussi dur que les mœurs,
A vos Ainez ne fournissoit qu'à peine,
De quoi fournir à leur rustique veine;
Dèslors, au Pinde en marchant à tâtons,
Ils recherchoient l'arrangement des tons.
Il en est un qui fut grêvé de blâme, * Pour avoir dit *comparable à ma flâme*,
Cet hémistiche autrefois critiqué,
Sera peut-être ici revendiqué,
Et soutenu par ceux que je condamne:
Mais je ne puis rafiner leur organe.
S'il m'en souvient, on a bien reclamé,
Certain Sonnet fait pour être blâmé.

A ce propos, on dit qu'un jour Thalie,
Fut commander des Vers à la Folie:
Ça; dit ma sœur, sous ton joyeux bonnet;
Il me faudroit trouver un plein Sonnet
De traits fallots, où l'entithèse brille;
Je veux surtout que la pointe y fourmille.
Soit; dans ce goût, aurez Sonnet exquis;
Je sçais un Fat, & qui plus est Marquis,
Tous les matins il rime à sa toillette:
C'est là sans faute où j'en ferai l'emplette.

* *Malherbe.*

Pas n'y manqua, dans un papier roulé,
Le doux * Sonnet bien musqué, bien moulé,
Par un Zéphir fut remis à Thalie.
Bon; dit ma sœur, ceci sent l'Italie,
A nos Gourmets j'en veux faire un present;
Sçachons au vrai quel goût regne à present:
En plein Théatre il faudra qu'on le lise.
Certain Caustique en fit bien l'analise,
Et le fisla; mais le Sonnet trouva,
Malgré les ris, quelqu'un qui l'approuva.
Je l'avoüai, la Prose est plus unie;
Vous triomphez, disois-je à Polymnie, *
Tout est changé dessus notre horison,
La Prose y va ramener la raison:
L'Art de rimer n'est plus qu'une manie,
Dont vous allez affranchir le génie.
Non, reprit elle, & leurs écrits pervers,
Ne vaudront pas mieux en Prose qu'en Vers;
Malgré mon air aisé, doux & facile,
Ils trouveront une Muse indocile,
Qui les séduit par des dehors flateurs:
Il faut aussi m'arracher mes faveurs.
Mais parcourons les fastes de la Prose,
Et quel est donc le titre qu'elle oppose?
Contre un Horace est il plus d'un Varron?
Envain je cherche encore un Ciceron;
Si j'avois pû, comptes que dans Athénes,
J'eusse formé bien d'autres Démosthénes,

Le Sonnet du Misantrope.

Muse qui préside à l'éloquence.

Ce qu'ont écrit les Grecs & les Romains,
En chaque genre eſt encor dans nos mains;
Qui des deux Arts, juſqu'au ſiécle où nous ſomes,
En plus grand nombre a fait de plus grands hommes?
Raſſure-toi, laiſſe à ces Détracteurs,
D'un autre ennui, fatiguer leurs Lecteurs,
Et ne crois pas qu'on abjure une étude,
Dont le plaiſir a fait une habitude,
Et que le goût en tout tems, en tous lieux,
A fait chérir des Mortels & des Dieux.
Gardez-vous bien d'affranchir vos myſteres,
De la rigueur de leurs loix ſalutaires:
La tolérance y nuiroit encor plus;
Déja les Vers ne ſont que trop déchus;
Vous les perdrez par trop de complaiſance,
L'eſprit s'endort ſur la foi de l'aiſance.
Quand un projet conçu bien nettement,
Eſt à loiſir digeré mûrement,
On eſt ſurpris de ſa propre abondance:
Les Vers heureux coûtent moins qu'on ne penſe;
Et les ſujets les font naître à leur gré.
Comme un creuſet échauffé par degré,
L'eſprit veut l'être avec économie;
Dans l'Art des Vers comme dans la Chimie,
Plus d'un Artiſte a ſouvent éprouvé,
Qu'il cherchoit moins que ce qu'il a trouvé:
C'eſt un hazard, mais il eſt néceſſaire,
Et d'un Rimeur, c'eſt la chance ordinaire.

Qu'ils ſçachent donc, moins preſſez de rimer ;
D'un feu pareil ſe laiſſer animer :
Mais leur jeuneſſe eſt follement avide
D'un nom précoce & toujours peu ſolide ;
Au bas du Pinde ils viennent eſſouflez,
Et pour jamais ils y reſtent ſiflez.
Dis-leur de prendre une courſe moins vive ;
Plus on ſe preſſe, & plus tard on arrive.
Je dirai plus, le langage des Dieux
S'eſt de lui-même arrangé pour le mieux ;
Son mécaniſme appellé tyrannie,
Plus qu'on ne penſe, eſt utile au génie ;
Cette contrainte eſt une invention,
Qui le conduit à ſa perfection.
L'eſprit veut être un peu mis à la gêne ;
C'eſt l'éguillon qui le tient en haleine,
Qui par l'obſtacle irritant ſon reſſort,
Occaſionne un plus heureux effort,
Et lui fait prendre un eſſor qui l'étonne ;
C'eſt par effort que le Salpêtre tonne ;
S'il n'eſt contraint il reſte ſans vigueur,
Et ne produit qu'une vaine vapeur :
Plus on le preſſe, & plus on le reſſerre,
Mieux on lui fait imiter le tonnerre.
Ainſi l'eſprit dans les difficultez,
Semble augmenter encor ſes facultez ;
A ſon profit il tourne les obſtacles,
Et la contrainte enfante les miracles.

Mépriſez donc des projets ſurannez,
Que le bon ſens a déja condamnez.
Ainſi parla contre ſa propre cauſe,
Celle de nous qui préſide à la Proſe.
C'eſt donc à tort qu'on blâme une rigueur,
Qui maintient l'Art dans toute ſa vigueur,
Et qu'on reclame, avec l'indépendance,
La prétenduë & nuiſible abondance
De tous ces mots qu'Apollon a proſcrits:
Contentez-vous de ceux qu'il a preſcrits.

Vertumne, un jour, au lever de l'Aurore,
Aſſis au pied de celle qu'il adore,
Dans ſes cheveux entrelaſſoit des fleurs,
Et lui juroit d'éternelles ardeurs:
La tendre Amante attentive & charmée,
S'abandonnoit au plaiſir d'être aimée,
Et ſes beaux yeux aſſuroient ſon vainqueur,
Qu'un même amour regneroit dans ſon cœur.
„ Ah! dit alors Vertumne à la Déeſſe,
„ Voici le tems fatal à ma tendreſſe:
„ Des ſoins plus doux que ceux de notre amour,
„ Vont deſormais vous charmer tour à tour.
„ A vos jardins la ſaiſon vous rappelle,
„ Pour leur donner une façon nouvelle;
„ Et je verrai juſqu'au tems des moiſſons,
„ Vos eſpaliers, vos nains & vos buiſſons
„ Vous occuper au mépris de mes larmes,
„ Peut-être même aux dépens de vos charmes;

„ Qui ſçait encor (puiſſe-je mal prévoir !)
„ Si vos Vergers rempliront votre eſpoir ?
„ Sans leur donner ſans ceſſe la torture ,
„ Laiſſez-les croître au gré de la nature :
„ Par trop de ſoins , & par trop de façons ,
„ Vous fatiguez vos tendres Nourriſſons ,
„ Et vous perdez leurs plus belles années ;
„ A peine on voit leurs tiges couronnées ,
„ Qu'à leurs rameaux naiſſans & malheureux ;
„ Vous impoſez un lien rigoureux ;
„ Bien-tôt un fer encore plus terrible ,
„ Dans vos Vergers fait un ravage horrible ;
„ Et l'on n'y voit que Driades en pleurs ,
„ Sur des monceaux de feüilles , & de fleurs.

Pour me blâmer , lui repliqua Pomone ,
Mon cher Vertumne attends juſqu'à l'Automne ;
C'eſt par mon Art & mes ſoins bienfaiſans ,
Que j'entretiens mes Arbres floriſſans ;
De celui-ci , que ce lien redreſſe ,
Contre les Vents , j'aſſure la foibleſſe ,
Et je corrige un penchant malheureux ;
J'ôte à cet autre un bois infructueux ,
Où follement ſa ſéve s'évapore ;
Cet arbriſſeau comblé des dons de Flore ,
Me promet plus qu'il ne pourroit tenir ,
Et de ſes fleurs il faut le dégarnir ;
Comment veux-tu que cet autre profite ,
En lui laiſſant cette herbe paraſite ,

Et ce feüillage, où l'Astre qui nous luit,
Ne peut meurir & colorer son fruit ?
Ainsi, ma main retranche avec prudence,
Pour m'assurer encor plus d'abondance.
Vains Erudits, téméraires Censeurs,
Qui prétendez enseigner les neuf Sœurs,
Souffrez qu'ici Pomone vous redresse,
Car c'est à vous que son discours s'adresse:
Mais tel se plaint qu'on a mal-à-propos
Appauvri l'Art de la moitié des mots,
Qui trouve encor assez de verbiage,
Pour allonger un ennuyeux ouvrage;
Et les Rimeurs auroient encor besoin,
Qu'on eût poussé la réforme plus loin :
Mais sous leurs yeux ils ont plus d'un modelle,*
Qui leur en donne un exemple fidelle;
Et parmi ceux qu'on pourroit imiter,
Il en est un qu'on ne peut trop citer,
Qui les invite à marcher sur ses traces :
Tu le connois, ce favori des Graces,
Lui, dont les Vers consacrez aux amours,
Seront les seuls qu'ils chanteront toujours;
Il avoit peu de cordes à sa Lire,
Et cependant elle a pû lui suffire
Pour exprimer tout ce qu'un tendre amour
Peut dans un cœur inspirer tour à tour.
La fiere Armide, & la tendre Angélique,
Nous ont fait voir sur la Scene lirique,

* *On prétend que Quinault n'a pas employé plus de sept ou huit cens mots differens dans ses Poëmes.*

Qu'en peu de mots on peut être abondant.
D'un choix heureux l'expreſſion dépend ;
D'un terme unique employé dans ſa place,
Elle reçoit, & ſa force, & ſa grace :
Qui la ſurcharge auſſi-tôt la détruit.
Celui-là ſeul en tire tout le fruit,
Qui rejettant l'étalage & l'enflure,
Sçait la réduire à ſa juſte meſure ;
C'eſt le grand Art. La vraie expreſſion
Ne va jamais ſans la préciſion.
L'unique objet que notre Art ſe propoſe,
Eſt d'être encor plus précis que la Proſe ;
Et c'eſt pourquoi les Vers ingénieux,
Sont appellez le langage des Dieux.
La Periode au cordeau compaſſée,
De la mémoire eſt bien-tôt effacée :
De mots pompeux on a beau l'enrichir,
D'un prompt oubli rien n'aide à l'affranchir :
Elle s'envole, & ne laiſſe après elle,
Qu'un ſens confus qu'à peine on ſe rappelle ;
Mais dans l'eſprit, & dans le fond du cœur,
Il n'appartient qu'au Vers doux & flatteur,
D'inſinuer ſes charmes & ſes graces,
Et d'y laiſſer les plus profondes traces :
Il s'établit au fond du ſouvenir,
Et par lui-même il ſçait s'y maintenir,
Sans s'altérer ni ſans perdre aucun terme
Du tour heureux, & du ſens qu'il renferme ;

Ainſi, l'eſprit dans un Vers ſéduiſant,
Peut ſans travail s'inſtruire en s'amuſant,
Et s'abreuver des plus grandes maximes.
L'arrangement, la meſure & les rimes,
N'empêchent pas, quoiqu'on oſe avancer,
De mettre en Vers tout ce qu'on peut penſer;
C'eſt une audace auſſi vaine que folle,
Que de vouloir nous réduire au frivole,
Ou nous borner à des travaux legers:
Il en eſt peu qui nous ſoient étrangers.
La Poëſie, ainſi que la Peinture
Dans ſon reſſort a toute la nature.
De tous les Arts qu'on cultive avec ſoin,
En eſt-il un qui s'étende plus loin,
Et dont la ſource auſſi *ſainte* & féconde,
Ait eu ſon cours dès l'enfance du monde?
Ce fut alors que notre Art immortel,
Prit ſa naiſſance à l'ombre de l'Autel,
Parmi les jeux, la muſique & la danſe,
Dont il ſuivit les loix, & la cadence.
Les Laboureurs pour prix de leurs moiſſons,
Sur des Autels de mouſſe, & de gazons,
N'offroient alors qu'un tribut d'allégreſſe:
On les voyoit pleins d'une aimable yvreſſe;
Parez de fleurs, danſer à demi nus,
Et ſeconder leurs tranſports ingénus,
Par des chanſons naturelles & vives,
Qu'ils ajuſtoient à leurs danſes naïves.

Qui peut nombrer les usages divers ;
Où les Humains ont employé les Vers ?
Pour rendre aux Dieux un plus célebre homage.
La pieté parla notre langage,
Et nous remit le culte des Autels,
Avec le soin d'instruire les Mortels :
La verité se servit des Poëtes,
Et la sagesse en fit ses Interpretes ;
Médiateurs entre l'homme & les Dieux,
Ils ont ouvert le commerce des Cieux.
Ces Fondateurs du Temple de mémoire,
Furent commis par l'amour & la gloire,
Pour couronner de myrte & de laurier,
L'Amant fidelle & le fameux Guerrier.
Ignore-t-on que le fils & la mere,
Ne parlent point d'autre langue à Cythére.
Ainsi nâquit chez les premiers Humains,
L'Art que les Grecs apprirent aux Romains,
Et qu'aux François ont transmis ces grands Maîtres :
Mais le jargon de vos premiers Ancêtres.
Ne put suffire à nos arrangemens ;
Le Vers souffrit d'étranges changemens,
Il ne trouva ni nombre ni cadence,
Dans une Langue encor dans son enfance ;
Où l'on ne put, quoique l'on ait tenté, *
Donner aux mots aucune quantité.

*On a voulu faire autrefois des Vers mesurez à la façon des Latins.

Pour

Pour supléer au défaut d'harmonie,
Et soutenir leur marche trop unie,
Vos premiers Vers ont été décorez
D'accords nouveaux au Parnasse ignorez;
Et l'unisson de la rime naissante,
Vint ranimer leur chute languissante,
Et rehausser par cette nouveauté,
Un Art réduit à l'ingenuité,
Qu'enfin le goût, l'oreille, & la pratique,
De jour en jour rendirent moins Gotique.
A pas reglez, le Vers François marcha,
Une Césure en deux le partagea
Par un repos qui varie & reveille
Une mesure uniforme à l'oreille.
De mots entr'eux trop pleins de dureté,
On adoucit la premiere âpreté;
Long-tems encor leurs ingrates finales,
Heurtant de front des voyelles fatales,
Firent souffrir l'oreille de Phœbus.
L'Elision funeste à l'Hyatus,
Vint de ce monstre affranchir l'harmonie:
Ainsi la France emprunta d'Ausonie,
L'alignement, & le même niveau,
Pour se construire un Parnasse nouveau,
Tâcha de suivre à peu près son modelle,
Et vint à bout d'en construire un chez elle,
Sur un terrain peut-être moins fécond,
Mais dont bientôt elle a rendu le fond

Propre à fournir aux Muſes étonnées,
Toutes les fleurs qu'elles ont moiſſonnées;
Pour nous fixer dans votre continent,
Ce fut alors qu'un mortel éminent,
Miniſtre encor au-deſſus de ſa place,
L'Atlas du trône & celui du Parnaſſe,
Ne rougit pas d'encenſer nos Autels:
A notre culte il porta les Mortels;
Des doctes Sœurs dans un nouveau lycée;
Il réunit la troupe diſperſée,
Et mérita cet hommage éternel,
Dont nous payons ſon amour paternel.
Hélas! jamais la Parque inéxorable,
En enlevant un pere ſecourable,
A des enfans qui n'ont point d'autre appui,
N'a fait verſer tant de pleurs après lui.
Thémis ſenſible à nos vives allarmes,
Prit ſon bandeau pour eſſuyer nos larmes,
Et nous commit ſon propre Protecteur,
Pour nous ſervir de pere & de tuteur.
La Parque encor nous rendit orphelines.
Enfin, ce Roi qui ſur les deux collines,
Par la victoire en triomphe amené,
Fut par nos mains tant de fois couronné,
D'un nouveau faſte accrut encor ſa gloire,
Fit de ſon Louvre un Temple de mémoire;
Y raſſembla tout le ſacré Vallon,
Et prit ſa place à côté d'Apollon.

Mais je soupire en rappellant nos fastes.
Qu'un siécle à l'autre oppose de contrastes !
Et quel délire à nos regards surpris,
Fait à present fermenter les esprits !
Las du bon sens, l'erreur, & le sophisme,
Les vont enfin livrer au Fanatisme.
Tandis qu'ainsi j'écrivois à l'écart,
Au bas du Mont jettant l'œil au hazard,
Je vis à gauche une épaisse poussiere,
Qui tout à coup obscurcit la lumiere ;
Un bruit confus mêlé de cris perçans,
Jetta l'allarme & l'effroi dans mes sens :
Je rejoignis mes timides compagnes,
Qui s'enfuyoient au sommet des montagnes ;
Bien-tôt l'Echo parcourant nos déserts,
Nous annonça l'ordre du Dieu des Vers ;
Et notre troupe encore plus troublée,
Dans notre Temple à l'instant rassemblée,
Vint à Phœbus offrir un foible appui.
Là, sur un Trône aussi brillant que lui,
Environné par Corneille & Racine,
L'aimable Dieu de la double Colline,
D'un doux souris accueïllit les neuf Sœurs ;
Il nous donna des couronnes de fleurs :
Venez, dit il, compagnes de ma gloire,
Sur la chimere emporter la victoire,
Et renverser par des coups éclatans,
Des Marsias érigez en Titans.

Les yeux alors pleins du feu qui l'embraſe,
Il prend ſa Lire, il monte ſur Pegaſe,
Et nous conduit au pied de nos remparts.
Que d'ennemis dans nos plaines épars!
On y voyoit une antique Matrone,
Sous l'attirail, & l'habit d'Amazone;
Et ſur ſon front nos Lauriers prophanez,
Entrelaſſoient ſes cheveux ſurannez;
De mille atours méſéans à ſon âge,
Elle étaloit le riſible aſſemblage;
C'étoit la Proſe avec nos attribus,
Qu'on amenoit pour détrôner Phœbus;
Et ſur ſon char attelé de modernes,
Environné d'un gros de ſubalternes,
Etoit l'Erreur avec la Vanité,
Qu'accompagnoit la folle Nouveauté;
Qui ſous leurs pieds avec ignominie,
Tenoient aux fers la Rime & l'Harmonie.
Lors, un des leurs, d'un air avantageux,
Nous apporta ſon cartel outrageux;
C'étoit un Drame en Proſe alembiquée,
Avec une Ode à ce coin fabriquée,
Dont Apollon ſoudain avec mépris,
Au bas du Mont fit voler les débris.
Comme un torrent qui deſcend des montagnes,
Tous nos Guerriers guidez par nos compagnes,
Vers l'ennemi s'ouvrirent un chemin.
Là, Melpomene un poignard à la main,

Des yeux, du geſte, & d'une voix tonnante,
Encourageoit ſa troupe fulminante.
On vit alors deux célébres Rivaux,
Courir enſemble à des exploits nouveaux;
Sur leur Egide aux eaux du Stix trempée,
Pour ſa déviſe un d'eux avoit Pompée;
L'autre y portoit écrit en lettres d'or,
Le nom fameux de la veuve d'Hector:
Un autre armé du Stilet redoutable,
Pour les Cotins jadis inévitable,
Sur ces mutins fondit comme un Lion;
Et les Auteurs de la rebellion,
Tels que Brebis par les Loups harcellées,
Fuyoient, tombant comme feüilles grêlées.
Non loin de lui, ſous un caſque brillant,
Certain Lirique ayant pour cri *Folland*,
Se ſignaloit en faveur de la rime:
Courage, ami, je te rends mon eſtime,
Lui dit alors le critique ſurpris;
Ton nom ſera rayé de mes écrits.
Mais j'oubliois le premier de ma liſte,
L'inimitable & divin Fabuliſte,
Que la chronique & les Rieurs du tems,
Mirent jadis au rang des Végétans:
L'homme d'Eſope, inconnu de ſoi-même;
Enfin ſortant de l'ignorance extréme,
Qu'il eut toujours de ſa rare valeur,
Fit aux mutins ſentir, pour leur malheur,

Qu'il auroit pû comme un nouvel Horace ;
Seul contre tous défendre le Parnasse.
La Rime avoit aussi parmi les siens,
Ce successeur des Comiques anciens,
Encor plus grand si dans tous ses ouvrages,
Il eût osé dédaigner les suffrages
Des Fats du tems qu'il falloit attirer,
Et s'il n'eût eu qu'à se faire admirer.
Renard suivoit l'Auteur du Misantrope.
Ici marchoient, Malherbe & Calliope,
Ils peuvent seuls raconter leurs exploits,
Les vents, l'orage & la foudre à la fois,
Sur les Mortels par des coups si funestes,
N'exercent pas les vengeances celestes.
Tels en fureur du haut de nos remparts,
On les vit fondre à travers les hazards,
Et sur la Prose éperduë & fuyante,
Faire tonner leur Lire foudroyante.
D'autres sans nombre, aimables paresseux,
Par les plaisirs, les graces & les jeux,
Initiez jadis dans nos mysteres,
Dans ce grand jour servant de volontaires,
Suivoient Chaulieu, la Fare & Pavillon ;
L'Amour menoit leur joyeux Bataillon.
Pour éviter une entiere défaite,
La Prose enfin se battoit en retraite,
Et ramenoit les siens vers nos Marais ;
Quand tout à coup des Escadrons tous frais ;

Au dépourvû prirent nos téméraires.
Ainſi, deux vents furieux & contraires,
Contre un vaiſſeau, d'un ſouffle impétueux,
Réuniſſant les flots tumultueux,
De gouffre en gouffre, & d'abîme en abîme,
Vers le naufrage entraînent leur victime.
Mais ſans entrer dans des détails plus longs,
De ces Rimeurs tu connois tous les noms.
Que celui-là ſoit réputé barbare,
Qui ne connoît l'Eleve de Pindare.
Après ce Chef des Poëtes du tems,
Suivoit cet autre encor dans ſon printems,
Qui plus chargé de lauriers que d'années,
Paſſa l'eſpoir des Muſes étonnées,
Et d'un chef-d'œuvre entrepris tant de fois,
A décoré le Parnaſſe François:
Le grand Henry-n'eût pas, diſoit Virgile,
Mieux rencontré dans le Chantre d'Achille.
Parmi tous ceux qui voloient ſur leurs pas,
Il en eſt un qui ne leur cede pas.
Mais tu connois ſa valeur Poëtique:
D'un nouveau genre inventeur dramatique,
Quand il lui plaît, Melpomene en fureur,
Répand l'effroi, l'épouvante & l'horreur,
Fait ruiſſeler le ſang avec les larmes,
Dans la terreur nous fait trouver des charmes
Que juſqu'alors les timides Rimeurs
N'ont point eu l'art d'ajuſter à nos mœurs.

Ici marchoit, plein de reconnoissance,
Ce Nourrisson que depuis sa naissance
Le Dieu des Vers a pris soin de former,
Toutes mes Sœurs semblent le reclamer;
Il est l'enfant de leur troupe immortelle,
Leur langage est sa Langue naturelle,
Sa voix ressemble à celle d'Apollon;
Et pour sa gloire, & celle du Vallon,
S'il m'est permis de dire plus encore,
Autant que nous Bignon l'aime & l'honore.
Ah! dit Thalie, est-ce toi que je vois,
Restaurateur du Brodequin François?
Par la nature instruit dans mes mysteres,
Nouvel Auteur de nouveaux caracteres,
Qu'après Moliere on a vû moissonner
Au même champ où Renard vint glaner:
Je l'avoüerai, je le pris pour Terence;
Oui, dit ma Sœur, c'est celui de la France.
Parmi la troupe il s'en méla plusieurs,
Qu'on dit jadis instruits par les neuf Sœurs,
Enfans hâtifs, épuisez de jeunesse,
Qui n'en ont pas acquitté la promesse;
Que l'on a vûs toujours dégenerer,
S'anéantir & se deshonorer;
Et c'est entr'eux que se forgent à l'ombre,
Ces noirs écrits, & ces brevets sans nombre,
Où leurs fureurs exhalent à longs flots,
Un fiel gouté des méchans & des sots.

De part & d'autre, alors d'intelligence,
On courut sus & chassa cette engeance.
Le reste étoit de jeunes Nourrissons,
Qui sçauront mieux retenir nos leçons;
Troupe novice, un jour plus consommée
Dans l'Art des Vers, & dont la renommée
En parcourant depuis peu nos deux Monts,
A déja pris la liste avec les noms,
Et répandu les naissantes merveilles:
Entr'autre essai de leurs premieres veilles,
De l'un d'entr'eux chéri dans une Cour,
Où les beaux Arts ont fixé leur séjour,
Qu'avec plaisir dernierement encore,
Nous relisions la Fable de l'Aurore.
Notre Rivale & les siens aux abois,
Entre deux feux exposez à la fois,
Firent encor de vaines tentatives,
Pour ranimer leurs troupes fugitives;
Ce ne fut plus qu'un combat inégal,
Et qu'un carnage affreux & général:
Comme autrefois aux pieds des murs de Troye,
Du fier Achille Hector devint la proye:
Ainsi, leur Chef subit à nos regards,
Le même sort autour de nos remparts!
Ainsi finit cette grande journée,
Qui décida de notre destinée,
Maintint la Rime, assura l'Art des Vers;
Et pour jamais remit la Prose aux fers.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage qui a pour titre, *Epitre de Clio*, j'y ai trouvé un stile aimable, des Réflexions judicieuses, & des préceptes qui peuvent encore contribuer à l'Art Poëtique. Fait à Paris ce 17 Mars 1734. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Notre bien-amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'im-

pression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; Et que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notred. très cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes ; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro. Charte Normande, & lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 436, Fol. 397. conformement aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 5 Avril 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMEDIE,

AVEC

UN PROLOGUE

ET

LA CRITIQUE DE CETTE PIECE.

DEDIE'E A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE'E.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez LE BRETON, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. D C C. X X X V I I.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A

MESSIEURS

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Permettez-moi de mettre ſous vos auſpices, ces eſſais d'une Muſe qui vous étoit déja dévoüée, & qui

reconnoît ne devoir attribuer ſes ſuccès qu'à vous ſeuls, c'eſt un témoignage public qu'elle doit aux bontez & aux ſecours qu'elle a reçus des Illuſtres Amis que ſon bonheur lui a procurez parmi vous. Oui, MESSIEURS, *la ſeule reconnoiſſance fera tout le prix de l'hommage que vous rend un de vos nourriſſons ; c'eſt en cette qualité, que j'oſe vous offrir un tribut que vous m'avez aidé à vous payer, c'eſt le fruit de vos leçons que je vous préſente & dont je vous rends graces. Je ſuis avec un très-profond reſpect,*

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ;
NIVELLE DE LA CHAUSSE'E.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMEDIE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LE GENIE de la Comédie Françoiſe.

LA FOLIE.

LE BON SENS.

Le Public.
- UN BOURGEOIS.
- UNE PRECIEUSE.
- UN ADMIRATEUR.
- UN CRITIQUE.
- UN PETIT MAISTRE.
- UN HOMME SENSE'.

THALIE.

La Scene eſt ſur le Théatre de la Comédie Françoiſe.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LE GENIE de la Comédie Françoiſe, *ſeul.*

ON ne ſe plaindra plus que je ſuis indocile.
Sur le goût du Public je vais être éclairci :
Lui-même, il m'apprendra ce ſecret difficile . . . .
Que vois-je ? La Folie & le Bon Sens auſſi !

SCENE II.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LA FOLIE.

SI je n'étois pas la Folie,
Oh ! Je voudrois être Thalie ;
Son projet eſt digne de moi.

LE GENIE.

Voulez-vous bien me dire en quoi ?

LA FOLIE.

Ah! L'extravagance eſt complette.

LE GENIE.

Si vous ne daignez pas vous en expliquer mieux. . . ?

LA FOLIE.

Comment? Vous ajournez le Public en ces lieux;
Pour le mettre ſur la ſellette;
Et lui faire avoüer en quoi, comment, par où,
On peut le contenter? Eh! Mais rien n'eſt plus fou;
Demander au Public le ſecret de lui plaire?
Vous allez bien l'embarraſſer.

LE GENIE.

Vous m'étonnez. Puis-je mieux faire?
A qui faut-il donc m'adreſſer?

LA FOLIE.

A tout autre. Sçait-il ce qu'il veut, ce qu'il aime,
Lui, qui ne fut jamais d'accord avec lui-même?
Ne lui demandez pas ce qu'il n'a jamais ſçu.
Ce qui le détermine eſt toujours imprévu:
Le Caprice eſt ſon guide & ſa loi naturelle:
Son goût eſt pour lui-même une énigme éternelle.

LE BON-SENS.

Le Public n'eſt pas tel que vous le dépeignez;
Du moins, le véritable: & vous vous méprenez.

LA FOLIE.

Qu'appellez-vous le véritable?
Combien en comptez-vous?

LE BON-SENS.

Autant qu'il eſt de gens ;
Dont les goûts ſont entr'eux plus ou moins differens,
Le moindre cercle uſurpe un nom ſi reſpectable ;
C'eſt-là qu'un ſuffiſant décide à tout hazard,
Suivant les préjugez, les goûts, & les uſages
De tous ces différens & faux Aréopages,
Chaque Societé forme un Public à part :
Mais il en eſt un autre ; & c'eſt le véritable,
Le moins nombreux de tous, & le plus redoutable,
Qui ſçait ce qui lui plaît, qui ſçait ce qui lui faut,
Qui, tous les jours ici, le déclare aſſez haut.
N'attendez pas de lui ces loüanges frivoles,
Ces ris contagieux, ces éclats indécens ;
Enfans de l'ignorance, ennemis du bon ſens,
Qu'excite tous les jours aux Piéces les plus folles
Un premier mouvement qui ne ſe ſoutient pas.
Sa joye & ſes plaiſirs ne ſont point un délire,
Un accès paſſager qui n'a qu'un faux appas :
Il ne rougit jamais de ce qui l'a fait rire ;
Ce Public m'appartient, les autres ſont à vous.

LA FOLIE.

Bon-Sens, vous radottez. Ils m'appartiennent tous.
De quel droit venez-vous ici me tenir tête ?

LE BON-SENS.

Ou par droit naturel, ou par droit de conquête.

LA FOLIE.

Vous allez discourir, & m'ennuyer à mort.
Eh, que m'importe, à moi, d'avoir raison, ou tort ?
Ici la préséance entre nous est reglée.

LE BON-SENS.

Ne vous lassez-vous point de vous y voir sifflée ?
Vous l'êtes tous les jours ; jamais je ne le fûs.

LA FOLIE.

On m'aime ; & l'on vous craint : Voilà la différence.
Lorsque vous paroissez, on bâille ; & rien de plus.
Ah ! Je ressens déja l'effet de sa présence.

(*Elle bâille.*)

Oh ! Vous allez joüer un rôle fort plaisant.

LE BON-SENS.

On va plaider ma cause, & j'y serai présent.

LA FOLIE.

Tant pis.

LE BON-SENS.

Peut-être.

SCENE III.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, UNE PRECIEUSE, UN BOURGEOIS, UN CRITIQUE, UN ADMIRATEUR, UN HOMME SENSE'.

(Ils font tous amitié au Bon-Sens.)

LE CRITIQUE, *careſſant le Bon-Sens.*

(à la Folie.)

AH! Serviteur, Déeſſe.

LA FOLIE.

D'où vient donc que ces gens lui font tant de careſſe ?

LE CRITIQUE, *au Bon-Sens.*

Ah! Parbleu, mon Patron, je vous ſers aſſez bien,
Envers & contre tous; je ne ménage rien.
Vous êtes ce que j'ai de plus cher dans le monde.
Sans ceſſe, à tout propos, je critique, je fronde.
Malheur à tous les ſots, y compris les Auteurs;
Sans compter leurs Admirateurs;

(Il fait une revérence à l'Admirateur.)

Quand, ſuivant leur coutume, ils vous font quelque outrage,
Ventrebleu! je m'éleve, & contre eux je fais rage.

LE BON-SENS.

Je vous ſuis obligé. Mais loin de me ſervir,
Si vous continuez, vous me ferez haïr.

LA PRECIEUSE.

Le sexe dont je suis ne vous rend guére hommage :
Mais je déroge à notre usage,
Et mets en non-valeur ma dispense avec vous.
Je veux bien vous devoir mes charmes les plus doux.

L'ADMIRATEUR.

Madame fait valoir la moindre bagatelle.
Personne, en vérité, ne s'exprime comme elle.

LE CRITIQUE.

Tant pis, morbleu.

LA FOLIE.

Voyons ; ce n'est pas d'aujourd'hui
Que je vois les plus foux se réclamer de lui.

LE BOURGEOIS, *au Bon-Sens.*

Touchez là, notre ami ; je suis aussi le vôtre.
Demandez à ma femme, à qui, soir & matin,
Je vous prône sans cesse ; & c'est, comme dit l'autre,
Perdre son tems & son latin.

LE GENIE.

Vous sçavez l'embarras que mon emploi me donne :
Je suis chargé du soin de vos amusemens.
Je voudrois, s'il se peut, ne déplaire à personne ;
Et réunir enfin vos applaudissemens.
Donnez-m'en le secret ; vous le sçavez ?

TOUS.

Sans doute.

LE GENIE.

Convenez entre vous ; déterminez ma route ;

Et vous ſerez ſervis au gré de vos déſirs.
Dites moi votre goût ; ordonnez vos plaiſirs.

LA FOLIE.

Qui, mieux que moi, peut vous le dire ?
N'eſt-ce pas moi qui les inſpire ?

LE BOURGEOIS.

Or ſus, pour commencer, tout d'abord je conclus
Que la meilleure Piéce eſt où l'on rit le plus.
Pour moi, la plus joyeuſe eſt celle où je me livre ;
Du reſte, Serviteur ; je m'ennuye en entrant ;
Et fût-elle un chef-d'œuvre, & propre à faire un livre ;
Malgré-moi, ventrebleu, je bâille, en admirant.

L'ADMIRATEUR.

Oui, j'aimerois aſſez une Piéce égayée.

LE BOURGEOIS.

En un mot, j'aime à rire, à gorge déployée.

LA PRECIEUSE.

Eſt-ce qu'on rit encore ?

LE BOURGEOIS.

Eſt-ce qu'on ne rit plus ?
Vous me la donnez belle ! Et, par quelle avanture...

LA PRECIEUSE.

La joye eſt tombée en roture.

LE BOURGEOIS.

Et le Bon-Sens auſſi. Je m'en moque. Au ſurplus,
Je veux rire ; ou, ſambleu ! je prendrai ma revanche.
Monſieur l'Ordonnateur ; adieu, juſqu'à Dimanche.

SCENE IV.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, LE CRITIQUE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS.

ET d'un Public.

LA FOLIE.

Eh bien ? Celui-là par hazard
N'eſt-il point à vous ?

LE BON-SENS.

Non : je n'y prends point de part.

LA FOLIE.

Ainſi du reſte.

(*Au Critique.*)

A vous, cauſtique impitoyable.

LE GENIE.

Dites-nous votre avis. Que trouvez-vous de bon ?

LE CRITIQUE.

Rien.

LE GENIE.

Rien ?

LE CRITIQUE.

Oui, rien de bon, ni même de paſſable.

LE GENIE.

Vous ne loüez donc jamais ?

LE CRITIQUE.

Non ;
Je n'en eus de mes jours la sotte complaisance.

LE GENIE.

Quoi ? Vous n'approuvez rien ?

LE CRITIQUE.

Je n'ai jamais été
Réduit à cette extrêmité :
Et pour n'y pas tomber, je blâme tout, d'avance.
Le titre de l'Ouvrage, & le nom de l'Auteur,
Suffisent pour cela, quand on est connoisseur.
C'est le Bon-Sens qui fait que jamais je ne loüe.

LE BON-SENS.

Moi ? Soyez assuré que je vous désavoüe.
Je n'approuvai jamais cette extrême rigueur
Que l'on exerce autant par air, que par humeur.
Mais au contraire, je me prête
En faveur des beautez, je fais grace aux défauts.
Trop de délicatesse est souvent indiscrete.
Un dégoût général désigne un esprit faux.
Qui n'est jamais content, n'est pas digne de l'être.
Tel épluche un Ouvrage, en croyant s'y connoître
Et trouve des défauts partout,
Qui ne sont bien souvent que dans son propre goût.

LE CRITIQUE.

Ah! Vous êtes trop bon.

LE GENIE.

Et vous, trop intraitable.
Je n'ai rien à vous demander.

LE CRITIQUE.

Cependant je puis vous aider
A donner un spectacle un peu moins détestable.
Je connois le Public. Il est malin, cruel;
Il aime à voir couler la bile avec le fiel.
Quittez tout autre goût; embrassez la critique;
Armez-vous de ses traits; devenez satyrique.
Ce genre a trouvé du crédit;
On l'a rendu facile: Il y faut moins d'esprit.

LE BON-SENS.

La Critique, autrefois moins âpre & moins amere,
Instruisoit les Auteurs, sçavoit les redresser;
Comme on voit une tendre mere
Corriger des enfans qu'elle craint de blesser.
Alors, elle pouvoit briller sur le Théatre:
Mais son utilité n'a pas duré long-tems;
Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affreuse marâtre,
Qui dès le berceau même étouffe ses enfans.

LA FOLIE.

Vous voulez supprimer le plaisir de médire?

LE CRITIQUE.

Qu'importe que l'on nuise aussitôt qu'on fait rire?

Tombez sur ce peuple d'Auteurs,
A qui l'appas du gain & la fainéantise
Font apporter ici sottise sur sottise,
Dont ils sçavent trop bien empaumer les Acteurs;
Aidez-les à se faire une guerre cruelle;
Empoisonnez encor leur haine mutuelle,
Et la rage qu'ils ont à s'entre-déchirer;
N'épargnez à pas un la plus forte satyre;
Fût-ce même Apollon. Le Public aime à rire
De ceux que tous les jours on lui voit admirer.

LE GENIE.

En suivant votre avis....

LE CRITIQUE.

Vous ne pouvez mieux faire.

LE GENIE.

Je serai donc sûr de vous plaire?

LE CRITIQUE.

Point du tout. Quant à moi, ce que je vous en dis,
C'est pour votre profit. Jamais je n'applaudis.

SCENE V.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, LA PRECIEUSE, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

L'ADMIRATEUR.

Cette guerre d'Auteurs auroit bien son mérite.

LA PRECIEUSE.

Vous moquez-vous des Spectateurs ?
Quoi ? Nous aurons toujours des bisbilles d'Auteurs ?
Ces sujets sont trop bas. Le Public vous en quitte,
Génie, élevez-vous à des objets plus grands.
Prenez le ton Philosophique ;
Ajustez la Métaphysique
A l'usage du sexe & des honnêtes gens ;
Pour la mettre à portée, ôtez-lui ses échasses :
Mais ne lui donnez pas des allures trop basses.
Ayez le badinage abstrait & clair obscur,
Toujours enveloppé d'un tendre crépuscule.
Faites-vous deviner, vous plairez à coup sûr.
Ayez pour votre langue un peu moins de scrupule ;
Osez-en disposer comme de votre bien :
Pour dire ce qu'on veut, c'est l'unique moyen.
D'heureuses libertez sont bien récompensées.
Soyez manieré dans vos réflexions,
Et toujours imprévû dans vos expressions.
Agencez votre style à l'air de vos pensées.

L'ADMIRATEUR, *battant des mains.*

A miracle!

LE BON-SENS.

Monsieur entend apparemment
Ce jargon là tout couramment ?

L'ADMIRATEUR.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

LA FOLIE.

Hé! Mais rien n'est plus clair. Je ne pourrois mieux dire.
(au Bon-Sens.)
Oh! Vous haussez l'épaule à tout ce que l'on dit.
Ce langage n'est pas le vôtre :
C'est celui de l'esprit. Quiconque en parle un autre,
Encanaille à la fois sa langue & son esprit.

LE GENIE, *au Bon-Sens.*

Donnerons-nous encor dans ce tatillonnage ?

LE BON-SENS.

La nouveauté du genre a d'abord ébloüi ;
Mais le charme est évanoüi.
La raison a repris son ancien langage ;
Et c'est celui de vos ayeux :
Il doit être pour vous aussi bon que pour eux.

LA PRECIEUSE.

J'en appelle.

LE GENIE.

A qui donc ?

LA PRECIEUSE.

Au Bon-Sens.

LE GENIE.

C'est lui-même,
Qui vient de décider.

LA PRECIEUSE.

Votre erreur est extrême.
Je m'y connois : ce n'est plus lui.
Isméne ouvre, ce soir, son cercle Académique,
On doit en ma faveur y relire aujourd'hui
Une Piéce d'un goût Métaphysi-comique ;
C'est de l'esprit tout pur, passé par l'alambic,
Trop fin pour le goût du Public ;
Le Bon-Sens ; mais je dis le Bon-Sens véritable.

LE BON-SENS.

Vous verrez que nous sommes deux.

LA FOLIE.

Autant que de Publics ; cela n'est pas douteux.

LA PRECIEUSE.

Il y sera, vous dis-je, & ce Juge équitable
Approuvera mon goût, & me rendra raison
De l'accueil si bourgeois qu'on me fait en son nom.

SCENE VI.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'ADMIRATEUR, L'HOMME SENSE'.

LE BON-SENS.

LA bonne connoiſſeuſe!

LA FOLIE.

Allez, ma chere amie,
J'aurai ſoin de me rendre à votre Académie.

L'ADMIRATEUR.

Pour moi, l'on ſatisfait aiſément mes déſirs.
Je ſuis de tous les goûts & de tous les plaiſirs.
J'ai pour tous les Auteurs une eſtime infinie:
Je ne ſiflai jamais aucun d'eux de ma vie.
Tout homme qui s'adonne à divertir autrui,
Mérite que l'on ait un peu d'égard pour lui.
Auſſi malgré ma femme, & ſes façons mauſſades,
J'en ai toujours ſans vanité,
Chez moi deux ou trois accolades,
A l'heure du dîner, pour leur commodité;
Mon Cuiſinier fait des merveilles.
Ces Meſſieurs, à leur tour, enchantent nos oreilles.
Ainſi....

LE GENIE.

De vos avis on ſe paſſera bien.
Quiconque admire tout, ne ſe connoît à rien.

SCENE VII.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE', LE PETIT MAISTRE.

LE PETIT MAISTRE.

JE viens tard; excuſez. Je me ſauve au plus vîte;
(*A la Folie.*)
Déeſſe, vous voilà! Je vous en félicite.
Je vous trouve partout où l'on trouve quelqu'un;
(*Montrant le Bon-Sens.*)
Quel eſt ce viſage importun?
Je n'ai vû ſa figure en aucun lieu du monde.
Cela ſent ſon Poëte une lieuë à la ronde.

LA FOLIE.

C'eſt toute une autre eſpece, un Eſtre de raiſon.

LE BON-SENS.

Avec qui vous n'aurez jamais de liaiſon.

LE PETIT MAISTRE.

Qu'on nomme?

LA FOLIE.

Le Bon Sens.

LE PETIT MAISTRE.

Oui, je me le rappelle.

LE BON-SENS.

C'eſt du plus loin.

LE PETIT MAISTRE.

Quelle nouvelle?

Hé bien ! Qu'a-t-on conclu ?

LE GENIE.

Rien encore entre nous;

LE PETIT MAISTRE.

Qu'attend-on ?

LE GENIE.

Votre avis

LE PETIT MAISTRE.

Soit.

LE GENIE.

D'abord, aimez-vous ?...

LE PETIT MAISTRE.

Beaucoup.

LE GENIE.

La Comédie ?

LE PETIT MAISTRE.

Oui, quand elle eſt meublée;

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT MAISTRE.

Le monde, & l'aſſemblée;

LE GENIE.

Mais.....

LE PETIT MAISTRE.

Le monde ſe cherche, & je le cherche auſſi.

LE GENIE.

C'eſt-là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT MAISTRE.

Oui, l'affluence eſt tout ce qui m'eſt néceſſaire,
Je jette, en arrivant, un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faiſons voir.
Si quelque femme d'importance,
Fiére d'être à la Cour un peu ſur le trotoir,
Veut éluder ma révérence,
Je me fais un plaiſir d'abaiſſer ſon orgueïl
Juſqu'à me ſaluer : Je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt, & je m'opiniâtre
Tant, qu'au milieu d'un Acte enfin l'on m'apperçoit;
Je me leve, on me rend le ſalut qu'on reçoit;
Cela fait un coup de théatre.

LE GENIE.

Et la Piéce?

LE PETIT MAISTRE.

Elle va ſon train, & moi, le mien.

LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & d'en ſuivre l'intrigue.

LE PETIT MAISTRE.

L'intrigue! Ah! palſambleu, l'Auteur peut arranger
La ſienne pour le mieux. J'ai la mienne à ſonger.
Avant qu'on ſoit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui, de loge en loge, on va faire ſa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire ſon tour,

La Piéce eſt aux abois ; le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors ?...

LE PETIT MAISTRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor, que pouvez-vous dire ?

LE PETIT MAISTRE.

Ma déciſion roule alternativement
Sur ces deux mots.....

LE GENIE.

Qui ſont ?

LE PETIT MAISTRE.

Divin, ou déteſtable.
Et ſouvent le dernier eſt le plus véritable.

LE GENIE.

Ah ! Je vous reconnois pour être d'un Païs,
Où d'abord on ſçait tout, ſans avoir rien appris.

LE PETIT MAISTRE.

Enfin, les ſpectacles que j'aime,
Sont ceux où la preſſe eſt extrême.

LE GENIE.

Pour l'attirer ici, ſçavez-vous un moyen ?

LE PETIT MAISTRE.

Parbleu, rien n'eſt plus ſimple.

LE GENIE.

Hé bien ?

LE PETIT MAISTRE.

Les nouveautez sont toujours belles.
Sans vous embarrasser du choix,
Ne nous donnez jamais que des Piéces nouvelles;
Affichez-les d'abord pour la derniere fois;
Prenez double, rendez vos plaisirs impayables;
Exceptez le Parterre: Il pourroit au surplus
Vous envoyer à tous les diables.
C'est du reste à quoi je conclus.

SCENE VIII.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS, L'HOMME SENSE'.

LA FOLIE.

Voilà bien des Publics qui passent en revûë.
Vous voyez qu'à la Ville aussi-bien qu'à la Cour,
Vous n'étrennerez pas, si cela continuë.

LE BON-SENS.

Peut-être que j'aurai mon tour.

LE GENIE *à l'Homme sensé.*

Passons à vous, Monsieur.

L'HOMME SENSE'.

Moi, sur cette matiere
Je n'ai qu'un foible usage, & fort peu de lumiere.
Je pourrois me tromper.

LA FOLIE.

C'en eſt le pis-aller.
Cela ne doit jamais empêcher de parler.
Comment? Vous rougiſſez?

L'HOMME SENSE'.

J'ai lieu d'être timide:

LA FOLIE.

On penſe mal des gens qui n'oſent dire un mot.

LE BON-SENS.

Souvent il n'en faut qu'un pour paſſer pour un ſot.

LA FOLIE.

Bon, bon, dites toujours.

L'HOMME SENSE'.

Jamais je ne décide.

LA FOLIE.

Peut-on s'en empêcher?

L'HOMME SENSE'.

J'écoute ce qu'on dit;
Et je tâche au ſurplus de le mettre à profit.

LE BON-SENS.

(*à part.*)
Cet homme, par hazard, ſeroit-il raiſonnable?
J'aime ſa retenuë, & ſa timidité.
Quand on compte ſi peu ſur ſa capacité,
On ne dit jamais rien qui ne ſoit convenable.

L'HOMME SENSE'.

Je vais, puiſque vous l'exigez,
Dire à peu près ce que je penſe:
Mais ce ſera ſans conſéquence.
Ce ne ſont que des préjugez.

LE GENIE.

Sur le théatre, enfin, que faut-il vous produire?

L'HOMME SENSE'.

Je cherche à m'amuſer; encor plus à m'inſtruire.

LA FOLIE.

A s'inſtruire! Cet homme eſt de mauvaiſe foi.

L'HOMME SENSE'.

Le vrai, le naturel ont des charmes pour moi.
Renvoyez aux Forains ces folles rapſodies,
Que l'on veut bien nommer du nom de comédies;
Qu'on ne voit qu'une fois, que jamais on ne lit,
Où l'eſprit & le cœur ne ſont aucun profit.
Quoi? Nous aurons toujours des farces ſurchargées?
Une intrigue couſuë à des Scenes brochées?
Des ſuppoſitions, des caracteres faux,
Abſurdes, indécens, chargez outre meſure;
Des portraits inventez, dont jamais la nature
N'a fourni les originaux?
Hé quoi? Dans le ſiécle où nous ſommes;
Quelle néceſſité d'imaginer des hommes!
De pouſſer leur folie au ſuprême degré!
C'eſt aſſez des travers que chacun d'eux ſe donne;
Peignez-les tels qu'ils ſont. Un ridicule outré
Fait rire, & cependant ne corrige perſonne.
Je m'explique peut-être avec témérité.
Bien d'autres cependant oſent penſer de même;
Toutefois je n'en tire aucune autorité.
A vos déciſions, je ſoumets mon ſyſtême.

SCENE

SCENE IX.

LE GENIE, LA FOLIE, LE BON-SENS.

LE BON-SENS.

AH! Je le reconnois à ce discours sensé.
Le voilà ce Public que j'avois annoncé,
A qui par préference, il faut chercher à plaire.

LE GENIE.

Que ne m'est-il permis d'y borner tous mes soins?

LA FOLIE.

Lui? C'est un franc Visionnaire,
Et, de tous les Publics, celui qui vaut le moins;
Car il est sérieux. Avec la multitude
On ne gagne souvent que de l'incertitude.
Mais j'ai pitié de vous. Je serai votre appui.
Laissez-moi sur la Scene un souverain empire;
Surtout que le Bon-Sens pour jamais se retire:
Je ne veux rien avoir à débattre avec lui.
A ce prix, j'entreprends d'entretenir Thalie,
Et Melpomene encor, par-dessus le marché.

LE GENIE.

Je ne puis. Au Bon-Sens je suis trop attaché.
Mais souffrez qu'avec lui je vous reconcilie.
Cet accord vous convient, & feroit mon bonheur.

LA FOLIE.

Qui, moi? Que je m'unisse avec un raisonneur,

Qui s'oppose sans cesse à mon heureux délire,
Dont le but est d'apprendre à se passer de rire ?
Un pédant, dont le front toujours chargé d'ennui,
Ecarte le plaisir qui vient s'offrir à lui ?
Le fléau de tous ceux qui deviennent sa proye,
Qui dispense à regret, & mesure la joye
Que je répands à pleines mains ?
Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

LE GENIE.

Vous vous corrigerez tous les deux l'un par l'autre.

LA FOLIE.

Entre nous, en un mot, il faut se déclarer.

LE GENIE.

Je n'oserois vous séparer.
Son secours m'est utile, & j'ai besoin du vôtre.

LA FOLIE.

Hé bien ? Eprouve donc sa persécution,
Insensé ; je te livre à sa direction.
Bientôt tes Spectateurs aussi froids que des ombres,
Encor plus ennuyez que des Mânes plaintifs,
Epars sur les rivages sombres,
Rappelleront ici les Plaisirs fugitifs :
J'aurai conduit ailleurs leur folâtre cohorte.
A commencer dès aujourd'hui,
Ce lieu va devenir le Temple de l'ennui.
Tu finiras par mettre écriteau sur la porte.

SCENE X.

LE GENIE, LE BON-SENS.

LE GENIE.

CEtte prédiction pourroit bien s'accomplir.
Je crains qu'elle aille s'établir .....

LE BON-SENS.

Laissez, laissez aller cette folle immortelle :
On peut ici se passer d'elle.
Vous ne manquerez pas de prodiges nouveaux.
Plus d'un vrai nourrisson des filles de mémoire
Pour quelque tems encore assurent votre gloire.
Si ce n'est pas assez, ils auront des rivaux.
J'en sçai qui n'ont besoin que d'un peu plus d'audace ;
Et je vais les encourager.

SCENE XI.

LE GENIE *seul.*

JE suis au dépourvû. Que faut-il que je fasse ?
La Folie en tout tems, est bonne à ménager.

SCENE XII.

THALIE, LE GENIE.

LE GENIE.

Deesse, vous voyez mon embarras extrême.

THALIE.

Oui, le Public n'est pas d'accord avec lui-même.

LE GENIE.

J'ai reçu vingt avis tous différens entr'eux :
Un seul m'a paru bon ; mais il est dangereux.

THALIE.

Il faut pourtant le suivre.

LE GENIE.

Où prendrez-vous des piéces ?

THALIE.

Le Bon-Sens t'a promis ses soins officieux.

LE GENIE.

Oui : mais en attendant l'effet de ses promesses,
Je n'ai rien à donner.

THALIE.

Eh bien ? Faute de mieux ;
Prends cette comédie.
(*Lui presentant un manuscrit.*)

LE GENIE.

Est-ce une bonne aubeine ?

THALIE.

C'est l'essai d'un Auteur que je connois à peine.

LE GENIE.

Tant pis.

THALIE.

Au bas du Pinde on m'a fait ce preſent;

LE GENIE.

Si ç'en eſt un.

THALIE.

Peut-être. Et je n'oſe à preſent
Jurer de rien, en fait d'ouvrage,
Le Public qu'on prévient, refuſe ſon ſuffrage.
Entre nous, celui-ci me paroît hazardeux.
Je ne ſçai; j'y voudrois une fable mieux faite,
Un peu plus de comique, & l'intrigue plus nette.

LE GENIE.

Allons, prenons toujours; les tems ſont malheureux.

Fin du Prologue.

LA FAUSSE ANTIPATHIE,

COMEDIE.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LEONORE.

DAMON, amant de Léonore.

GERONTE, oncle de Léonore.

ORPHISE, femme de Geronte.

FRONTIN, valet de Damon.

NERINE, suivante de Léonore.

La Scene est dans une maison de Campagne de Geronte.

LA FAUSSE ANTIPATHIE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, NERINE.

NERINE.

TOn Maître & ma Maîtresse auroient bien dû s'aimer.

C'est lui....

FRONTIN.

C'est elle....

NERINE.

Quoi ?

FRONTIN.

Qui devoit l'enflammer;

Léonore a toujours une mélancolie
Qui lui fait bien du tort. L'amour fuit la folie.
On veut qu'une Maîtresse ait l'air vif, sémillant ;
Un peu moins de bon sens, un peu plus de brillant....

NERINE.

Un fou cherche une folle, & la trouve de reste,
L'état de Léonore est cruel & funeste.
Frontin, toute sa vie, est....

FRONTIN.

Défiez-vous-en ;
L'histoire d'une femme est toujours un roman.

NERINE.

Oui. Le sien commença par un sot mariage.
Ce ne fut point l'amour qui la mit en ménage,
Et jamais on n'en eut un dépit plus mortel.
Il fallut obéir, & marcher à l'autel ;
Mais, en sortant du Temple, un jeune téméraire,
A qui, sans le sçavoir, elle avoit trop sçu plaire,
Furieux de la perdre, attaqua son époux,
L'obligea de se battre, & tomba sous ses coups.
Pour dérober sa tête à l'injuste poursuite
D'un ennemi puissant cet époux prit la fuite.
Léonore aussitôt saisit sa liberté ;
Et s'enfuit en secret dans un Cloître écarté,
Sous ce nom inconnu qu'elle conserve encore.
Que ne feroit-on pas pour fuir ce qu'on abhorre ?
Sa mere, mais trop tard, en mourut de regret.
Geronte apprit enfin notre azyle secret,

Et vint nous apporter....

FRONTIN.

Un brevet de veuvage?

NERINE.

Oui. Nous vîmes la fin d'un si long esclavage.
Cet oncle genéreux nous retira chez lui.

FRONTIN.

Mais je ne vois point là tant de sujets d'ennui;
Car Léonore est veuve, & dans le plus bel âge.

NERINE.

Douze ans d'absence ont mis tous ses biens au pillage:
C'est pour les recueillir, ou du moins leurs débris,
Que Geronte est allé faire un tour à Paris.
S'il ne réussit pas dans ses justes poursuites,
Voi l'état malheureux où nous seront réduites.
Geronte a pour sa niéce une tendre amitié;
Mais tu sçais qu'on ne peut vivre avec sa moitié.
Il le faudra, peut-être. Est-il enfer plus rude
Que d'être à la merci d'une maudite prude,
Toujours contente d'elle, & jamais du prochain,
Dont la vertu bruyante insulte au genre humain?
Joint à l'humeur d'Orphise un sujet infaillible,
Qui la rendra pour nous encore plus terrible:
Elle a, d'un premier lit, une fille à pourvoir.

FRONTIN.

Ceci m'ouvre l'esprit; & je crois entrevoir...:
Que je n'étois qu'un sot.... Oui.

NERINE.

Cela peut bien être.

FRONTIN.

Je crois que Léonore arrête ici mon Maître ;
Mais qu'à cause d'Orphise il tient ses feux secrets.
Quand Damon acheta cette terre ici près,
Tu sçais que le Château n'étoit pas praticable ;
Et qu'il étoit besoin pour le rendre habitable . . . .

NERINE.

Oui, je sçai qu'il fallut le faire rétablir.

FRONTIN.

Geronte, en attendant, s'en vint nous accueillir ;
Et, comme un bon voisin, nous offrit un azyle.
Nous vinmes donc chez lui. Mais notre domicile
Est depuis quelque tems en état d'y loger :
Mon Maître cependant paroît n'y pas songer.

NERINE.

Ta remarque est juste. Oui... Mais la fille d'Orphise.

FRONTIN.

Julie ? Ah ! Si mon Maître en avoit l'ame épriſe,
Son amour oseroit paroître à découvert.
Léonore est trop fiere ; & sa fierté nous perd.

NERINE.

Les femmes ne sont pas tout ce qu'elles paroissent.
J'en aurai le cœur net.

FRONTIN.

Les femmes se connoissent.

NERINE.

Léonore m'appelle. Adieu. Cela suffit.
Je m'en vais travailler sur ce que tu m'as dit.

SCENE II.

NERINE *seule.*

Tout ce que ma mémoire à present me rappelle ;
Me confirme encor plus cette heureuse nouvelle.

SCENE III.

LEONORE, NERINE.

NERINE.

Vous m'avez appellée ?

LEONORE.

Oui. Je voulois sortir.
Mais de la part d'Orphise on vient de m'avertir
Qu'elle veut me parler ; ainsi je vais l'attendre.
Pour toi, l'on ne sçait plus desormais où te prendre.
Tu semble te lasser de l'état où je suis ;
Et pourtant je m'en plains tout le moins que je puis.

NERINE.

J'étois avec Frontin, puisqu'il faut vous le dire :
Je lui parlois de vous.

LEONORE.

Je sçai ce qui l'attire.

NERINE.

Nous disions que Damon auroit dû vous aimer ;
Il a pourtant bien fait de ne pas s'enflammer.

LEONORE.

Tu n'es pas raisonnable.

NERINE.

Il seroit trop à plaindre.

LEONORE.

Va, ce malheur pour lui ne fut jamais à craindre.
Tu m'assurois pourtant....

NERINE.

Oui, je croyois d'abord
Que Damon vous aimoit ; Madame, j'avois tort.

LEONORE.

J'y prends peu d'interêt. Mais sur quelle assurance
Accuses-tu Damon de tant d'indifférence ?

NERINE.

Si l'on aimoit encore, ainsi que Céladon,
Peut-être je pourrois en soupçonner Damon.
Mais de pareils amans ne sont plus qu'en idée.
A present une intrigue est bientôt décidée.
On ne se donne plus le tems d'être enchaîné :
L'amour prend son essor aussitôt qu'il est né.
Dès qu'on aime, on en fait un récit infidele ;
On éxagere un feu qui n'est qu'une étincelle ;
Pour mieux en assurer l'objet de son amour,
Un amant en instruit & la Ville & la Cour.

La ſotte vanité conduit tout le myſtere ;
Et la fatuité l'empéche de ſe taire.
Si Damon vous aimoit, il en eût fait l'aveu.
Ainſi nous nous trompions... Cela vous fâche un peu ?

LEONORE.

Vous vous émancipez. M'avez-vous reconnuë
Pour être, en ma faveur, follement prévenuë ?

NERINE.

Ainſi vous croyez donc mon diſcours conſéquent.
Non, ma chere Maîtreſſe, il eſt extravagant,
Inſoutenable.

LEONORE.

En quoi ?

NERINE.

C'eſt que Damon vous aime.

LEONORE.

Mais accorde-toi donc, Nerine, avec toi-même.

NERINE.

Un tiers voit mieux que ceux qui ſont dans l'embarras.

LEONORE.

Tu viens de me prouver...

NERINE.

Que Damon n'avoit pas
Les défauts des amans qu'en ce ſiécle on voit naître.
Quoi ? Parce que l'on n'eſt ni fat, ni petit-maître,
On ne peut vous aimer ? L'obſtacle eſt imprévu.

LEONORE.

Par où peux-tu juger....

NERINE.

Par tout ce que j'ai vû.

LEONORE.

Mais encore, quoi donc ?

NERINE.

Premierement, vos charmes;

LEONORE.

Je n'ai jamais compté sur de si foibles armes.

NERINE.

J'ai démêlé, vous dis-je, à travers ses respects,
Des soupirs étouffez, des regards indirects,
Un silence pénible, autant qu'involontaire,
Des désirs, des égards, du trouble, du mystere,
Un interêt secret, un soin particulier.
Un homme indifférent est bien plus familier.
Ce sont-là mes garants. Tout cela fait en somme
De l'amour; &, de plus, un amant honnête-homme;
J'ai vû bien plus encore.

LEONORE.

Acheve; dis-moi tout.

NERINE.

Que cet amant seroit assez de votre goût.

LEONORE.

Ah! C'est trop voir. Finis; je ne veux plus t'entendre.
Je te défends..., Hélas! Que puis-je lui défendre ?
Quoi ? De foibles attraits flétris par les douleurs,
Des yeux accoutumez à pleurer mes malheurs,
Pourroient causer encore une tendre foiblesse ?

NERINE.

Et surtout à l'objet pour qui l'amour vous blesse ?

Car il faut vous aider.

LEONORE.

Nerine, tu me perds.

NERINE.

De quoi m'accusez-vous ? Croyez que je vous sers.
Léonore & Damon sont formez l'un pour l'autre.
C'est moi qui vous apprends sa défaite, & la vôtre.
L'hymen peut réparer les maux qu'il vous a faits.
Il forme quelquefois des liens pleins d'attraits.
Quand on dépend de soi, pour soi l'on se marie.

LEONORE.

Ne me rappelle plus le malheur de ma vie,
Ni les égaremens d'un âge sans raison.
A peine j'achevois ma premiere saison,
On me tira du Cloître ; & j'entrai dans le monde
Avec les préjugez dont la jeunesse abonde.
Une mere absoluë, abusant de ses droits,
Avoit promis ma main, sans consulter mon choix ;
Je me prévins d'abord. Mon dépit fut extrême.
Je croyois qu'on devoit m'obtenir de moi-même ;
Je croyois mériter du moins quelques soupirs :
Mais, loin de s'abaisser à flater mes désirs,
On ne m'honora pas d'une seule entrevûë.
Je fus au Temple ; & là, sans détourner la vûë,
Victime dévoüée au cruel interêt,
On me fit malgré moi prononcer mon arrêt.
Quel hymen ! Ou plutôt quelle union fatale !
L'aversion, sans doute, entre nous fut égale.

En sortant de l'autel, Sainflore disparut.
Moi-même je m'enfuis; & mon époux mourut.
Mais j'ai connu l'erreur de mon antipathie.
Je crois, si mon époux n'eût pas perdu la vie,
Que sans doute l'hymen, mon devoir, & le tems,
Auroient mis dans mon cœur de plus doux sentimens.

NERINE.

En tout cas, par bonheur, il est en l'autre monde.
Pour vous montrer sur quoi mon préjugé se fonde
Au sujet de Damon, il faut vous expliquer
Ce que m'a dit Frontin. Il m'a fait remarquer
Que Damon s'accoutume à la maison d'Orphise.

LEONORE.

Peut-être que sa fille....

NERINE.

Eh! Souffrez qu'on vous dise.
Mais on vient.

LEONORE.

C'est, sans doute, Orphise que j'attends.

NERINE, *à part.*

Le diable qui l'amène a bien mal pris son tems.

SCENE IV.

ORPHISE, LEONORE, NERINE.

ORPHISE.

(*à Nerine.*)

Vous pouvez demeurer. Vous avez quelqu'adreſſe ;
J'aurai beſoin de vous, & de votre Maîtreſſe.
(*à Léonore.*)
Madame, vous ſçavez qu'autant que je le puis
Je me fais un devoir d'adoucir vos ennuis.
Entre ma fille & vous tout mon cœur ſe partage ;
J'eſpere que Geronte en fera davantage ;
Qu'il vous fera rentrer dans vos biens uſurpez.
Si par malheur enfin ſes ſoins étoient trompez,
Vous deviendrez, Madame, une ſeconde fille,
Que la fortune aura miſe dans ma famille ;
Et vos plus grands malheurs m'attacheront à vous.

NERINE, *à part.*

Que diantre ſignifie un exorde ſi doux ?

LEONORE.

Madame.....

ORPHISE.

Je prévois ce que vous m'allez dire.

LEONORE.

Ma reconnoiſſance....

ORPHISE.

Eſt telle que je déſire.

LEONORE.

De grace.....

ORPHISE.

Epargnez-vous de vains remercîmens;
C'eſt tout ce que je crains quand j'oblige les gens.

LEONORE.

Souffrez....

ORPHISE.

Je viens d'apprendre un départ qui m'afflige.
Damon va nous quitter. Et c'eſt ce qui m'oblige
A venir vous prier d'empêcher ſon départ.

LEONORE.

Pour vos moindres déſirs il aura plus d'égard.

ORPHISE.

N'importe. Je voudrois, ſans être compromiſe;
Que vous employaſſiez ici votre entremiſe.

LEONORE.

Madame, ſur Damon ai-je aſſez de crédit?....

ORPHISE.

Aſſez, pour l'amener au point dont il s'agit.
J'ai des deſſeins ſecrets qu'il faut que je vous diſe.
Connoiſſez-vous Damon? Parlez avec franchiſe.

LEONORE.

Je le crois honnête homme.

ORPHISE.

Oh! Je n'en doute pas.
Le myſtere a pour lui de furieux appas.
Je m'y perds comme vous. Depuis qu'il nous fréquente
Il eſt d'une reſerve incivile & piquante.

LEONORE.

En quoi, Madame?

ORPHISE.

En tout. En voici quelques traits;
Il eſt homme de guerre, & n'en parle jamais.

LEONORE.

Tous ſes pareils devroient imiter ſa prudence.

ORPHISE.

Quand on eſt noble, on peut en faire confidence;
Il ne cite jamais ni lui, ni ſes ayeux.

LEONORE.

Ceux qui font autrement ſont toujours ennuyeux.

ORPHISE.

Quand on eſt riche, eſt-il naturel qu'on s'en cache?
Le premier avantage eſt que chacun le ſçache.

LEONORE.

Il n'appartient qu'aux ſots d'en tirer vanité.

ORPHISE.

Ainſi vous approuvez ſa ſingularité?
Tant mieux. Du reſte, il eſt homme aſſez ſociable,
Je crois qu'on en peut faire un mari fort paſſable.

(*Léonore ſoupire.*)

Plaît-il?

LEONORE.

(*à part.*)
Rien. Ciel! De quoi va-t-elle me prier?

ORPHISE.

J'ai, comme vous ſçavez, ma fille à marier.

Et ce seroit me faire un plaisir véritable
De sçavoir si Damon est un parti sortable:
Et ce cas, agissez, Madame; servez-nous,
Comme on vous serviroit; faites comme pour vous.

NERINE.

Sans doute, c'est à quoi vous devez vous attendre.

ORPHISE.

Je veux, de votre main l'accepter pour mon gendre.
Je crois qu'il va venir vous faire son adieu.
Je sors; il ne faut pas qu'il me trouve en ce lieu.
Vous ne mettrez en jeu ni moi, ni la future.

LEONORE.

En vérité, Madame.....

ORPHISE.

En pareille avanture
Il faut avec adresse employer les détours.
Tout homme qu'on recherche en abuse toujours:
Se rencherit d'abord, sans valoir davantage;
Et, de rien qu'il étoit, s'érige en personnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait.
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait,
Se les assujettir, les faire à son caprice.
Nous perdons leur estime, en leur rendant justice;
Nous nous avilissons, si nous sentons leur prix;
Et la moindre indulgence attire leur mépris.
Je vous laisse.

SCENE V.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

NErine.

NERINE, *riant.*

Ah ! Rien n'eſt plus riſible.
Orphiſe vous procure un moyen infaillible
De vous ſervir vous-même, en ſervant ſes deſſeins ;
Voilà des interêts remis en bonnes mains.

LEONORE.

Quelle commiſſion dangereuſe & cruelle !
Je ne puis y ſonger ni pour moi, ni pour elle,
Oui, cette occaſion n'eſt qu'un piége fatal.
Je m'expoſerois trop, je la ſervirois mal.
Laiſſons aller Damon, il faut que je l'évite
Imagine une excuſe, & reçois ſa viſite.

NERINE.

Quel danger courez-vous ? Quoi ! Vous n'oſez ſaiſir
La ſeule occaſion qui peut vous éclaircir ?

LEONORE.

J'aime mieux à jamais ignorer ma victoire,
Que de mettre en danger mon honneur & ma gloire.

NERINE.

A ne point voir Damon, ne vous obſtinez plus.
Que pourroit-il penſer d'un ſemblable refus ?

Cette affectation seroit plus dangereuse.
D'ailleurs, Madame Orphise en feroit furieuse;
Madame, il faut cedèr à la nécessité.
Mais j'apperçois Damon.

LEONORE.

Que ne l'ai-je évité!

SCENE VI.

DAMON, LEONORE, NERINE.

(*Damon fait deux ou trois reverences, avance, recule; & paroît deconcerté*)

NERINE *à part.*

QUe deux amans sont sots, quand ils sont en présence!
Il faut que je les aide à rompre le silence.
(*à Damon.*)
On dit que vous allez chercher en d'autres lieux
Une societé qui vous amuse mieux.

DAMON *à Léonore.*

L'ennui n'habite point un séjour où vous êtes.
Des motifs plus pressans, d'autres peines secrettes.

NERINE.

Quoi! Vous partez, Monsieur?

DAMON *à Léonore.*

Oui, Madame, je fuis:
Je fais ce que je dois, & plus que je ne puis.

NERINE.

NERINE.

Si la maiſon vous plaît ?

DAMON *à Léonore.*

Que trop !

NERINE.

Hé ! Qui vous preſſe ?

DAMON *à Léonore.*

Mon honneur, ma raiſon, le danger, ma foibleſſe ;
Votre repos, enfin.

LEONORE.

Mon repos, dites-vous ?

DAMON *à Léonore.*

Ah ! Madame, daignez m'écouter ſans courroux.
N'y cherchez point un ſens coupable & téméraire.
Oui, pour votre repos, ma fuite eſt néceſſaire.
Orphiſe dans ces lieux cherche à me retenir ;
Et c'eſt ce qui m'a fait reſoudre à me bannir.
Car enfin je dois voir ce qu'on rend trop viſible ;
Sa bonté m'eſt à charge, & vous ſeroit nuiſible.

NERINE.

Quoi ! Vous ſçavez déja le bien qu'elle vous veut ?

DAMON.

Quelqu'un l'ignore-t-il ? Non, jamais on ne peut
Avec plus de myſtere, être plus indiſcrette.
Mais je ne puis répondre à ce qu'elle ſouhaite.

LEONORE.

On croyoit que Julie auroit dû vous charmer.
Quoi ! Ses attraits naiſſans n'ont pû vous enflammer ?

DAMON.

Ah ! Tout autre que moi doit lui rendre les armes.

NERINE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

DAMON.

Non. J'échape à ses charmes.
Vous seriez exposée à des soupçons jaloux.
Orphise, avec raison, n'accuseroit que vous
Du refus que je fais de prendre cette chaîne,
Sa pénible amitié se changeroit en haine.
Sans compter d'autres maux trop aisez à prévoir,
Je payerois trop cher le plaisir de vous voir.

LEONORE.

Vous le voulez ? Il faut approuver votre zele.

NERINE.

Allez, Monsieur, allez où l'amour vous appelle.

DAMON.

De quoi m'accusez-vous ? Je m'éxile chez moi.
D'ailleurs, si quelqu'objet me tenoit sous sa loi,
Hélas ! Je n'aurois point de retour à prétendre ;
Mon cœur s'entretiendroit dans l'amour le plus tendre,
Sans laisser éclater le moindre de ses feux.

NERINE.

Tenez, Monsieur, j'ai peine à croire au merveilleux :
Tant de discrétion est hors de vrai-semblance.

LEONORE.

Sans entrer plus avant dans votre confidence,

Puiſque vous nous quittez, vous avez vos raiſons.

DAMON.

Moi, des raiſons ? Je vois vos injuſtes ſoupçons.
Vous croyez que je vole où mon bonheur m'appelle.
Si vous ſçaviez combien cette erreur m'eſt cruelle !...
Puiſque vous m'y forcez, apprenez mon état.
Si j'aimois, mon amour éviteroit l'éclat.
Je dis plus. Mon aveu deviendroit un outrage,
Qui deshonoreroit l'objet de mon hommage.
Mon vainqueur ne pourroit répondre à mon amour.
Hé ! Que me ſerviroit le plus tendre retour ?
Il feroit le malheur de cette infortunée.
Je gémis dans les fers d'un cruel hymenée.

LEONORE.

Vous êtes marié ?

DAMON.

Je le ſuis. Mais enfin
Un prompt évenement peut changer mon deſtin.

NERINE.

Partez, Monſieur, partez ; vous ne pouvez mieux faire.

LEONORE.

Orphiſe approuvera ce départ néceſſaire.

DAMON.

(*à part.*)

Madame, j'obéïs. J'eſpere un prompt retour.

SCENE VII.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

IL est donc marié ?... Que devient mon amour ?
Nerine, je l'aimois ... Sa presence funeste
N'eût fait qu'entretenir un feu que je déteste.
Est-ce là le bonheur dont mon cœur s'est flaté ?
Rassure-moi ; je crains d'avoir trop éclaté.
Ai-je pû contenir ma colere trop prompte ?
N'en ai-je point trop dit ? Ah ! je mourrois de honte.

NERINE.

Je ne puis qu'approuver un trop juste dépit.
Mais quel sens peut avoir un mot qu'il vous a dit ;
Qu'un prompt évenement peut changer sa fortune ?

LEONORE.

Ah ! Ne te donne point une gêne importune.
Quand la nécessité ramene ma raison,
Cesse de retarder encor ma guérison.
C'est assez .... Va chercher l'épouse de Geronte.
De tout ce qui se passe, il faut lui rendre compte.
Pour ne plus voir Damon, qui part dans un moment,
Je vais me renfermer dans mon appartement.

SCENE VIII.

FRONTIN, NERINE.

FRONTIN, *tenant un paquet de papiers.*

AH ! te voilà, Nerine ! Enſeignes-moi mon Maître.

NERINE.

Il faut que je t'étrangle. Approche, double traître.
Ton Maître eſt marié, tu m'en fais un ſecret ?

FRONTIN.

Si j'en ſçai rien, je veux être étranglé tout net.
Mon Maître eſt un fournois comme on n'en trouve guéres :
Oui, je crois que le diable eſt ſon homme d'affaires.
Je le trouvai jadis en Païs étranger :
Il n'a, depuis ce tems, ceſſé de voyager.
Ce n'eſt que depuis peu que nous ſommes en France.
Il n'a fait, que je ſçache, aucune connoiſſance ;
Si ce n'eſt chez Geronte, où tu ſçais bien comment
Il n'a pû réfuſer de prendre un logement.
Oh ! s'il eſt marié, ce que je ne puis croire,
Ce n'eſt pas de mon bail : C'eſt quelque vieille hiſtoire....
Bon ! Il n'a point de femme appartenante à lui ;
Partout il a roulé ſur le compte d'autrui.

NERINE.

C'eſt un fait. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Je viens, à toute outrance;
De chez cet Avocat ici près en vacance:
J'y vais dix fois pour une, & toujours sans succès;
Mais à la fin...

NERINE.

Ton Maître a-t-il quelque Procès?

FRONTIN.

Ma foi, je ne sçai point quelle est leur manigance.
Le Robin m'a donné ce paquet d'importance,
En me disant, „ Voilà votre Maître en repos...;
Mais, à quoi rêves-tu?

NERINE.

C'est à certains propos...;
Pourrois-tu deviner ce que ce papier chante?

FRONTIN.

Oui, si j'étois sorcier. Ah! L'enquête plaisante!

NERINE.

Ah! Tu n'es bon à rien. Va-t'en, sans différer.

(*seule.*)

Je ne sçai pas pourquoi j'ose encore espérer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

DAMON eſt-il parti?

NERINE.

Sans doute qu'il doit l'être.

LEONORE.

Orphiſe ne vient point?

NERINE.

C'eſt qu'elle ſçait peut-être
Tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas.....
La voilà juſtement.

LEONORE.

Ne m'abandonne pas!

SCENE II.

ORPHISE, LEONORE, NERINE.

ORPHISE, *à Léonore.*

MAdame, en vérité, vous êtes admirable,
Une perſonne unique, une femme adorable.

LEONORE.

Des noms auſſi flateurs ne me conviennent point :
Et vous me ſurprenez, Madame, au dernier point.

ORPHISE.

Damon nous reſte enfin, grace à votre entremiſe :
Si je le ſçais déja, n'en ſoyez pas ſurpriſe.

LEONORE.

Madame, excuſez-moi.....

ORPHISE.

Ses gens l'ont dit aux miens.
Les valets ſçavent tout ; c'eſt d'eux que je le tiens.
Vous me voyez ſenſible, on ne peut davantage.
Allons, Madame, il faut achever votre ouvrage.

LEONORE.

Mon ouvrage ?

ORPHISE.

Quoi donc ?

LEONORE.

Je n'y prends point de part.

ORPHISE.

Mais ne venez-vous pas d'empêcher ſon départ ?

LEONORE.

Il vous plaît de le croire.

ORPHISE.

Et de plus, j'en suis sûre;

LEONORE.

Madame, il n'en est rien.

ORPHISE.

Comment ?

LEONORE.

Non, je vous jure;

ORPHISE.

Damon reste pourtant; ses ordres sont donnez.

LEONORE.

Cela peut être vrai; mais vous me l'apprenez;

ORPHISE.

Quoi, véritablement ?

LEONORE.

Je vous le certifie;

Je n'ai parlé de rien.

ORPHISE.

J'en ai l'ame ravie.

Vous n'avez point écrit ?

LEONORE.

Encore moins.

ORPHISE.

Tant mieux.

Je connois le motif qui l'attache en ces lieux.

Ma fille, j'en ſuis ſûre, en a tout le mérite.
Damon ne peut quitter un ſéjour qu'elle habite.
Pour vous, Madame, à qui cette affaire déplait,
Il faut vous diſpenſer d'y prendre d'interêt.
Oui, je n'ignore pas qu'une femme à votre âge,
N'aime guéres à jouer un ſecond perſonnage.
Elle voudroit que tout lui devînt perſonnel;
Etre l'unique but, l'objet perpétuel
Où tendent tous les cœurs, les yeux & les oreilles;
Plaire, a l'excluſion de toutes ſes pareilles;
N'en reconnoître aucune, & dominer partout.
A votre âge, Madame, on eſt fort de ce goût.

LEONORE.

Oui, je ſçai qu'une femme aime un peu trop à plaire;
C'eſt de l'âge où je ſuis la foibleſſe ordinaire.
Dans l'arriere-ſaiſon on ne fait qu'en changer;
Du monde qui nous quitte on cherche à ſe venger,
Du plaiſir qui nous fuit, des défauts qu'on regrette,
Auſquels on voudroit bien être encore ſujette.
Alors, par déſeſpoir & par néceſſité,
On ſe maſque; l'on prend un air d'autorité;
On ſe croit vertueuſe en voulant le paroître,
Tandis qu'au fond du cœur on néglige de l'être;
Qu'au contraire on ſe fait un plaiſir inhumain
De nourrir ſon orgueil aux dépens du prochain.
L'eſprit de charité paroit une foibleſſe;
Et la mauvaiſe humeur prend le nom de ſageſſe.

Ainſi chaque âge apporte un travers différent.
On échange un défaut contre un autre plus grand ;
Et l'on corrige un vice avec un autre vice.
Mais je veux vous forcer à me rendre juſtice.
Un mot vous ſuffira, pour voir quel interêt
Je dois prendre à Damon.

ORPHISE.

Voyons donc ce que c'eſt.

LEONORE.

Apprenez que Damon ne peut être à Julie.

ORPHISE.

Qui l'en empêchera ? Pourquoi donc, je vous prie ?

LEONORE.

Par un hymen ſecret il ſe trouve lié.

ORPHISE.

Bon ! Que me dites-vous ? Le traître eſt marié ?

LEONORE.

En ſecret.

ORPHISE.

Avec vous ?

LEONORE.

Non, je vous en aſſure.
Ainſi, vous voyez bien que c'eſt me faire injure.

ORPHISE.

Ah ! L'énigme eſt aſſez facile à deviner.
Damon devoit ceſſer de nous importuner.

Il n'eſt point retenu par moi, ni par Julie ;
Et cependant il reſte.

LEONORE.

Ah ! Quelle calomnie !

SCENE III.

LEONORE, NERINE.

LEONORE.

JE n'y ſçaurois tenir ; je ſuis au déſeſpoir.
Quel trait injurieux ! En eſt-il un plus noir ?
Il reſte ; je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime :
Mon repos, mon honneur, tout en eſt la victime.

NERINE.

Vous connoiſſez Orphiſe, & ſa malignité.

LEONORE.

Eh ! Pouvois-je m'attendre à cette indignité,
Et qu'on m'imputeroit la derniere baſſeſſe ?
Nerine, quelle horreur ! On me croit la maîtreſſe
D'un homme marié ?

NERINE.

Ce trait eſt inoüi.
Une prude jamais n'a bien penſé d'autrui.

LEONORE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre,
Orphiſe va le dire à qui voudra l'entendre,

NERINE.

Et l'on n'en croira rien.

LEONORE.

Ah! Quelle eſt ton erreur?
C'eſt aſſez qu'une hiſtoire attaque notre honneur,
Elle paſſe auſſitôt pour être véritable.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, eſt croyable,
On n'éxamine rien; & la crédulité
Va toujours contre nous juſqu'à l'abſurdité.

NERINE.

Je ne m'étonne plus ſi tant d'infortunez
Se plaignent, tous les jours, d'être à tort condamnez:
Je vois bien à préſent qu'une femme d'honneur,
Avec ſon innocence, a beſoin de bonheur.

LEONORE, *avec vivacité.*

Dis-moi la vérité. Ne m'as-tu point trahie?

NERINE.

Moi, vous trahir, Madame? En quoi, je vous ſuplie?

LEONORE.

Damon devoit partir. J'ai reçu ſes adieux:
Cependant il s'obſtine à reſter en ces lieux.
N'aurois-tu point parlé?

NERINE.

Nullement, je vous jure.

LEONORE.

Je ne ſçai que penſer; je ne ſçai que conclure.

Me ſerois-je oubliée ? ... Auroit-il deviné ? ...
Di-moi par quel motif il s'eſt déterminé ?
Après tant de reſpect, d'où lui vient tant d'audace ?
Il faut donc m'éloigner ; il faut que je me chaſſe.
Mais il devinera que c'eſt lui que je fuis.
Il me ſuivra partout, puiſqu'il reſte où je ſuis.
Va le trouver. Di lui ; .... Non, il vaut mieux écrire ;
On ne dit par écrit que ce que l'on veut dire ;
Et, toi, tu lui feras remettre mon billet.

NERINE.

Allez.

SCENE IV.

NERINE *ſeule.*

JE vais tâcher de trouver ſon valet.
S'il eſt intelligent, il me pourroit inſtruire
D'où vient ce changement, & qui peut le produire.

SCENE V.

DAMON *ſeul, & tenant des papiers.*

FAiſons ceſſer enfin le bruit de mon trépas.
Mon ennemi s'appaiſe après tant de débats.
Celle, à qui mon malheur avoit uni ma vie,
Se porte à dénoüer la chaine qui nous lie ;

Du moins on se fait fort de lui faire agréer
Ce projet, que ses gens viennent de m'envoyer.
J'ai donné ma parole ; on répond de la sienne.
Ainsi, dans quelqu'endroit que ma femme se tienne,
Nous nous verrons bientôt, pour ne nous plus revoir.
Mes amis en secret m'ont donné cet espoir.
Qu'il m'est doux de briser une odieuse chaîne !
Je tiens notre rupture infaillible & prochaine ;
Il ne nous manque plus qu'une formalité
Pour achever enfin notre félicité.
En attendant, cessons une feinte importune :
Allons à Léonore annoncer ma fortune.
Avant que je lui dise & mon nom & mon rang,
Pénétrons dans son cœur. C'est d'où mon sort dépend.
Voyons si mon amour..... Mais j'apperçois Nerine.

SCENE VI.

DAMON, NERINE.

DAMON.

Peut-on voir Léonore ?

NERINE.

Ah ! Monsieur, j'imagine
Que vous rêvez.

DAMON.

Je veux lui parler un moment.

NERINE.

Vous me faites frémir d'y penser seulement.

DAMON.

Il faut que je la voye.

NERINE.

Ah! Je vous crois trop sage
Pour oser à ses yeux vous offrir davantage.
Votre présence ici cause assez d'embarras.

DAMON.

De grace, annonce-moi.

NERINE.

Je ne le ferai pas.

DAMON.

Que je lui dise un mot.

NERINE.

Cela n'est pas possible.

DAMON.

Il m'est de conséquence.

(*Il jette sa bague à terre.*)

NERINE.

Elle n'est pas visible.
En vérité, Monsieur, je ne vous comprends pas....
Que cherchez-vous?

DAMON.

Ma bague.

NERINE *cherchant la bague.*

Ah! Je la vois là-bas
Ou je suis bien trompée : Oui, justement c'est elle.
(*Elle ramasse la bague.*)
C'eût été grand dommage; elle est vraiment fort belle;
(*Elle la rend à Damon.*)

DAMON *refusant la bague.*

Elle est en bonnes mains ; &, puisqu'elle te plaît,
Profite du présent que le hazard te fait.

NERINE.

Moi, que je la garde ?

DAMON.

Oui. C'est une bagatelle.
Nerine, je voudrois qu'elle eût été plus belle.
Ce n'est qu'un foible essai du bien que je te veux.

NERINE.

Voilà ce qui s'appelle un homme dangereux.
On ne sçauroit prévoir des tours de cette espece.

DAMON.

Puisqu'on ne peut parler à ta belle Maîtresse,
Tu lui donneras bien un billet de ma part.

NERINE.

Voilà donc l'encloüeure ! Allons, à tout hazard.
L'avez-vous ce billet ? Il faut que je m'acquite.

DAMON.

Je cours te le chercher ; je reviens au plus vîte.

SCENE VII.

NERINE *seule.*

JE ne sçais, à présent que j'ai le diamant,
Je vois que je me suis oubliée un moment:
Réflechissons un peu sur mon étourderie.
Je devois refuser cette galanterie.
Mon petit interêt m'a fait illusion.
C'est la premiere fois.... Maudite occasion!
Tu sçais apprivoiser l'honneur le plus sauvage;
Tu ménes où tu veux la fille la plus sage.
Sans toi, l'on pourroit l'être avec facilité.
Je ne me croyois pas tant de fragilité.
Cependant, si je rends la bague que j'ai prise;
Je répare une faute avec une sottise.
Damon ne voudra pas reprendre son présent:
Au contraire, il croira qu'il n'est pas suffisant:
Il sera généreux; je voudrai me défendre;
Il ne démordra pas; je finirai par prendre:
Voilà pour cet article. Autre réflexion.
Mais comment m'acquitter de ma commission?

SCENE VIII.

LEONORE, DAMON, *tenant chacun une lettre à la main.* NERINE.

LEONORE *sortant d'un côté.*

(à Nerine.)

Tiens, fais rendre à Damon....

DAMON *sortant de l'autre côté.*

(à Nerine.)

Tiens, donne à ta Maîtresse.

NERINE *au milieu d'eux, & croisant les bras.*

Donnez, je remettrai chacune à son adresse.

LEONORE *avec étonnement.*

Damon!

DAMON.

Madame avoit quelqu'ordre à me donner?

LEONORE.

Vous le deviez attendre; & je dois m'étonner
De n'avoir pas reçu cette marque d'estime.

DAMON.

Une raison heureuse, ou du moins légitime,
Dont je vais vous instruire.....

LEONORE.

Epargnez-vous le soin
D'un éclaircissement, dont je n'ai pas besoin.

Nous nous devons toujours éviter l'un & l'autre.
J'ai ma raison. Souffrez que j'ignore la vôtre.
Partez, Monsieur, partez; & cessons de nous voir;
Que ce soit par égard, si ce n'est par devoir.
C'est pour vous en prier que j'ose vous écrire.

DAMON.

Mais....

LEONORE.

Vous ne devez plus avoir rien à me dire.

DAMON.

Ah! Madame....

LEONORE.

Damon ose me retenir?

DAMON.

Apprenez donc mon crime, avant de me punir.

LEONORE.

J'ai lieu de m'offenser de votre résistance.

DAMON.

Il est vrai. Pardonnez cette derniere instance.
Il y va de mes jours. Permettez en partant
Qu'on vous dise un secret, qui peut m'être important.

LEONORE.

Je ne veux rien sçavoir...

DAMON.

Hélas! Daignez m'entendre.
Enfin, je puis céder à l'amour le plus tendre.
Ces soupirs, si long-tems retenus dans mon cœur,
Peuvent enfin paroître aux yeux de mon vainqueur.

Moins je l'offense, & plus je ressens que je l'aime.
Je n'ai plus désormais que sa rigueur extrême....

NERINE.

Votre épouse n'est plus?

DAMON *à Léonore*

Ah! Ce titre si doux
Auroit dû ne jamais appartenir qu'à vous.
Celle qui le portoit n'a point perdu la vie.
Nous cédons l'un & l'autre à notre antipathie;
Et ces nœuds que l'hymen avoit désavoüez,
Sont d'un commun accord entre nous dénoüez.

LEONORE.

Quoi? Vous vous séparez?

DAMON.

Une heureuse rupture
Nous dégage tous deux d'une chaîne trop dure.
Nos sermens étoient nuls, ils ont été forcez;
Notre bouche à regret les avoit prononcez.
Nos cœurs ont réclamé contre la tyrannie
De ceux à qui le Ciel nous fit devoir la vie.
La loi me restituë & ma main & mon cœur.
Nous pouvons tous les deux nous choisir un vainqueur.
Hélas! Mon choix est fait; & vous devez m'entendre.

LEONORE.

C'est donc-là ce secret que vous vouliez m'apprendre?

Et vous croyez, Monsieur, qu'il doit m'intéresser ?

DAMON.

Quoi donc ! Ce foible espoir peut il vous offenser ?

LEONORE.

Malgré tous ces détours où votre esprit s'efforce,
Ce que vous m'annoncez est toujours un divorce.
Oui, tel que soit le nom dont vous les colorez,
C'est votre épouse enfin que vous deshonorez.
Vous prétendez, Monsieur, me rendre la complice
D'un coupable abandon fondé sur un caprice.
C'est vous qui l'éxigez. Peut-elle y consentir ?
Je sens le désespoir qu'elle doit ressentir
D'un si terrible affront. Je me mets à sa place.
Pour elle enfin, Monsieur, je vous demande grace.
Si vous n'aimiez ailleurs.... Ah ! n'en esperez rien.
Elle m'accuseroit... Votre cœur est son bien.
Loin de favoriser cette indigne rupture,
Je ne puis profiter de sa triste avanture.

DAMON.

N'appellez point divorce un accommodement.
Quand je consens à rompre un faux engagement,
Une chaîne, à tous deux également cruelle,
Ce n'est point un affront ; c'est un bonheur pour elle.
Vous n'avez jamais sçu, vous n'éprouverez point
Que le plus grand malheur est celui d'être joint

Au déplorable objet d'une haine invincible.

LEONORE *à part.*

Quelle conformité !

DAMON.

Soyez-y donc sensible.
Quand vous refuseriez de vous rendre à mes vœux,
Nous ne romprons pas moins nos liens rigoureux.
Ma femme n'eut pour moi qu'une haine mortelle ;
C'est ce que vous avez de commun avec elle.

LEONORE.

Dites-moi donc comment elle a pû vous haïr ?

DAMON.

Vous me haïssez bien.

LEONORE.

Ah ! Laissez-moi vous fuir.
Oublions-nous tous deux.

DAMON.

Moi, que je vous oublie ?
Vous, sur qui je fondois le bonheur de ma vie,
Qui seule avez trouvé le secret d'enflammer
Un cœur que je croyois incapable d'aimer,
Dont vous allez causer l'éternelle souffrance !
Perd-on le souvenir, en perdant l'espérance ?
Ce n'est qu'en expirant d'amour & de douleur,
Que je puis oublier l'auteur de mon malheur.
Vous l'apprendrez bientôt ; c'est l'espoir qui me reste.

LEONORE.

N'ajoutez pas encore à mon état funeste

Cet affreux déſeſpoir.

DAMON.

C'eſt vous qui le cauſez.
Ces frivoles raiſons que vous me propoſez,
Qu'invente contre moi votre délicateſſe,
Ne l'emporteroient pas ſur la moindre tendreſſe.
De votre averſion, c'eſt le plus sûr garant.

LEONORE.

Reſtez dans votre erreur, & vivez ſeulement.

DAMON.

Ah! Puis-je interpréter ce que je viens d'entendre?
Eſt-ce pitié? Seroit-ce un ſentiment plus tendre?
(Il ſe jette aux genoux de Léonore.)
Léonore, achevez.

LEONORE.

Damon....

DAMON.

Eclairciſſez....

LEONORE.

Que vois-je! Orphiſe? Adieu; fuyez, diſparoiſſez.

SCENE IX.

LEONORE, ORPHISE, NERINE.

NERINE.

(bas à Leonore.)

Ferme, tenez-vous bien.

ORPHISE.

Ce que j'ai vû m'enchante;

NERINE.

Quoi donc ?

ORPHISE.

En vérité, l'attitude eſt touchante;
Je venois vous marquer que j'avois du regret
D'avoir conçu peut-être un ſoupçon indiſcret.
L'excuſe n'a plus lieu.

LEONORE.

Pardonnez-moi, Madame;

ORPHISE.

Vous ſouffrez que Damon vous parle de ſa flâme ?

LEONORE.

Je fais plus; car je l'aime.

ORPHISE.

Avez-vous oublié
Que Damon par malheur eſt déja marié ?
Pour vous, apparemment, c'eſt une bagatelle;
Ou bien vous m'avez dit une fauſſe nouvelle.

LEONORE.

Elle étoit vraie alors : mais tout eſt bien changé.
D'un malheureux hymen Damon eſt dégagé.
On va briſer ſa chaîne ; il me l'a dit lui-même.
Voilà ce qui me fait avoüer que je l'aime :
Car je dois avec vous bannir un vain détour.
Toutefois à Damon j'ai caché mon amour.
Je le crois ; ou du moins je cherche à me ſéduire.
Mais, Madame, en tout cas, vous pouvez l'en inſtruire.

ORPHISE.

On va briſer ſes fers ?

LEONORE.

Ils vont être rompus.

ORPHISE.

Madame, il devient libre, & vous ne l'êtes plus.

LEONORE.

Oui, je n'en rougis point ; je chéris ma défaite ;
Je perds ma liberté, ſans que je la regrette ;
J'ai rencontré l'objet que je devois aimer.
Un mutuel amour a ſçu nous enflammer.
C'eſt une ſympathie invincible, abſoluë,
Que j'ai d'abord ſentie à la premiere vûë.
Si le même rapport n'eût agi dans ſon cœur,
Jamais je n'aurois pû ſurvivre à ce malheur.

ORPHISE.

Vous ſurvivrez, Madame, à de plus grandes peines.
La mort de votre époux n'a point briſé vos chaînes ;
Il eſt encor vivant.

LEONORE.

Mon époux eſt vivant!

ORPHISE.

Oui. C'eſt ce que Geronte a dit en arrivant:
Il va vous confirmer cette heureuſe nouvelle.
Il étoit tems.

LEONORE.

Il vit, & je ſuis infidelle!
Grand Dieu! Dans quelle horreur me précipitez-vous?

ORPHISE.

Eſt-ce un ſi grand malheur de revoir un époux?

LEONORE.

Ah! Vous n'ignorez pas quelle eſt l'antipathie,
Que m'inſpira l'époux à qui je fus unie.
L'un & l'autre aux Autels nous fûmes entraînez;
L'un à l'autre à regret nous fûmes enchaînez.

ORPHISE.

Une fille aiſément ſe prévient, & s'entête;
Et veut mal à propos ſe choiſir ſa conquête.
Je ſubis, à votre âge, un hymen plus fâcheux:
J'en ai fait un ſecond plus conforme à mes vœux:
Eh bien, je vous dirai qu'ils reviennent au même.

LEONORE.

Hélas! Pour éviter une infortune extrême,
A quel triſte moyen n'ai-je pas eu recours?
Que ne me laiſſoit-on finir mes triſtes jours?
J'avois paſſé douze ans ignorée & tranquile;
Devois-je conſentir à quitter mon azyle,

Pour venir retrouver celui que je fuyois ?
Sainflore n'étoit plus ; du moins je le croyois ;
Il ne m'en reſta pas la moindre incertitude.
C'eſt-là ce qui me fit quitter ma ſolitude.
J'ai cru renaître. Hélas ! Je n'avois point vécu.
Le plus beau de ma vie avoit été perdu ;
Et l'amour en devoit empoiſonner le reſte.
Damon vint dans ces lieux. C'eſt l'époque funeſte
Du plus grand de mes maux. Mon cœur en fut bleſſé.
Je crus pouvoir aimer. Mon cœur s'eſt trop preſſé.

ORPHISE.

Il faudra bien éteindre une flâme importune.
Et, d'ailleurs, quelle eſt donc cette grande infortune ?

LEONORE.

C'eſt d'avoir cru pouvoir diſpoſer de mon cœur.
Mais enfin, ſous ce nom, qu'au moins pour mon bonheur
Votre époux a voulu que je gardaſſe encore,
Je peux fuïr à jamais un époux qui m'abhorre.
De quel front à préſent paroîtrois-je à ſes yeux ?
Pourrois-je ſoutenir le reproche odieux
Dont il accableroit une épouſe infidelle,
Que peut-être il voudroit retrouver criminelle ?

ORPHISE.

C'eſt la ſujettion du ſexe infortuné
De périr ſous le joug quand il eſt enchaîné.
Abandonnez enfin le nom de Léonore.
La feinte vous rendroit plus criminelle encore.

Allez, Silvie, allez, retrouver votre époux.
Vous vous inſpirerez des ſentimens plus doux.
Auſſi-bien que l'amour, l'averſion s'épuiſe.
D'autre reſſource enfin ne vous eſt plus permiſe.

LEONORE.

On connoît ſon erreur ſans pouvoir en guérir.
Adieu. Je pars, je fuis; & je vais en mourir.

SCENE X.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE.

LEonore eſt en pleurs? D'où vient qu'elle m'évite?

ORPHISE.

C'eſt vous, Monſieur Geronte? Où courez vous ſi vite?

GERONTE.

Je dois à Léonore un petit compliment;
Je vais m'en acquitter.

ORPHISE.

Eh! De grace, un moment.

GERONTE.

A votre appartement, je me ſuis fait écrire.
Si vos gens ſont exacts, ils pourront vous le dire;

ORPHISE.

Certes, pour un époux l'accueïl eſt très-galant;
Après un mois d'abſence, il eſt fort conſolant.

GERONTE.

Nous nous retrouverons ; & plutôt dix fois qu'une,
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monsieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous sommes ;
Vous croyez que le tems ne vieillit que les hommes ?

ORPHISE.

Autrefois....

GERONTE.

Est passé, pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours sur l'avenir.
Monsieur, entendons-nous une fois dans la vie.

GERONTE.

C'est quand vous le voudrez.

ORPHISE.

Au sujet de Silvie....

GERONTE.

Eh ! Madame, pourquoi l'appeller de ce nom ?
Vous avez toujours eu cette démangeaison.

ORPHISE.

Monsieur, c'est que jamais je n'aimai le mystere.

GERONTE.

Vous sçavez cependant qu'il étoit nécessaire,

De peur d'effaroucher des gens intereſſez
Entre qui tous ſes biens ſe trouvoient diſperſez :
Mais c'étoit un ſecret, & la charge eſt peſante.

ORPHISE.

L'apoſtrophe eſt commune, & même déplaiſante.

GERONTE.

Tout va bien.

ORPHISE.

Son époux eſt vivant ?

GERONTE.

Ah ! D'accord.
Oui, cet homme prétend n'avoir pas été mort :
Il revient, c'eſt à quoi je ne m'attendois guéres.
Les gens qu'il a chargé du ſoin de ſes affaires,
Ont arrêté les miens, quand j'allois terminer :
Mais d'une autre façon j'ai ſçû me retourner,
Sans paroître autrement, que par mes émiſſaires ;
J'ai pris les furetez qui m'étoient néceſſaires.
Léonore, en tout cas, n'y participe en rien.
C'eſt de quoi nous allons avoir un entretien ;
Car elle ne ſçait pas ce que j'ai fait pour elle.

ORPHISE.

En vérité, j'ai plaint ſa fortune cruelle.

GERONTE.

Tant mieux.

ORPHISE.

Mais cependant, pour certaine raiſon ;
Il faudra, qu'elle ou moi, ſortions de la maiſon.

GERONTE.

Parbleu, l'alternative eſt toujours quelque choſe.
Pourquoi donc, s'il vous plaît?

ORPHISE.

C'eſt que je me propoſe
De marier.....

GERONTE.

Ah, ah!

ORPHISE.

Ma fille avec Damon.

GERONTE.

Oui-dà, ce parti-là pourroit être aſſez bon.
Mais, pour cela, faut-il que je chaſſe ma niéce?

ORPHISE.

C'eſt qu'en un mot ici ſa préſence me bleſſe.
Je n'en dirai pas plus, ni d'elle, ni de lui.
Suffit. Je n'aime point à parler mal d'autrui.

GERONTE.

J'entends à demi mot.

ORPHISE.

Diſpoſez votre niéce
A ſuivre ſon époux. J'y compte. Je vous laiſſe.
Arrangez-vous enſemble; & faites pour le mieux.

SCENE XI.

GERONTE *seul.*

LEs femmes ont toujours des projets merveilleux;
Ma niéce n'aura point regret à mon voyage.
D'abord, j'ai retiré tous ſes biens du pillage.
Son époux, il eſt vrai, n'eſt pas mort. Cependant
Je n'en ſuis pas la cauſe; & c'eſt un accident
Qui n'interrompra guére, ou très peu ſon veuvage;
Puiſqu'il veut bien laiſſer caſſer ſon mariage.
Allons la préparer à cet évenement.
Elle n'eſpere pas un ſi bon dénoüement.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE *seule.*

Sçachons ce que Geronte aura fait chez sa niéce.
S'il aime un peu ma fille, en cas qu'il s'intereſſe
A ſon hymen, il peut me ſervir à mon gré.
Damon eſt Gentilhomme ; il eſt même titré . . . .

SCENE II.

GERONTE, ORPHISE.

GERONTE *ſortant de chez Léonore.*

LA femme eſt une eſpece à qui rien ne reſſemble,
C'eſt tout bien, ou tout mal ; & tous les deux enſemble.
Eſt-elle vertueuſe, elle l'eſt à l'excès.
Sa ſageſſe devient un véritable accès,
La modération lui paroît inſipide ;
C'eſt toujours à l'extréme où ſon penchant la guide,

Ses moindres mouvemens sont des convulsions,
La vertu, dans son cœur, se change en passions,
Dégénere en faux zele, & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah! vous voilà, Monsieur, dans votre humeur critique;

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flaté.
Une femme, à tout âge, est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne;
Qui n'est, en vérité, convenable à personne.

GERONTE.

Madame, je suis juste, & sans prévention.
J'avois fait jusqu'ici certaine exception....

ORPHISE.

Peut-on sçavoir combien vous en exceptiez?

GERONTE.

Une.

Et c'étoit encor trop.

ORPHISE.

Pour nous, quelle fortune!

GERONTE.

C'est Silvie. Ah! Morbleu, je me trompe de nom.
Son caprice imprévû me trouble la raison.
Diable! Je ne sçai plus ce que je voulois dire.
J'exceptois Léonore; & cela vous fait rire.

ORPHISE *riant.*

C'eſt votre niéce, à qui vous faiſiez cet honneur?

GERONTE.

Léonore, elle-même.

ORPHISE.

Elle a bien du bonheur.

GERONTE.

Oui d'avoir du mérite.

ORPHISE.

Autant que de ſageſſe.

GERONTE.

Que trop. Et c'eſt en elle un excès qui me bleſſe,
Un travers véritable, un faux rafinement,
Fondé ſur le ſcrupule, & ſur l'entêtement.
Je m'en vais préparer Damon à ſa diſgrace.

ORPHISE.

Bon! Je l'ai prévenu de tout ce qui ſe paſſe.

GERONTE.

Déja? Mais vous l'avez accablé de douleurs?

ORPHISE.

Il falloit, tôt ou tard, qu'il apprit ſes malheurs:
Plutôt on les apprend, plutôt on s'en conſole.

GERONTE.

J'eſpere cependant....

ORPHISE.

Eſpérance frivole,

GERONTE.

Peut-être que Damon que j'ai fait avertir,
Aura plus de crédit....

ORPHISE.

Eh ! Laissez la partir.
Elle est mariée....

GERONTE.

Oui.

ORPHISE.

L'affaire est terminée.

GERONTE.

Point du tout. Si ma niéce étoit moins obstinée,
Elle pourroit....

ORPHISE.

Aller retrouver son époux.

SCENE III.

GERONTE, ORPHISE, DAMON.

GERONTE *à Damon.*

VEnez, Monsieur, venez vous unir avec nous.
La pauvre Léonore.... Elle se croyoit veuve ;
Eh bien, il n'en est rien ; nous en avons la preuve.
Mais de son esclavage on pourroit l'affranchir.
Peut-être mieux que moi vous pourrez la fléchir.
Un mot de ce qu'on aime a toute une autre force.

ORPHISE.

Quoi ? Vous voulez, Monsieur, la porter au divorce ?

GERONTE.

Déterminez un cœur fortement combattu.
Ne l'abandonnez pas à ſa triſte vertu.
Car je n'ignore plus qu'elle vous intereſſe.
Vous l'aimez ?

DAMON.

Je l'adore. A quoi ſert ma tendreſſe ?

ORPHISE.

(*à Geronte.*)

Ce ſont-là de vos tours. Vous ſervez en ami.

GERONTE.

Ma foi, ſans le ſçavoir, je travaillois pour lui.
Quand ma niéce peut rompre une chaîne cruelle,
Elle n'approuve plus ce que j'ai fait pour elle.
Sous main, depuis un mois, j'ai mis l'affaire en train;
Mais le diable jaloux, ou l'eſprit feminin,
Ne veulent pas permettre une union ſi belle.

ORPHISE.

On s'en conſolera. Modérez votre zéle.

DAMON.

Je m'en conſolerai ?

ORPHISE.

Vous ſerez dans le cas.

DAMON.

Jamais ; & j'en mourrai.

ORPHISE.

Non, vous n'en mourrez pas ;

GERONTE.

Eh ! Madame, tâchez d'être un peu plus tranquile.

ORPHISE.

Vous, donnez un conseil plus sage & plus utile.

GERONTE.

Jettez-vous à ses pieds.

ORPHISE.

Ne la voyez jamais.

GERONTE.

Employez les soupirs.

ORPHISE.

Oubliez ses attraits.

GERONTE.

Allez.

ORPHISE.

Quoi ? Voulez-vous deshonorer Silvie ?

DAMON.

Moi, la deshonorer ? En quoi, je vous suplie ?
Ah ! Silvie auroit tort de se plaindre de moi.
Je fais ce qu'elle veut ; & je lui rends sa foi.
Elle a fait trop long-tems le malheur de ma vie.
Quand on ne s'aime point, aisément on s'oublie.

GERONTE.

Quand on ne s'aime point ?

ORPHISE.

Pour le coup, je m'y perds.

DAMON.

On cherche volontiers à sortir de ses fers.

ORPHISE.

Ceci ne laisse pas d'être incompréhensible.
Pour qui donc votre cœur étoit-il si sensible ?
Léonore n'est point l'objet de vos amours ?

DAMON.

Léonore est l'objet que j'aimerai toujours.

ORPHISE.

Nous extravagons tous.

GERONTE.

Je m'en doutois, Madame ;
Ma niéce est cependant l'objet qui vous enflamme ?
L'équivoque des noms a pû nous embroüiller ;
Mais l'histoire en seroit trop longue à détailler.

DAMON, *à part.*

Mon secret doit ici n'être sçu de personne.
Ce nom m'a fait frémir ; & cē rapport m'étonne.

GERONTE.

C'est peut-être le nom de certaine beauté,
Qui vous a fait, sans doute, une infidelité.

SCENE IV.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE.

LEONORE.

MAdame, à vos avis je rends plus de justice,
Vous arrêtez mes pas au bord du précipice.

Victime d'un penchant devenu criminel,
J'allois m'envelopper d'un opprobre éternel;
J'allois me dérober au pouvoir légitime
D'un époux, qu'on ne peut abandonner sans crime.

GERONTE.

Ma niéce, en vérité, tous ces grands sentimens
Sont des inventions pour orner des romans.

ORPHISE.

La morale est légere, & ce n'est pas la mienne.
Monsieur, que voulez-vous que Madame devienne?

GERONTE.

Heureuse, apparemment.

ORPHISE.

Eh! Le moyen?

GERONTE.

Est sûr;

ORPHISE.

Quoi! Faudra-t-il qu'au fond de quelqu'azile obscur
Elle aille ensevelir une épouse craintive,
Ou mener une vie errante & fugitive?

LEONORE.

C'est un dessein coupable; & je n'y pense plus.
Je reprends des liens que je croyois rompus.
Il m'en coûtera cher.... Que dis-je, malheureuse?
Mais la nécessité me rendra vertueuse.
J'ai gagné sur mon cœur, ou du moins je le crois...
(*Appercevant Damon.*)
Ah, rencontre cruelle! Et qu'est-ce que je vois?

DAMON.

C'eſt un infortuné, qui n'a plus guére à vivre.

LEONORE.

Je vous l'ai dit, vivez; mais ceſſez de me ſuivre.

DAMON.

Eh! Le puis-je? C'eſt vous qui voulez mon trépas.

LEONORE.

Ah! Ne m'engagez point à de nouveaux combats;
Mon cœur n'a pas beſoin d'une épreuve cruelle.

DAMON.

Hélas! Que craignez-vous? A quoi ſerviroit-elle?

LEONORE.

A vous faire haïr, à me déſeſperer.
C'eſt me perſécuter, c'eſt me deshonorer,
Que d'expoſer encor mon cœur à ſe défendre,
Ce ſont de vains regrets que je ne puis entendre.
Vous avez un rival qui n'en doit point avoir.
Je vais le retrouver, & remplir mon devoir.

DAMON.

Vous l'étendez plus loin qu'il ne devroit s'étendre.
Madame, ſi je crois ce qu'on m'a fait entendre,
Sans bleſſer ce devoir, vous pourriez recourir
A des moyens plus doux qu'on vient de vous offrir.

LEONORE.

Non, je n'ai point aſſez d'audace, ni de force,
Pour aller mandier un malheureux divorce.
Je n'imagine pas qu'une femme de bien,
Puiſſe jamais avoir recours à ce moyen.

Il faut un front d'airain pour donner ce scandale.

DAMON.

On vous excepteroit de la loi générale.

ORPHISE.

Ne vous en flatez pas.

GERONTE.

Le cas est différent.

LEONORE.

Sur l'espoir d'un succès toujours deshonorant,
Je ne risquerai point d'être timpanisée.
Le plus grand des malheurs est d'être méprisée.
Hé quoi ! Sur un prétexte absurde & mandié,
Aller de porte en porte implorer la pitié,
Y faire de sa vie un journal équivoque,
Que personne ne croit, & dont chacun se moque ;
Suborner des témoins, gagner des partisans ;
Remplir les Tribunaux de ses cris indécens ;
Y faire débiter des plaintes infidelles ;
Inonder le Public d'injurieux libelles ;
Ebruiter des malheurs qu'on pouvoit empêcher ;
Ou qu'au moins la raison devoit faire cacher :
Je ne puis seulement soutenir cette idée.

GERONTE.

Eh, non. Rassure-toi. Ta crainte est mal fondée.

ORPHISE.

Eh, mais, pardonnez-moi.

GERONTE.

Non. Il s'agit au plus
D'achever de briser des nœuds presque rompus,

De m'en laisser le soin ; en un mot, de reprendre
L'heureuse liberté qu'on offre de lui rendre ;
De quitter un époux.

LEONORE.

Daignez lui pardonner.
A sa discrétion, je veux m'abandonner.
Peut-être que l'absence, & son état funeste,
Auront changé son cœur ; le mien fera le reste.

GERONTE.

Erreur ! N'espérez pas de si tendres retours.

DAMON.

Vous allez exposer votre gloire, & vos jours.
Songez-vous qu'un mortel, insensible à vos larmes ;
Va jouir, malgré vous, d'un bien si plein de charmes ?
Je ne vous parle point du désespoir affreux
Où vous allez jetter le cœur d'un malheureux,
Qui mourra malgré vous dans sa persévérance.
J'avois pris dans vos yeux une fausse espérance.
Je perds tout, en perdant ce bonheur apparent.
Ce que je deviendrai vous est indifférent.

LEONORE.

Ah, cruel ! D'où vient donc le remords qui m'accable ?
Qu'ai-je dit ? Je me rends encore plus coupable.
Ne vous promettez rien des pleurs que je répands.
Non, quand je briserois les nœuds que je reprends,
Notre hymen ne peut plus devenir legitime.
Ce seroit avouer, & consommer mon crime.

Vous avez une épouse. Imitez-moi tous deux :
Ou, plutôt puissiez-vous l'un & l'autre être heureux.
Je sens que tôt ou tard il faut qu'elle vous aime.

DAMON.

N'éxigez pas de moi cette foiblesse extrême.
Sa haine, ou son amour ne m'interessent plus.
Ne consent-elle pas que nos fers soient rompus ?

LEONORE.

C'est vous qui le voulez.

DAMON.

Y consentiroit-elle,
Si ce n'étoit pour prendre une chaîne nouvelle ?
Je n'eus jamais son cœur ; elle a repris sa foi.

LEONORE.

Arrêtez. On pourroit en dire autant de moi.
C'est vous qui me jugez.

GERONTE.

Quelle bizarrerie !

ORPHISE.

Oh ! Vous traitez toujours la vertu de folie.

SCENE V.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE, FRONTIN.

FRONTIN *à Damon.*

VOs gens & vos chevaux, tout eſt prêt pour aller.

GERONTE.

Eh! Ventrebleu, va-t-en les faire dételler.

SCENE VI. ET DERNIERE.

GERONTE, ORPHISE, DAMON, LEONORE, NERINE.

GERONTE *à Léonore.*

POurquoi s'abandonner au torrent des ſcrupules?
De trop grands ſentimens ſont ſouvent ridicules.
Si c'étoit un époux tel qu'eût été Damon,
Paſſe; mais ç'en eſt un qui n'en eut que le nom;
Un jeune écervellé qui laiſſe ſa compagne,
Et, pour libertiner, va battre la campagne;
Que je ne connois point; car ma ſœur, Dieu merci,
Ne conſultoit perſonne en tout, comme en ceci;
Un homme, qui n'agit que par des émiſſaires,
Et n'oſe ſe montrer que par ſes gens d'affaires;

Qui, lorſqu'on le croit mort, revient après douze ans
Pour ſe démarier.

DAMON *à part.*

Quels rapports étonnans !

LEONORE.

Reſpectez ſes malheurs.

DAMON.

Eh ! De grace, Madame . . . .

GERONTE.

Voilà pourtant l'époux que ma niéce réclame ?

DAMON.

Peut-on ſçavoir le nom . . . . .

LEONORE.

Ne le ſçachez jamais.

DAMON.

Ne me refuſez pas . . . .

LEONORE.

J'entrevois vos projets ;
Et le coupable eſpoir que vous gardez encore.
Voulez-vous achever de perdre Léonore ?
Son repos, ſon honneur devroient bien vous toucher.

DAMON.

Sous ce nom étranger, ceſſez de vous cacher.
Vous vous nommez Silvie, & non pas Léonore.
Que n'êtes-vous auſſi l'épouſe de Sainflore ?

LEONORE.

(*à Damon qui ſe jette à ſes genoux.*)
Ah ! Qui m'a pû trahir ! . . . . Téméraire ! arrêtez.
Quelle horreur ! . . . . Laiſſez-moi . . . .

DAMON.

Madame, permettez . . . .

ORPHISE.

Damon, y ſongez-vous ?

NERINE.

Pour le coup, il s'oublie.

DAMON.

Je renais.... Ah ! Madame.... Ah ! ma chere Silvie....
(*Il donne un papier à Geronte.*) (*à Léonore.*)
Tenez..... Je ſuis..... Voilà votre conſentement :
Retrouvez un époux dans le plus tendre amant.

GERONTE.

Voyons donc.

LEONORE.

Vous, Sainflore ?

ORPHISE.

Ah, grand Dieu !

GERONTE.

C'eſt lui-même.

LEONORE.

O ſort trop fortuné ! C'eſt mon époux que j'aime.

GERONTE.

La bonne antipathie ! Ah ! Gardez-la toujours.
Haïſſez-vous ainſi, le reſte de vos jours.

Fin de la Comédie.

LA CRITIQUE
DE
LA FAUSSE ANTIPATHIE,
COMEDIE.

En vers, & en un acte.

ACTEURS DE LA CRITIQUE.

MOMUS.

MELPOMENE.

THALIE.

L'IMAGINATION.

L'INTRIGUE.

DEUX GENIES.

LE DENOUEMENT.

La Scene eſt ſur le mont Parnaſſe.

LA CRITIQUE DE LA FAUSSE ANTIPATHIE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS *seul.*

OUF! Respirons. Enfin j'y suis.
Voilà donc le Parnasse. O, le charmant Païs!
C'est ici que l'esprit est toujours en délire,
Le bon sens à la gêne, & la raison aux fers.
Ce petit coin du monde appréte plus à rire
Que le reste de l'Univers.

Or sus, exécutons le projet qui m'améne ;
C'est pour raccommoder Thalie & Melpomene.
Je suis constitué Juge en dernier ressort.
Momus, juge ! Et pourquoi m'en étonner si fort ?
Est-ce donc un emploi de si grande importance ?
Ici, tous les Procès sont de ma compétance :
Un Rimeur, dans son art un peu trop à l'étroit,
Ou, pour dire encor mieux, un peu trop mal adroit,
Aura mis un sens louche, une phrase nouvelle ;
Une diphtongue aura froissé quelque voyelle :
On en jette pour elle aussitôt les hauts cris.
On aura quelque part omis une virgule ;
Que sçais-je ? On n'aura pas mis les points sur les is ;
Aussitôt cela forme un Procès ridicule,
Un partage, un divorce, un grabuge enragé,
Où souvent le bon sens n'est pas trop ménagé.
Le débat d'aujourd'hui vient d'une Comédie,
Que l'on nomme, je crois, la Fausse Antipathie :
Thalie & Melpomene, en la desavoüant,
S'imputent toutes deux cet équivoque enfant.
Je vais avoir affaire à d'étranges especes ;
Car on m'a prévenu, qu'avec ces deux Déesses,
L'Imagination & l'Intrigue, dit-on,
Avec le Dénoüement vont paroître en personne.
Ah! Parbleu cette engeance est nouvelle & bouffonne;
Il en naît tous les jours sur le mont Helicon.
Ne seroit-ce point-là ces nouvelles especes ?

SCENE II.

MOMUS, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

L'IMAGINATION.

J'Interviens au Procès dont il s'agit ici.

L'INTRIGUE.

Par conséquent, j'en suis aussi.

MOMUS.

Avez-vous des moyens, des titres, & des piéces?

L'IMAGINATION.

Ah! Si nous en avons!

MOMUS.

Voyons donc ce que c'est.
D'abord, qu'êtes-vous, s'il vous plait?

L'IMAGINATION.

Soudaine, impétueuse, imprévûë, infinie,
Je suis l'être, la vie, & l'ame du génie.
Heureux l'esprit, en qui l'on me voit dominer!

MOMUS.

Vous le menez grand train.

L'IMAGINATION.

Je fais imaginer.
J'y mets ce feu divin, cette féconde yvresse
Qui développe, & fait valoir ses facultez:
Je l'éleve au-dessus de sa propre foiblesse,
Au dessus de l'art même, & des difficultez.

MOMUS *à l'Intrigue.*

Et vous, mignone ! Hé bien ? Quelle eſt votre manie?

L'INTRIGUE.

Je fournis aux mortels l'adreſſe, l'induſtrie,
Les reſſorts, la tournure, & ce manege heureux ;
Qui force la fortune à ſeconder leurs vœux.

L'IMAGINATION.

J'enyvre les mortels des plus douces idées.
Et qu'importe, après tout, qu'elles ſoient mal fondées?
Je les promene au gré de leurs propres déſirs ;
Je meſure à leur goût leur joye & leurs plaiſirs.
Je fais plus. Je nourris, avec un ſoin extréme,
La bonne opinion que l'on a de ſoi-même.
Par exemple ; je fais qu'un Auteur éconduit
N'impute ſes revers qu'au malheur qui le ſuit ;
Je le rends inſenſible au ſifflet qui le berne ;
Et j'encourage encor ſa verve ſubalterne
A braver le Public juſtement irrité.

MOMUS.

Palſambleu, vous avez bien de la charité.
(*à l'Intrigue.*)
Et vous?

L'INTRIGUE.

Je ſuis ſa ſœur. Si je ne l'accompagne,
Elle ne fait ſouvent que battre la campagne.

MOMUS.

Mais quel eſt votre nom ?

L'INTRIGUE.

Sans vous le décliner,
Ecoutez seulement, vous l'allez deviner.

MOMUS.

Voyons.

L'INTRIGUE.

Je sers l'amour, la gloire, & la fortune;
J'accorde à qui me plaît, les graces, les emplois;
Je gouverne à mon gré cette foule importune
D'esclaves attachez à la suite des Rois:
Voilà mon centre, & c'est surtout où je m'exerce;
J'y fais mouvoir un Peuple adroit, souple & rusé;
Là, chacun, l'un par l'autre est toujours abusé:
Tel y croit renverser celui qui le renverse.
Pour parvenir à tout, j'enseigne les moyens;
J'entretiens en secret parmi ces Citoyens
Une éternelle concurrence:
(Heureux, si le mérite obtient la préference!)
J'agis pour & contre à la fois.
Le mystere est surtout l'ame de mes exploits.
La plus fine manœuvre, & la mieux inventée,
Dès qu'elle éclate un peu, ne peut plus réussir;
Je m'évapore, ainsi qu'une mine éventée.

MOMUS.

Vous commencez à m'éclaircir.
C'est vous qui tracassez à la Cour, à la Ville,
Et qui mettez en vogue, ainsi qu'un vaudeville,

Bien des gens, qui d'ailleurs ne ſont pas ce qu'on dit!

L'INTRIGUE.

Oui, j'en fais des Héros; cela me divertit.

MOMUS *à l'Imagination.*

Vous flatez deux amans, dont l'amour eſt extrême,
Qu'ils s'aimeront toujours de même?

L'IMAGINATION.

Oui. J'unis au préſent un futur plein d'attraits.
L'imagination acquitte l'eſpérance,
En les faiſant joüir d'avance
D'un avenir heureux qui ne ſera jamais.

MOMUS *à l'Intrigue.*

Pour & contre l'hymen vous tendez vos filets?

L'INTRIGUE.

Oui, j'aime à marier; c'eſt à quoi je me plais.

MOMUS.

Bien, ou mal, il n'importe. Heureux, qui vous échape!

L'IMAGINATION.

Eſt-ce qu'on ſe marie, à moins qu'on ne s'attrape?

MOMUS.

L'Imagination ſert chacun à ſon goût.

L'IMAGINATION.

Il eſt vrai, je la ſuis.

MOMUS.

Et l'Intrigue fait tout.

L'INTRIGUE.

C'eſt votre humble ſervante.

MOMUS.

Heureux, qui vous rassemble ;
Mais sur le double mont qui vous amene ensemble ?

L'IMAGINATION.

Ah ! Vous nous demandez ce qui nous y conduit ?
Eh bien, vous avez l'air d'un Juge fort instruit.

MOMUS.

A peu près comme un autre.

L'IMAGINATION.

Il faut donc vous apprendre
A quelle occasion nous venons nous y rendre.
Nous tenons toutes deux, au bas de ce vallon,
Certain comptoir, ouvert aux enfans d'Apollon ;
Où, suivant ses besoins, chacun vient faire emplette
De tout ce qui convient au Métier de Poëte.
Pour moi, je leur fournis les titres, les projets,
Les canevas, les fonds, les plans, & les sujets :
Et tout cela, gratis.

MOMUS.

Oh ! Je m'en doute.

L'INTRIGUE.

Ensuite ;
Ces Messieurs ont recours à moi pour la conduite,
La distribution, l'ordre, l'agencement,
La mécanique, & la manœuvre.

L'IMAGINATION.

Puis, nous les envoyons après au Dénoüement :
C'est notre frere, Il met la main derniere à l'œuvre,

Ainſi, nos gens pourvûs de ſes concluſions,
Vont, avec leurs proviſions,
Chercher, aux bords de l'hypocrene
Thalie, ou ſa ſœur Melpomene,
Qui brochent ſur le tout, & leur donnent le ton.

L'INTRIGUE.

Oui. C'eſt l'ordre établi ſur le mont Hélicon.

L'IMAGINATION.

Rien ne s'y fait ſans nous. C'eſt pourquoi l'on nous mande,
Ma ſœur, mon frere & moi, pour y rendre raiſon,
D'une piéce de contrebande,
Que l'on a faite ici dans l'arriere-ſaiſon.

L'INTRIGUE.

Ah! Nous prouverons bien, que ni l'une ni l'autre
Nous n'avons rien fourni du nôtre.

MOMUS.

Fort bien. Le Dénoüement, pourquoi n'eſt-il point-là?

L'IMAGINATION.

C'eſt un traîneur qui va toujours cahin-caha;
On ne ſçait avec lui, comment il faut s'y prendre:
Tantôt il vient trop tôt, & plus ſouvent trop tard;
Quand il arrive à tems, c'eſt bien un grand hazard.

MOMUS.

Qu'on l'amene de force.

L'IMAGINATION.

Ah! C'eſt fort bien l'entendre

SCENE III.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE.

MELPOMENE.

Quoi! C'eſt-là notre Juge?

MOMUS.

Oui. J'aurai cet honneur,
(*montrant ſa Marotte.*)
Et voilà votre Rapporteur.

MELPOMENE.

Quand le Maître des Dieux ſeroit venu lui-même,
Il n'eût pas dérogé de ſa grandeur ſuprême.

THALIE.

Au-contraire.

MOMUS.

Sans contredit.
Jupiter auroit dû ſe faire Bel-eſprit.
J'aimerois bien à voir le Maître du tonnerre,
Abandonner le ſoin du Ciel & de la Terre,
Pour venir en ces lieux juger d'un madrigal.

MELPOMENE.

Ce Dieu, tout grand qu'il eſt, ne feroit pas plus mal
De dépoſer ſa foudre entre les mains des Graces.

MOMUS.

Sœur tragique, ôtez vos échaſſes.

Au fait. Si vous voulez que je sois bien instruit ;
Croyez-moi, laissez là ce pompeux verbiage,
Qui vous emplit la bouche, & ne fait que du bruit.
Humanisez votre langage ;
Ou bien, laissez parler la sœur au brodequin.

MELPOMENE.

Oui. Vous entendrez mieux son langage mesquin.

THALIE.

Ce langage mesquin ? Vous auriez dû l'apprendre,
Puisque, sur mon district, vous osez entreprendre.

MOMUS.

Vous n'avez pas raison.

MELPOMENE.

Quoi ! Vous recriminez ?

MOMUS.

C'est un mauvais moyen.

THALIE.

Quoi ! Vous me soutenez ?

MELPOMENE *à Momus.*

Vous êtes prévenu.

MOMUS.

Qui, moi ? Quelle apparence ?

MELPOMENE.

Vous m'êtes suspect.

THALIE.

Moi, j'en appelle d'avance !

MOMUS.

A la Folie apparemment ?
Querellez-vous suffisamment,

Quand vous n'aurez plus rien d'inutile à vous dire,
Peut-être que du fait vous daignerez m'instruire.

THALIE.

Il est simple.

MELPOMENE.

Il est grave.

THALIE.

Il est traître.

MELPOMENE.

Il est noir.

En quatre mots....

THALIE.

En deux...

MELPOMENE & THALIE.

Vous allez le sçavoir.

THALIE.

Elle veut desormais faire la Comédie.

MELPOMENE.

Elle veut desormais faire la Tragédie.

THALIE.

Elle a mis sous mon nom....

MELPOMENE.

Elle a mis sous le mien
Une piéce....

THALIE.

Ah! N'en croyez rien.

MELPOMENE.

C'eſt un fait.

THALIE.

Il eſt faux.

MELPOMENE.

Ce n'eſt pas moi.

THALIE.

C'eſt elle.

MELPOMENE & THALIE *enſemble*.

Oh ! Parlez donc toujours, babillarde éternelle.

MOMUS.

Courage ! On n'a raiſon qu'autant qu'on fait de bruit.
Ma foi, c'eſt une médiſance
Quand on dit que l'on peut dormir à l'audience.

THALIE.

Eh bien, jugez-nous donc.

MOMUS.

Vous avez donc tout dit ?

MELPOMENE.

On m'attribuë, à moi, certaine Comédie.....

THALIE.

On prétend que j'ai fait la Fauſſe Antipathie.

MOMUS.

Oui, ſur l'Olimpe elle a paru, ces jours paſſez.

THALIE.

On la dit d'une eſpece à qui rien ne reſſemble ;
C'eſt tout bien, & tout mal ; & tous les deux enſemble.

MELPOMENE.

A qui l'imputez-vous ?

MOMUS.

Mais, vous m'embarraſſez.
Le ſtyle eſt équivoque, un peu trop dramatique ;
Et pour mieux dire, il eſt épi-comi-tragique.

L'IMAGINATION.

Pour moi, je m'en lave les mains.

MOMUS.

On croiroit qu'à vous deux vous avez fait la piéce.

THALIE.

Ce ridicule accord déplairoit aux humains.

MELPOMENE.

Quoi ! L'on m'imputeroit la derniere baſſeſſe ?
Victime d'un ſoupçon devenu criminel,
On veut m'envelopper d'un opprobre éternel ?

MOMUS.

Doucement. Ces lambeaux que vous venez de dire,
Sont dedans, mot à mot.

THALIE.

Ils ont dû faire rire.
Ce n'eſt point-là mon ſtyle ; il eſt un peu moins haut.
De la proſe rimée eſt tout ce qu'il me faut.

MELPOMENE.

Ils y ſont ? Je l'ignore ; & l'on m'en fait un crime ?
Mon repos, mon honneur, tout en eſt la victime.

MOMUS.

(*à Thalie, qui rit.*)

Ces vers en sont encor. Vous aurez votre tour.

(*à Melpomene.*)

Par exemple, une fille épouse sans amour
Quelqu'un, qui n'avoit point de goût pour l'hymenée;
Comment le faire dire à cette infortunée ?

MELPOMENE.

L'un & l'autre aux autels nous fûmes entraînez;
L'un & l'autre à regret nous fûmes enchaînez.

MOMUS.

Bravo !

THALIE.

Moi, j'aurois dit avec moins d'étalage;
Ce ne fut point l'amour qui nous mit en ménage.

MOMUS.

Vous sçavez toutes deux cette piéce par cœur:
En se justifiant l'une & l'autre l'avoüe.

MELPOMENE.

C'est un vol qu'on m'a fait.

THALIE.

C'est un tour qu'on me joüe.

MOMUS.

Allons, à frais communs partagez-en l'honneur.

MELPOMENE.

Que vais-je devenir ? Le bruit va s'en répandre;
Momus ira le dire à qui voudra l'entendre.

THALIE.

Et l'on n'en croira rien.

MELPOMENE.

Ah! Quelle eſt votre erreur!
C'eſt le ſort du Métier. On m'en croira l'Auteur.
Tout ce qui peut nous nuire, ou nous perdre, eſt croyable.
Qu'il paroiſſe un ouvrage abſurde & pitoyable,
On n'examine rien; & la crédulité
Va toujours contre nous juſqu'a l'abſurdité.

THALIE.

Je ne m'étonne plus qu'on donne à des Poëtes
Des ſottiſes de plus que celles qu'ils ont faites.
Je vois bien à préſent qu'une Muſe d'honneur,
Avec ſon innocence, a beſoin de bonheur.

MELPOMENE.

(*à l'Imagination, & l'Intrigue.*)

Mais vous autres, parlez. Quel eſt donc ce myſtere?
Rien ne ſe fait ici ſans votre miniſtere.
Juſtifiez-vous donc de cette iniquité.

L'IMAGINATION.

Je vais dire la vérité.
Il eſt vrai que jadis j'eus part à cet ouvrage,
Auſſi-bien qu'au Prologue, & c'eſt un franc pillage.
A l'égard du Prologue, il fut neuf autrefois;
Et l'on a mis en vers ce qui n'étoit qu'en proſe.
C'eſt qu'au Parnaſſe on vole ainſi que dans un Bois.

L'INTRIGUE.

J'aurois donc corrigé le texte par la gloſe.
Je n'aurois pas produit des hommes & des dieux
Enſemble ſur la ſcene ; & pour plus de juſteſſe,
Je me ſerois réduite à l'une ou l'autre eſpece.
Ce mélange-là jure à l'eſprit comme aux yeux:
Il faut de l'unité parmi les perſonnages.

MOMUS.

L'Auteur ignoroit-il des regles auſſi ſages ?

L'IMAGINATION.

C'eſt qu'il s'eſt ménagé de quoi ſe critiquer.

MOMUS.

Il a bien réuſſi.

THALIE.

Daignez-vous expliquer
Au ſujet de la Comédie.
On l'appelle, dit-on, la Fauſſe Antipathie.
Que veut dire ce titre ? Il eſt des plus nouveaux.
La Fauſſe Antipathie !

L'IMAGINATION.

Hé bien, le titre eſt faux.

MOMUS.

J'imagine l'entendre, ou du moins je l'admire.

L'IMAGINATION.

Ainſi, comme je viens de dire,
J'imaginai jadis la piéce d'aujourd'hui,
Ou tout au moins l'idée. Elle eſt le bien d'autrui.

MOMUS.

Eſt-il quelqu'un qui la reclame ?

L'IMAGINATION.

Madame, par hazard, n'êtes-vous point ma femme ?
Monſieur, par avanture, êtes-vous mon mari ?

THALIE.

Ah ! Ah ! C'eſt dans Démocrite.

L'IMAGINATION.

Oui.
C'étoit un épiſode, une ſcene groteſque,
Qu'on a fait devenir tout-à-fait romaneſque.

MOMUS.

Mais pas tant ; ou du moins le roman n'eſt pas neuf ;
Au fond, c'eſt un mari qui voudroit être veuf ;
Rien de plus naturel. Sa femme, fille & veuve,
Voudroit d'un autre hymen faire encore une épreuve ;
Rien de plus ordinaire.

L'INTRIGUE.

Oui, par un grand narré
D'un domeſtique à l'autre, & fort mal préparé,
L'aſſemblée eſt d'abord très-bien endoctrinée.
La protaſe eſt ſurtout joliment amenée.

MOMUS.

La protaſe !

L'INTRIGUE.

Ariſtote enſeigne à ce propos . . . . .

MOMUS.

Vous vous gâtez la bouche avec de ſi grands mots.

L'IMAGINATION.

Si l'Auteur eût daigné venir à notre école,
Sa supposition n'eût pas été si folle ;
Car enfin se peut-il que des gens mariez,
Poussent l'oubli jusqu'à ne se pas reconnoître ?

MOMUS.

Cela seroit heureux, si cela pouvoit être.

L'INTRIGUE.

Quoi ! Lorsque par l'hymen, ils sont encore liez.

MOMUS.

L'hymen est fort sujet à manquer de mémoire,
Et l'Intrigue pourroit citer plus d'une histoire
De maints & maints époux les mieux appariez,
Qui se sont bien plus vite, & bien mieux oubliez.

L'IMAGINATION.

Vous plaisantez fort à votre aise :
Mais cela ne rend pas la piéce moins mauvaise ;
Quant à moi, sans entrer dans de plus longs débats ;
Je dirai que ce n'est qu'une longue élégie.

L'INTRIGUE.

Ah ! Si j'avois eu part à cette Comédie,
On y rencontreroit tout ce qu'on n'y voit pas :
Ces traits, ces incidens heureux & nécessaires ;
Cet aimable embarras qui vous tient en arrêt,
Et qui, de scene en scene augmentant l'interêt,
Par des évenemens qui paroissent contraires,

Mene insensiblement l'action à son but.

MOMUS.

Bon, bon, ces piéces-là, si jamais il en fut,
Plairoient peut-être moins que d'autres moins parfaites;
Ainsi dans l'idée où vous êtes,
Celle dont nous parlons n'eût pas dû réussir.

L'IMAGINATION.

Le bonheur fait souvent le succès d'un ouvrage.

MOMUS.

J'ai donc eu bien du tort d'avoir eu du plaisir?

L'IMAGINATION.

Vous vous passez à peu.

MOMUS.

J'en suis d'autant plus sage.
Morbleu, qu'on fasse donc venir le Dénoüement:
Je ne sçaurois sans lui, rendre aucun jugement.

L'INTRIGUE.

Il a déja reçu trois ou quatre messages:
Il nous met tous les jours dans le même embarras.

L'IMAGINATION.

Il faut, en attendant qu'il traîne ici ses pas,
Allonger la courroye, user de remplissages;
Et, quand les Spectateurs sont las de s'ennuyer,
Le drôle se reveille, & vient les renvoyer.

MOMUS.

Eh bien, qu'il vienne donc. Il se moque, je pense;
De nous laisser ainsi chommer à l'audience:

Sinon, je vous appointe.

L'IMAGINATION.

Ah ! C'eſt encore pis.

SCENE IV.

DEUX GENIES, LE DENOUEMENT, & les autres Acteurs.

UN GENIE.

Marchez. Que de façons, la réſiſtance eſt vaine.
Oui, parbleu, mort ou vif, vous irez ſur la ſcene.

SCENE V.

MOMUS, MELPOMENE, THALIE, L'INTRIGUE, LE DENOUEMENT.

LE DENOUEMENT.

Me voici. Que veut-on ? Peſte ſoit du Païs !
Morbleu, je ſuis bien las d'apprêter tant à rire.
Qu'eſt-ce ? On m'accuſe encore, à ce que j'entends dire :
De quoi donc, s'il vous plaît ?

MOMUS.

N'êtes-vous pas celui
Qui termine, ou prévient l'inévitable ennui,

Et qui sur l'une & l'autre scene
Tirez les Spectateurs & les Auteurs de peine ?

LE DENOUEMENT.

Ah ! Ne me parlez plus de ce maudit emploi.

MOMUS.

Pourquoi ? Vous avez fait un beau coup de partie.

LE DENOUEMENT.

Où ?

MOMUS.

Dans la Fausse Antipathie.
Vous l'avez dénoüée avec adresse.

LE DENOUEMENT.

Moi ?

MOMUS.

Oui, parbleu. C'est un coup de Maître.
Comment ! Il s'agissoit de faire reconnoître
Deux époux qui s'étoient oubliez à forfait . . . . ;
Oh ! La reconnoissance a fait un bel effet.

LE DENOUEMENT.

Sur la foi d'un écrit que l'on avoit en poche ;
Reconnu par un oncle arrivé par le coche,
Le porteur s'est trouvé, sans opposition,
Estre l'époux en question ;
Je ne garantis pas qu'il soit le véritable.

L'IMAGINATION.

Mais pour eux, en tout cas, l'erreur est profitable.

L'INTRIGUE.

Le Public indulgent, ou las de s'ennuyer,

A ſuppléé ſans doute à ce leger indice,
Et n'en eût pas voulu davantage eſſuyer.

LE DENOUEMENT.

Pour moi, depuis long-tems j'ai quitté mon office.

MOMUS.

Pourquoi donc, s'il vous plait? Qui peut vous dégouter?

LE DENOUEMENT.

C'eſt qu'enfin je ſuis las de tant me répéter.
Tout paroît épuiſé, graces à ces Déeſſes;
Auſſi bien qu'aux Auteurs bornez dans leur Métier.
Peſte ſoit de l'engeance, & de toutes leurs piéces,
Que je ne ſçaurois plus bacler, ſans employer
Des cataſtrophes ſurannées,
Décrépites & ramenées
Sur le théatre au moins cinq ou ſix fois par an!
Comptons. Pour dénoüer les ſottiſes courantes,
Je n'ai que deux ou trois manieres différentes.
Tantôt, c'eſt un rival, un barbare, un tyran,
Qui va, par les forfaits ſignaler ſa puiſſance;
Mais enfin dont le cœur vient à réſipiſcence.
Tantôt, je ſuis empoiſonné;
Ou bien j'arrive aſſaſſiné
Sur deux des miens qui me ſoulevent.
Je fais ma doléance, & les ſifflets l'achevent.
Une autre fois, je viens inconnu, déguiſé,
Et la plûpart du tems fort mal dépaïſé.

J'enviſage

J'envisage les gens, je lâche une équivoque,
Sur quoi l'on m'en ripoſte une autre réciproque.
Je change de maintien. Je fais un *à-parte*
Aſſez haut, pour être, à la ronde,
Très-bien oüi de tout le monde ;
Mais que l'on ne doit pas entendre à mon côté.
Je me rapproche alors. Je jaſe, l'on babille.
On m'interroge, & je réponds.
On ſe trouble, & je me confonds.
On inſiſte, j'héſite ; &, de fil en aiguille,
Je me nomme ; on s'écrie, ah ! c'eſt vous ! Tout d'un tems
Je tombe aux pieds, ou bien je ſaute au cou des gens.
Maugrebleu des reconnoiſſances !
Je ne veux plus avoir ces ſottes complaiſances.
Ne comptez plus ſur moi, je vous en avertis.
Je ne reconnoîtrai ſeulement pas mon pere.
(*l'Aſſemblée rit.*)
Je ſuis donc bien plaiſant ? Vous ne rirez plus guéres.
(*à Thalie.*)
Oui, mamie ; avec vous, ma foi, c'eſt encor pis.
(*en montrant Melpomene.*)
Avec elle on ſe tuë ; au moins cela varie.
Mais, morbleu, vous voulez toujours qu'on ſe marie.
Je ſuis las d'endoſſer la robbe & le rabat,
De venir en Notaire, avec un faux contrat ;
Excroquer une ſignature,
Une donation ; & dupper ſans pudeur

Pere, mere, oncle, tante, ou quelque vieux tuteur;
Et marier les gens, comme on dit, en peinture.
En un mot, ajuſtez vos flutes autrement.
Serviteur.

MOMUS.

Mais ſouffrez que l'on vous répreſente...?

LE DENOUEMENT.

A commencer par la préſente,
Les piéces deſormais ſeront ſans dénoüement.
Bon ſoir, & bonne nuit; voilà ma révérence;
Faites la votre auſſi.

(*Le Dénoüement s'en va.*)

MOMUS.

Mais il s'en va, je penſe?

MELPOMENE, THALIE, L'IMAGINATION, L'INTRIGUE; *courant après le Dénoüement.*

Holà donc, arrêtez. Holà?

MOMUS.

Courez après;
Palſambleu, jugera qui voudra vos Procès.

Fin de la Critique.

De l'Imprimerie de PAULUS-DU-MESNIL, 1737.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *La Fausse Antipathie, Comédie;* je crois qu'elle mérite d'être imprimée, & qu'elle plaira autant par les mœurs, que par le stile. Fait à Paris le 17 Mars 1734.

Signé, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîstres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Grand Conseil, Prevost de Paris Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien-amé NICOLAS FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit,

augmentation, correction, changement de titre, en autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; Et que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notred. trés cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desd. Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente sept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roy en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris, N°. 436, Fol. 397. conformement aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 5 Avril 1737.

G. MARTIN, *Syndic.*

PIECES DE THEATRE
qui se vendent chez LE BRETON.

Oeuvres de M. POISSON, Comedien du Roi.

Alcibiade. *Comedie.*
Le Procureur Arbitre. *Comedie.*
L'Impromptu de Campagne. *Comedie.*
Le Reveil d'Epimenide. *Comedie.*
Le Mariage par Lettre de Change. *Comedie.*
La Musique du Mariage par Lettre de Change. *Comedie.*
Les Ruses d'Amour. *Comedie.*

Oeuvres de M. BOURSAULT.

Le Théatre, *in* 12. 3 vol.
Les Lettres, 12. 3 vol.
Les Lettres de Babet, se vendent separément. 12.

Oeuvres de M. PIRON.

Calistene. *Tragedie.*
Les Fils ingrats. *Comedie.*
Gustave. *Tragedie.*
Les Courses de Tempé.

Oeuvr. de M. Nivelle DE LA CHAUSSE'E
de l'Academie Françoiſe.

Lettre de Clio. *Poëme.*
La fauſſe Antipathie. *Comedie.*
Le Préjugé à la Mode. *Comedie.*
L'Ecole des Amis. *Comedie.*

Oeuvres de M. DE LAUNAY.

La Verité fabuliſte. *Comedie.*
Le Pareſſeux. *Comedie.*
Le Complaiſant. *Comedie.*
Les Mécontens. *Comedie.*
Les Fées. *Comedie.*

Les Oeuvres de Corneille, *in* 12. 10 v.
——De Moliere, 12. 8 vol.
——De Racine, 12. 2 vol.
——De Dancourt, 12. 9 vol.
——De Le Grand, 12. 4 vol.
——De Regnard, 12. 5 vol.
——Champmeſlé, 12. 2 vol.
——De Baron, 12. 2 vol.
——De la Grange, 12. 3 vol.

Le Théatre Italien, 12. 5 vol.
De Gueraldi.
Le nouveau Théatre Italien, 12. 11 vol.

Les Oeuvres de Crebillon, 12. 2 vol.
——De Dufresni, 12. 6 vol.
——De Quinault, 12. 5 vol.
Le Recueil des Operas, 12. 13 vol.

L'on trouve chez le même Libraire toutes les pieces nouvelles.

LE

PRÉJUGÉ A LA MODE,

COMEDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

Le prix eſt de 30. ſols.

A PARIS,

Chez LE BRETON, Quai des Auguſtins, au coin de la ruë Giſt-le-Cœur, à la Fortune.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

COMEDIE

PRINCE

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Le Préjugé à la Mode*, Comédie en vers, dans laquelle l'Auteur par l'ingénieuse critique d'un défaut très-commun, a sçu également instruire, reprendre & divertir. Fait à Paris le 9. Fevrier 1735.

GALLIOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé NICOLAS-FRANCOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *Le Préjuge à la Mode, par le Sieur de la Chaussée*, qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Ouvrage cy-

dessus spécifié, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Roiaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes : Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Roiaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France

le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour du mois de Fevrier, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne, le vingtiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 60. *fol.* 51. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *Février* 1735.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de JACQUES GUERIN, Quai des Auguſtins, 1735.

NOMS DES ACTEURS.

CONSTANCE. *Mlle. Goſſin.*

D'URVAL, Epoux de Conſtance. *M. Quinault du Frêne.*

SOPHIE, Niece d'Argant. *Mlle. Quinault.*

DAMON, Ami de d'Urval, Amant de Sophie. *M. de Monmeny.*

ARGANT, Pere de Conſtance. *M. Duchemin.*

CLITANDRE, } Marquis. { *M. Grandval.*
DAMIS, } { *M. du Breüil.*

FLORINE, Suivante de Conſtance. *Mlle. Dangeville.*

HENRY, Valet de Chambre de d'Urval. *M. Armand.*

La Scene eſt au Château de d'Urval.

LE

LE PREJUGÉ A LA MODE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, DAMON.

DAMON.

AH ! Constance, est-ce à vous à prendre
ma deffense ;
Et celle de l'hymen, vous ? . .

CONSTANCE.

Ce doute m'offense ;

Vous me connoiſſez peu, ſi vous me ſoupçonnez
De penſer autrement.

DAMON.

à part. Madame, pardonnez...;
Epouſe vertueuſe autant qu'infortunée !

CONSTANCE.

Si je fais quelques vœux, c'eſt pour votre hymenée,
Damon, ſoyez-en ſûr; croyez qu'il m'eſt bien doux
De ſervir un ami ſi cher à mon Epoux.

DAMON.

C'eſt l'étroite amitié dont votre Epoux m'honore,
Qui me perd dans l'eſprit de celle que j'adore.

CONSTANCE.

Quoi, votre liaiſon ?...

DAMON.

M'expoſe à ſon courroux.
Tout le monde n'eſt pas auſſi juſte que vous.

CONSTANCE.

Je ne reconnois point Sophie à ce caprice;
Vous m'étonnez. D'où vient cette extrême injuſtice?
Elle ne vous hait point.

DAMON.

Inutile bonheur !
Peut-être elle me rend juſtice au fond du cœur;
Mais j'y vois encor plus de frayeurs & d'allarmes.
Elle outrage à la fois mon amour & ſes charmes.
On ſe trompe, en jugeant trop généralement.
Elle croit que l'hymen eſt un engagement,

Dont ſon ſexe eſt toûjours l'innocente victime :
Tel eſt ſon ſentiment, qu'elle croit légitime.
Je ne ſçais quel exemple, ou plûtôt quelle erreur
Autoriſe encor plus ſon injuſte terreur.
Vous ferai-je un aveu, peut être inexcuſable :
Elle vous trouve à plaindre, & m'en rend reſponſable.
Enfin elle me croit complice d'un Epoux....

CONSTANCE.

Monſieur, elle ſe trompe, & nous offenſe tous.

DAMON.

Aux chagrins les plus grands elle vous croit en proye.

CONSTANCE.

Damon, il n'en eſt rien.

DAMON.

Vous voulez qu'on vous croye.

CONSTANCE.

Briſons là ; je vous prie. Avant notre départ,
Sophie à mes conſeils aura peut-être égard ;
Fiez-vous en à moi.

DAMON.

C'eſt en vous que j'eſpére ;
Vous ſçavez que ſon ſort dépend de votre Pere.

CONSTANCE.

J'attends Argant ; je vais hâter votre bonheur.

DAMON.

Je ſuis confus...

CONSTANCE.

Allez : je me fais un honneur,

De la faire changer d'idée & de langage.
Sur-tout que mon Epoux ignore cet outrage.

DAMON *à part en sortant.*

Quelle épouse peut rendre un époux plus heureux ?
Que d'Urval devroit bien y borner tous ses vœux!

SCENE II.

CONSTANCE *seule.*

FAut-il que mon Epoux ne fasse aucun usage
Des conseils d'un ami si fidéle & si sage ?
Me verrai-je toûjours dans l'embarras cruel
D'affecter un bonheur qui n'a rien de réel ?...
Oüi, je dois m'imposer cette loi rigoureuse :
Le devoir d'une épouse est de paroître heureuse.
L'éclat ne serviroit encor qu'à me trahir ;
D'un ingrat qui m'est cher je me ferois haïr :
Du moins n'ajoûtons pas ce supplice à ma peine ;
Son inconstance est moins affreuse que sa haine.

SCENE III.

CONSTANCE, ARGANT.

CONSTANCE.

VOus m'avez ordonné de vous attendre ici ;
Sans quoi je vous aurois prévenu.

ARGANT *d'un ton fâché.*

Me voici.

CONSTANCE.

Vous paroiſſez ému ?

ARGANT.

Je ſuis même en colere.
Je ſors de chez Sophie ; elle tient de ſa Mere.
L'entretien que je viens d'avoir à ſoutenir,
Me fait prévoir celui que vous m'allez tenir :
Je vais de point en point y répondre d'avance.

CONSTANCE.

Quoi, vous ſçavez ?...

ARGANT.

Ma Fille, un peu de complaiſance :
Que je parle d'abord à mon tour.

CONSTANCE.

J'obéïs.

ARGANT.

D'Urval eſt à peu près ce que je fus jadis :

Ce tems n'eſt pas ſi loin, que je ne m'en ſouvienne.
Ma jeuneſſe fut vive encor plus que la ſienne.
On me maria donc, & me voilà rangé,
Si bien qu'on me trouva totalement changé.
Et véritablement une union ſi belle,
Si ma Femme eût voulu, devoit être éternelle.
Bien du tems ſe paſſa, mais beaucoup, preſque un an,
Sans que rien de ma part troublât notre Roman;
Mais auprès d'une femme on a beau ſe contraindre:
Bon! naturellement le ſexe aime à ſe plaindre.
Or, comme enfin l'amour ſe change en amitié,...
C'eſt juſtement dequoi ſe fâcha ma Moitié.
Elle ne ſçavoit pas, ni vous non plus, Madame,
Que ſans amour on peut très-bien aimer ſa femme;
Elle crut perdre au change, elle diſſimula.
Peut-être près d'un mois après cet effort-là,
Il ſurvint entre nous un terrible grabuge.
Madame ſe plaignit, & mon Pere en fut juge;
Le bon homme autrefois fut dans le même cas:
Mon Fils a tort, dit-il, je ne l'excuſe pas.
Puiſqu'il ne veut pas prendre un autre train de vie,
Je vois bien qu'il faudra que je me remarie....
Je répondrois de même, & j'irois en avant.

CONSTANCE.

Quand on croit deviner, on ſe trompe ſouvent.

ARGANT.

La contradiction me ravit & m'enchante....
Eh bien, Madame, ſoit: vous êtes très-contente....

Oui... très-heureuſe... très...

CONSTANCE.

Monſieur, en doutez-vous?

ARGANT.

Et vous dites par tout du bien de votre Epoux....

CONSTANCE.

Puis-je faire autrement?

ARGANT.

Et que le mariage,
N'eſt pas toûjours un triſte & cruel eſclavage...

CONSTANCE.

Je l'imagine.

ARGANT.

Et que... j'enrage de bon cœur...
Mais, de grace, achevez de me tirer d'erreur:
Ma Niéce eſt votre amie, je lui ſers de pere.

CONSTANCE.

Elle mérite bien de nous être auſſi chere.

ARGANT.

Oui: mais on a pris ſoin de lui gâter l'eſprit;
Damon & votre Epoux en ſont dans un dépit...
Qui peut donc avoir mis dans ſon cœur trop crédule,
Cet effroi mal fondé, ce dégoût ridicule,
Cette averſion folle, & ces airs de mépris,
Qu'elle a pour l'hymenée? où les a-t-elle pris?
A ſon âge on n'a point des chimeres pareilles
A celles, dont elle a fatigué mes oreilles.
Au contraire une Agnés ſe fait illuſion,

Et savoure à longs traits la douce impression
Que son cœur enchanté reçoit de la Nature ;
Elle ne voit l'hymen que sous une figure,
Qui, loin de l'effrayer, irrite ses desirs ;
Et ce portrait est fait par la main des plaisirs :
Mais toutefois Sophie en est intimidée.
Madame, si ma Niéce en prend une autre idée ;
C'est l'effet des sujets de chagrin & d'ennui,
Que vous lui debitez contre votre Mari.

CONSTANCE.

A part.

Mon malheur ne m'épargne aucune circonstance.

Haut.

Apprenez-donc, Monsieur la façon dont je pense ;
Et vous persisterez après, si vous l'osez,
Dans l'accusation que vous me supposez.
Je n'ai qu'à me loüer d'un heureux hymenée :
Je ne méritois pas d'être si fortunée ;
Mais enfin, si mon sort cessoit d'être aussi doux ;
Si j'avois à pleurer le cœur de mon Epoux,
Je cacherois ma honte, en me rendant justice,
Et je me garderois d'augmenter mon supplice.
Un éclat indiscret ne fait qu'aliéner
Un cœur, que la douceur auroit pu ramener.
Si quelque occasion peut mieux faire connoître
Et sentir de quel prix une épouse peut être,
Si quelque épreuve sert à le mieux découvrir,
C'est lorsqu'elle est à plaindre, & qu'elle sçait souffrir.

Voilà mes sentimens ; tirez la conſequence.

ARGANT.

On n'agit pas toûjours auſſi bien que l'on penſe;
Un beau raiſonnement ne détruit pas un fait.
Enfin, ſi vous voulez me convaincre en effet ;
Concourez avec moi pour marier ma Niéce ;
Otez-lui de l'eſprit ce travers qui me bleſſe ;
Et que bien-tôt Damon ....

CONSTANCE.

C'eſt juſtement dequoi
J'avois à vous parler.

ARGANT.

Il me convient, à moi.

CONSTANCE.

Je n'imagine pas qu'il déplaiſe à Sophie.

ARGANT.

Ma Niéce l'aimeroit ?

CONSTANCE.

Du moins je m'en défie :
Oui, je crois qu'en ſecret elle y prend intérêt.

ARGANT.

Pourquoi refuſe-t-elle un homme qui lui plaît ?

CONSTANCE.

Ce n'eſt point un refus : c'eſt de l'incertitude.
On ne s'engage point ſans quelque inquiétude.
En cela j'aurois tort de la deſapprouver.
Peut-être auparavant elle veut s'éprouver ;

Peut-être qu'elle cherche, autant qu'il eſt poſſible,
A s'aſſûrer du cœur qu'elle a rendu ſenſible.

ARGANT.

Voilà bien des façons qui ne ſervent à rien.

Sophie paroît.

Bon: la voici, je vais commencer l'entretien.

SCENE IV.

CONSTANCE, ARGANT, SOPHIE.

ARGANT *à Sophie.*

MA Niéce, comment donc entendez-vous la choſe?

SOPHIE *en regardant Conſtance.*

Vous a-t-on dit vrai?

ARGANT.

Mais, ma foi, je le ſuppoſe.

SOPHIE.

Après ce que Madame a dû vous confier,
Votre deſſein n'eſt plus de me ſacrifier.

ARGANT.

Moi, te ſacrifier, quand je veux au contraire
Te donner pour époux quelqu'un qui t'a ſçu plaire.
Damon?

SOPHIE.

Qui vous a fait ces confidences-là?

ARGANT.

Hé! c'eſt apparemment Madame que voilà;

Qui t'approuve, & qui croit qu'une fille à ton âge,
Doit commencer d'abord par un bon mariage.

SOPHIE.

Oui, s'il en étoit un.

ARGANT.

Parbleu, c'eſt pour ton bien;
Pour te faire joüir d'un ſort pareil au ſien.

SOPHIE.

Quoi, vous me ſouhaitez un ſemblable partage?
En montrant Conſtance.
Madame eſt donc heureuſe?

ARGANT.

On ne peut davantage.

SOPHIE.

Eſt-ce elle qui le dit?

CONSTANCE.

Je dois en convenir.

SOPHIE.

Voilà des nouveautés qu'on ne peut prévenir:
Ma crainte cependant n'eſt pas moins légitime.
Je veux bien pour Damon avoir un peu d'eſtime;
Plus que je n'en avouë, & que je ne m'en crois;
Peut-être ſi mon ſexe, abuſé tant de fois,
Pouvoit eſpérer d'être heureux en mariage,
Je choiſirois Damon.... L'exemple me rend ſage;
Madame, j'ai des yeux, & je vois aſſez clair:
Je remarque aujourd'hui qu'il n'eſt plus du bon air

D'aimer une compagne à qui l'on s'associe.
Cet usage n'est plus que chez la bourgeoisie ;
Mais ailleurs on a fait de l'amour conjugal,
Un parfait ridicule, un travers sans égal.
Un époux à présent n'ose plus le paroître,
On lui reprocheroit tout ce qu'il voudroit être
Il faut qu'il sacrifie au Préjugé cruel,
Les plaisirs d'un amour permis & mutuel.
En vain il est épris d'une épouse qui l'aime ;
La Mode le subjugue en dépit de lui-même,
Et le réduit bientôt à la nécessité
De passer de la honte, à l'infidélité.

ARGANT.

Où peut-elle avoir pris une idée aussi creuse ?

SOPHIE, *en montrant Constance.*

Sur tout ce que je vois.

ARGANT.

Elle se dit heureuse.

SOPHIE.

Constance ! Heureuse, elle ?

CONSTANCE *avec vivacité.*

Oui, Madame, je le suis.

SOPHIE *avec vivacité.*

Non, vous ne l'êtes pas.

CONSTANCE.

Madame, je vous dis...

SOPHIE.

Avec tant de douceur, de charmes & de graces,

Deviez-vous éprouver de pareilles disgraces ?
Elle a dit mon secret, je vais dire le sien.

ARGANT.

Qui croire des deux ?

SOPHIE.

Moi.

ARGANT.

Je n'y connois plus rien.

CONSTANCE.

Me suis-je jamais plainte ?

SOPHIE.

En rien, & je vous blâme.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vûe ? ...

SOPHIE.

Oui, malgré vous, Madame ;
J'ai vû ... j'ai reconnu les traces de vos pleurs :
Au fond de votre cœur j'ai surpris vos douleurs ;
Mais, que dis-je ? j'y vois, malgré sa violence,
Le désespoir réduit à garder le silence.

ARGANT.

L'une se dit heureuse, & l'autre la dément :
Celle-ci ne veut pas épouser son amant.
Constance .... Mais qui diable y pourroit rien comprendre ?
En attendant, je sçais le parti qu'il faut prendre :
Vous m'avez entendu, Madame, heureuse ou non.
Quant à vous, je m'en vais remercier Damon ...

Mes Dames, à votre aise ; il ne faut point se rendre :
Ferme, continuez à ne vous pas entendre.

Il sort.

SCENE V.

CONSTANCE, SOPHIE.

CONSTANCE *à Sophie.*

QU'avez-vous fait !

SOPHIE *en rêvant.*

Damon n'osera s'en aller.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, on croira que je vous fais parler.
Une épouse plaintive est encor moins aimable :
Je le disois.

SOPHIE.

En quoi suis-je donc si coupable ?
Oui, ma chere Constance, il est vrai, je n'ai pu
Me contraindre. Quel tort fais je à votre vertu ?
Vous êtes à vous-même un peu trop rigoureuse ;
Tant de délicatesse est fausse ou dangereuse.
Quoi, parce qu'un perfide aura le nom d'époux,
Il pourra me porter les plus sensibles coups ;
Violer tous les jours le serment qui nous lie ;
M'ôter impunément le bonheur de ma vie,
Sans qu'il me soit permis de réclamer des droits,
Qui devroient être égaux ? ... Mais ils ont fait les loix,

Il faut que je ménage un cruel qui me brave :
Sa femme eſt ſa compagne, & non pas ſon eſclave.
Je vais dire encor plus : tant de tranquillité
Peut vous faire accuſer d'inſenſibilité.

CONSTANCE *tendrement.*

M'en ſoupçonneriez-vous ?

SOPHIE.

Non, je vous rends juſtice ;
Je ſçais que vous ſouffrez le plus cruel ſupplice ;
Mais vous autoriſez un injuſte ſoupçon.
On peut interpréter d'une étrange façon,
Tous vos ſoins de paroître heureuſe en apparence.
On les peut imputer à votre indifférence,
Au dépit, au mépris, à la haine, au dégoût,
Que nous donne un ingrat, quand il nous pouſſe à bout.

CONSTANCE.

Ah ! Sophie, épargnez du moins votre victime.

SOPHIE.

On peut aller plus loin.

CONSTANCE.

Non, mon Epoux m'eſtime.

SOPHIE.

Vous vous contentez là d'un bien foible retour.
L'eſtime d'un époux doit être de l'amour :
Oui, ce ſentiment-là renferme tous les autres.
Quoi les hommes ont-ils d'autres droits que les nôtres ?

Se contenteroient-ils de n'être qu'eſtimés ?
Tout perfides qu'ils ſont, ils veulent être aimés.
Quant à moi, je ſuis née & trop tendre & trop vive,
Pour oſer m'expoſer à ce qui vous arrive :
J'aimerois trop Damon, j'en ferois un ingrat ;
Et j'en mourrois, après le plus terrible éclat.

CONSTANCE.

Sur le cœur de Damon prenez plus d'aſſûrance.

SOPHIE.

Non, la fidélité n'eſt pas en leur puiſſance.

CONSTANCE.

Comptez ſur ſon amour & ſur ſa probité.

SOPHIE *d'un ton affectueux.*

Sur les mêmes garands n'aviez-vous pas compté ?
Que ſont-ils devenus ? qu'eſt-ce qui vous en reſte ?
Ce n'étoit qu'une embuche, & qu'un piege funeſte,
Couverts de quelques fleurs qui ne durent qu'un jour ;
L'Hymen n'aquitte plus les dettes de l'Amour.

SCENE VI.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

FLORINE.

MAdame, je vous cherche : on vient....

CONSTANCE.

Que me veut-elle ?

FLORINE.

Souffrez que je reſpire.

CONSTANCE.

CONSTANCE.

Eh bien quelle nouvelle ?

FLORINE.

Tenez, j'en ſuis encor dans un enchantement....
Venez, vous trouverez dans votre appartement.

CONSTANCE.

Mon Epoux ?

FLORINE.

Votre Epoux ?.. lui ?.. la demande eſt bonne !
Eſt-ce jamais par là que ſon chemin s'adonne ?
Il eſt vrai que ceci ſeroit aſſez nouveau ;
Vous logez l'un & l'autre aux deux bouts du Château.

CONSTANCE.

Florine, ſçachez mieux reſpecter votre Maître.

FLORINE.

Je me tais..... Mais.

SOPHIE.

Sçachons ce que ce pourroit être.

FLORINE.

Vous ne devinez pas ? .... C'eſt votre habit.

CONSTANCE.

Comment ?

FLORINE

Que l'on vient d'apporter, Madame : il eſt charmant.

CONSTANCE.

Cette fille extravague.

FLORINE.

Ecoutez-moi, de grace :

Ou plûtôt venez voir : c'eſt un habit de chaſſe ;
Mais d'un air, mais d'un goût ; venez vous habiller ;
Sous cet ajuſtement, que vous allez briller !
Vous allez ajoûter conquête ſur conquête.

CONSTANCE.

Mais quelle viſion lui paſſe par la tête :
D'où me vient cet habit ?

FLORINE.

Je ne ſçais point cela.

CONSTANCE.

Je n'ai point commandé cet habillement-là.

FLORINE, *après avoir rêvé.*

Ah ! ah ! Mais ceci paſſe un peu la raillerie.
Quoi, Madame, ſeroit-ce une galanterie ?

CONSTANCE.

Une galanterie, & qui s'adreſſe à moi ?

FLORINE.

A qui donc voulez-vous qu'on ait fait cet envoi ?

CONSTANCE *après avoir rêvé.*

à Sophie.

Mais n'eſt-ce point à vous que ce préſent s'adreſſe ?
Damon, de qui votre Oncle approuve la tendreſſe....

SOPHIE *avec vivacité.*

Oui, j'aimerois aſſez qu'il prît ces libertés.

CONSTANCE.

Dois-je être plus en butte à des témérités ? ...
Mais voici mon Epoux : dans cette conjoncture,
Dois-je lui confier cette étrange avanture ?

SCENE VII.

CONSTANCE, SOPHIE, D'URVAL, FLORINE.

D'URVAL.

A part.

Voyons un peu l'effet qu'ont produit mes préſens.

Haut.

Madame éclate enfin en regrets offenſants.

CONSTANCE.

D'Urval, vous m'étonnez.

D'URVAL.

On vient de me l'apprendre :
Cet éclat, je l'avouë, a lieu de me ſurprendre :
Je ne l'aurois pas cru, malgré tous mes ſoupçons ;
Vous m'avez procuré d'aſſez belles leçons,
Qui ne ſortiront pas ſi-tôt de ma memoire.

CONSTANCE.

A Sophie.

Je l'avois bien prévû .... Monſieur, pouvez-vous croire ....
Helas c'eſt un excès où je n'ai point de part...
Mais à mon déſaveu vous n'avez point dégard.
Vous allez me haïr ..... ah, cruelle Sophie !

SOPHIE.

J'en suis la cause ; il faut que je la justifie.
A d'Urval.
Je n'imaginois pas qu'on eût la cruauté,
De joindre l'injustice à l'infidélité.

D'URVAL *à part.*

Ce tems n'est plus.

SOPHIE.

Ingrat.

CONSTANCE.

Épargnez....

FLORINE.

Point de grace.
Ah ! si pour un moment j'étois en votre place.

SOPHIE.

Sur quel droit pouvez-vous ici vous retrancher ?
Vous voulez empêcher un cœur de s'épancher ;
Quand vous le rempliſſez de fiel & d'amertume,
Au plus grand des malheurs il faut qu'il s'accoûtume,
Et qu'il expire enfin sans pouſſer un soupir.

CONSTANCE *à Sophie.*

Vous me perdez, Madame.

D'URVAL *à part.*

Il faut lui découvrir....

SOPHIE.

Prenez-vous en à moi, c'est moi qui me suis plainte.

D'URVAL.

Vous ?

SOPHIE.

Oui, je souffrois trop de la voir si contrainte ;
Je n'ay pû la laisser dans un si triste état,
Sans faire en dépit d'elle un nécessaire éclat :
J'ay vengé sa vertu.

D'URVAL.

Madame est bonne amie.

SOPHIE.

De grace épargnez-nous cette froide ironie.

FLORINE *avec vivacité.*

Quand même vous seriez encor mieux son Epoux ;
C'est que vous devriez filer un peu plus doux,
Et baiser tous les pas par où Madame passe ;
Mais vous n'en ferez rien.

CONSTANCE *avec fierté.*

Florine je vous chasse ;
Sortez.

FLORINE *à Constance.*

Moy ?

D'URVAL *en ramenant Florine.*

Revoquez un arrêt si cruel,
Cette fille vous aime, il est bien naturel.
A Florine.
Viens, cet avis mérite une autre récompense ;
Tiens, prends...

FLORINE *en recevant quelques louis.*

Je n'ay pas cru vous induire en dépense.

D'URVAL *à Conſtance.*

Madame, faites grace à ſes vivacités.

FLORINE *à d'Urval.*

Ah! puiſque vous payez ſi bien vos vérités,
Une autrefois j'aurai le reſte de la bourſe.

D'Urval la lui donne.

SOPHIE.

La plaiſanterie eſt d'une grande reſſource.

D'URVAL *d'un air plus enjoué.*

à Conſtance.

C'eſt aſſés.... Sçavez-vous l'étiquette du jour?
Car il faut amuſer ceux qui vous font leur cour.

FLORINE *à part.*

Oui, c'eſt bien là dequoi Madame s'embarraſſe.

D'URVAL.

Vous avez aujourdhui le plaiſir de la chaſſe;
Grande muſique enſuite, & bal toute la nuit.
Ne déconcertez point le plaiſir qui vous ſuit,
Madame, on partira lorſque vous ſerez prête....
en la regardant.
Vous avez un habit convenable à la Fête.....

CONSTANCE *avec embarras.*

Monſieur.....

D'URVAL *vivement.*

Le rendez-vous eſt au milieu du bois;
De là vous pourrez être au lancer, aux abois,
Avec cette caléche & ce double attelage,
Dont vous avez refait enfin votre équipage.

Votre Ecuyer laiſſoit dépérir votre train:
Même il vous manque encor quelques chevaux de main....

Conſtance ſe trouble & paroît interdite.

Madame, ce diſcours ſemble vous interdire?
A ces dépenſes-là je ne vois rien à dire:
Dépenſez hardiment, & vous aurez raiſon.

FLORINE *à part.*

Cet époux a pourtant quelque choſe de bon.

CONSTANCE.

Ce que vous m'apprenez a lieu de me ſurprendre...;
Il m'eſt bien douloureux d'avoir à vous apprendre
Le trop juſte ſujet de ma confuſion.
Que je ſuis malheureuſe!

D'URVAL.

A quelle occaſion?

CONSTANCE.

Ah! je n'aurois jamais prévû, lorſque j'y penſe,
Que l'on pût avec moi prendre tant de licence.

D'URVAL *contre-faiſant l'étonné.*

Vous parlez de licence: en quoi donc, s'il vous plaît?

CONSTANCE.

J'ignore abſolument.... je ne ſçais ce que c'eſt...,
En un mot....

D'URVAL.

Achevez.... mais qui vous en empêche?

CONSTANCE.

Cet habit... ces chevaux, avec cette caléche...

D'URVAL.

Eh bien ?

CONSTANCE.

S'ils ſont chez moi....

D'URVAL.

C'eſt une vérité.

CONSTANCE.

Quelqu'un aura ſans doute eu la témérité....
Mais c'eſt aſſez, je crois que vous devez m'entendre.

D'URVAL.

Oui, Madame, il n'eſt pas difficile à comprendre
Que ce ſont des préſens, qui vous ont été faits.

CONSTANCE.

J'ignore à qui je dois ces indignes bienfaits.

D'URVAL.

Et vous ne daignez pas chercher à le connoître?...

FLORINE *à part.*

J'aurois déjà tout fait ſauter par la fenêtre.

D'URVAL.

Mais ſur qui vos ſoupçons pourroient-ils s'arrêter?

CONSTANCE.

Je laiſſe dans l'oubli ce qui doit y reſter.

D'URVAL *à part.*

Se peut-il que je ſois ſi loin de ſa penſée?

CONSTANCE.

Je voudrois ignorer que je ſuis offenſée.

D'URVAL *à part.*

N'importe, donnons-lui de violents ſoupçons.

Haut,

Haut.

Madame, cependant j'ai de fortes raiſons
Pour oſer vous preſſer, & même avec inſtance,
D'éclaircir ce myſtere... il nous eſt d'importance;
Plus que je n'oſe dire... & que vous ne croyez.
Je vous en ſçaurai gré, ſi vous me l'octroyez.
Voyez, examinez... découvrez... je vous prie;
Qui peut avoir riſqué cette galanterie....
De plus... préſens ou non... Madame,.. vous pouvez...
Oui, vous m'obligerez, ſi vous vous en ſervez.

Il ſort.

SCENE VIII.

CONSTANCE, SOPHIE, FLORINE.

SOPHIE *à Conſtance.*

EH bien, que dites-vous de cette complaiſance?

FLORINE.

Cet époux dans la vie apporte aſſez d'aiſance.

CONSTANCE *après avoir rêvé.*

N'eſt-ce point mon Epoux qui m'a fait ces préſens?

FLORINE.

Des époux ne font point des tours auſſi plaiſants:
Pour qui les prenez-vous? Ne croyez point, Madame,
Qu'un mari ſoit jamais prodigue envers ſa femme;
Il lui donne à regret, toûjours moins qu'il ne faut;

Et lui fait tout valoir cent fois plus qu'il ne vaut.
Mais nous avons ici Damis avec Clitandre,
Galans déterminés, prêts à tout entreprendre;
Je crois qu'on en pourroit accuſer ces Meſſieurs.

SOPHIE.

As-tu quelque ſoupçon?

FLORINE.

J'en ai même pluſieurs.

SOPHIE.

Je ne puis rien comprendre à cette indifférence.
Se peut-il qu'un époux ait tant de tolérance!

CONSTANCE.

Eh! n'empoiſonnez pas encore mes douleurs:
Helas! je ſens aſſez le poids de mes malheurs;
Daignez au moins cacher ma nouvelle diſgrace;
à Sophie.
Je vais me renfermer... Allez, ſuivez la chaſſe.

SOPHIE.

Je ne vous quitte point.

CONSTANCE.

Vous prenez trop de part
A l'état où je ſuis.... laiſſez-moi, par égard:
Profitez du plaiſir que l'on offre à vos charmes;
Je n'ai plus que celui de répandre des larmes.
Elle ſort.

SOPHIE *en la regardant aller.*

Quel état! & l'on veut que je prenne un époux;
Qu'on ne m'en parle plus, ils ſe reſſemblent tous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *paroît rêveur, il va & vient.*

NOtre Cerf n'a pas fait assez de résistance.

DAMON.

Il est vrai: mais entrons un moment chez Constance.

D'URVAL *toûjours distrait.*

Mon équipage est bon: j'imagine qu'ailleurs
Il seroit mal-aisé d'en trouver de meilleurs.

DAMON.

Constance en devoit être; elle n'est point venuë.

D'URVAL.

Je devine à peu près ce qui l'a retenuë.

DAMON.

Entrons chez-elle... Allons: c'est une attention,
Dont elle vous aura de l'obligation.

D'URVAL.

Oui, mais je ne vais guere en visite chez-elle.

On y peut envoyer.

DAMON.

Quelle excuse cruelle!
Du sort de ton Epouse adoucis la rigueur;
L'esprit doit réparer les caprices du cœur.
C'est trop d'y joindre encore un mépris manifeste;
Souvent les procedés font excuser le reste.

D'URVAL *après avoir regardé par-tout.*

Je crois tous nos Chasseurs dans son Appartement.
Pour nous entretenir faisissons ce moment.

Il soupire.

Cher Ami, qu'envers toi je me trouve coupable!
Je t'ai fait un secret dont la charge m'accable;
Je t'ai craint; j'ai prévû tes conseils, des discours,
Que ma foible raison me rappelle toûjours.
Quand j'ai voulu parler, la honte ma fait taire;
Et je crains qu'entre nous l'amitié ne s'altére.

DAMON.

D'Urval, j'ai des défauts, & même des plus grands;
Mais je n'ai pas celui d'être de ces tyrans,
Qui font de leurs amis de malheureux esclaves;
Leur pénible amitié n'est que fers & qu'entraves:
Toûjours jaloux, & prêts à se formaliser,
Il leur faut des sujets qu'ils puissent maîtriser;
Mais la vraie amitié n'est point impérieuse:
C'est une liaison libre & délicieuse,
Dont le cœur & l'esprit, la raison & le tems,
Ont ensemble formé les nœuds toûjours charmants;

Et sa chaîne, au besoin, plus souple & plus liante,
Doit prêter de concert, sans qu'on la violente.
Voilà ce qu'avec vous jusqu'ici j'ai trouvé,
Et qu'avec moi, je crois, vous avez éprouvé.

D'URVAL *d'un air pénétré.*

Hé bien, sois donc enfin le seul dépositaire
D'un secret, dont je vais t'avoüer le mystére;
Que du fond de mon cœur, il passe au fond du tien;
Qu'il y reste caché, comme il l'est dans le mien.
Mes inclinations, Ami, son bien changées;
Mes infidélités vont être bien vengées....
J'aime... Hélas! que ce terme exprime foiblement
Un feu... qui n'est pourtant qu'un renouvellement,
Qu'un retour de tendresse imprévûë, inoüie;
Mais qui va décider du reste de ma vie.

DAMON *avec étonnement.*

Quoi! ton volage cœur se livrera toûjours,
A des feux étrangers, à de folles amours?
Ces ardeurs autrefois si pures & si tendres,
Ne pourront-elles plus renaître de leurs cendres?
Tu perds tous les plaisirs que tu cherches ailleurs;
L'inconstance est souvent un des plus grands malheurs.

D'URVAL.

Apprends quel est l'objet qui cause mon supplice.

DAMON.

Non, je suis ton ami, & non pas ton complice.

D'URVAL.

Ne m'abandonne pas dans mes plus grands besoins;

Permets-moi d'achever, je compte sur tes soins.

DAMON *en s'éloignant.*

Je ne veux point entrer dans cette confidence.

D'URVAL *en le ramenant.*

Je puis t'en informer sans aucune imprudence.
Cet objet si charmant dont je reprends les lois ;
Mais que je crois aimer pour la premiere fois ;
Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes....
C'est la mienne.

DAMON.

Constance !

D'URVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! d'Urval,
A mon ravissement rien ne peut être égal.....
N'est-ce point un dépit, un goût foible & volage,
Un accès peu durable, un retour de passage ?

D'URVAL.

Tu le crains, & Constance en pourra craindre autant;
Qu'il est triste d'avoir été trop inconstant !...
Le véritable amour se prouve de lui-même.
Déjà, pour l'assûrer de ma tendresse extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Rassemblé les plaisirs dans cet heureux séjour.
Apprends donc que je suis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure sans cesse à l'objet que j'adore

Tous ces amuſemens imprévûs & nouveaux,
Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux,
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiére.
Je lui fais des préſens de la même maniére....
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits;
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais:
On s'enrichit du bien qu'on fait à ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême.
Que peut-elle penſer... d'Urval, y ſonges-tu?

D'URVAL.

Oui, je viens de joüir de toute ſa vertu.
J'ai vû le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte;
Cependant je feignois en écoûtant ſa plainte,
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé
Me déclarer.... Tu vas me traiter d'inſenſé?
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte;
Un préjugé fatal au bonheur des époux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux.
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON.

Comment! du ridicule!.. Et quelle en eſt la cauſe?
Quoi d'aimer ſa femme?

D'URVAL.

Oui, le point eſt délicat;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat;
Je n'ai déjà donné ſur moi que trop de priſe...

Ce raccommodement devient une entrepriſe...
J'avois imaginé d'obtenir de la Cour,
Un congé pour paſſer deux mois dans ce ſéjour,
Sous prétexte de faire ici ton mariage :
C'eſt la raiſon pourquoi Conſtance eſt du voyage ;
J'y croyois être libre & ſeul avec les miens,
Je comptois d'y trouver en ſecret des moyens
Pour pouvoir ſans éclat renoüer notre chaîne ;
Mais pour les malheureux la prévoyance eſt vaine.
Ma maiſon eſt ouverte à tous les ſurvenants,
Mon rang m'attire ici mille reſpects gênants...
Clitandre avec Damis, ſans que je les en prie ;
Ne ſe ſont-ils pas mis auſſi de la partie ?
Tu les connois, ce ſont d'aſſez mauvais railleurs :
Alors contre moi ſeul ils deviendront meilleurs ;
Ainſi des autres : c'eſt à quoi je dois m'attendre...
Je ne pourrai jamais ſoûtenir cet eſclandre,
Il faudra tout quitter ; j'irai me ſéqueſtrer,
Ou pour mieux dire, ici je viendrai m'enterrer
Avec des Campagnards dont tu connois l'eſpece ;
Sans que dans mon deſert un ſeul ami paroiſſe.
Et véritablement, quelle ſociété,
Que celle d'un mari de ſa femme entêté ;
Qui n'a des yeux, des ſoins, des égards que pour elle ;
Et que, pour ainſi dire, elle tient en tutelle !

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

D'URVAL.

Tu ris: ſuis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme ?
L'intérêt le fait faire, il ne tient qu'un moment...
Vif.
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole ?
Il ſçauroit t'y forcer, auſſi-bien que les Loix ;
Tendrement.
Mais une femme n'a pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes :
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.
Ah! peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruelle de la loi du plus fort ?

D'URVAL.

Je ſuis déſeſpéré ; mais je céde à l'uſage.
Suis-je le ſeul? ... Tu ſçais que l'homme le plus ſage
Doit s'en rendre l'eſclave.

DAMON *vivement.*

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit ;
Mais la vertu n'eſt point ſujette à ſes caprices,
La mode n'a point droit de nous donner des vices ;
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs ;
Il ſuffit qu'un uſage intéreſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime,

L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.
Faiſons ce qu'on doit faire, & non pas ce qu'on fait.

D'URVAL.

Mais enfin je me ſens aſſez fort en effet,
Pour ſacrifier tout, ſans que je le regrette,
Pour aller vivre enſemble au fond d'une retraite.

DAMON.

Mais voilà le parti d'un vrai déſeſpéré!

D'URVAL.

Et c'eſt pourtant le ſeul que j'aurois préféré.
Un inconvenient, ſans doute inévitable,
M'imprime une terreur encor plus véritable.
Si j'apprends à Conſtance un triomphe ſi doux,
Si ma Femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t-elle uſer de ſa victoire?
Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire;
Je crains que ſa fierté ne ſurcharge mes fers:
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toûjours de toutes les eſpeces,
Sur-tout lorſque l'on cherche à flater ſes foibleſſes;
Ce ſoupçon pour Conſtance eſt trop injurieux.

D'URVAL.

Tu ne le connois pas ce ſexe impérieux.
Dans notre abaiſſement il met ſon bien ſuprême:
Il veut regner, il veut maîtriſer ce qu'il aime;
Et ne croit point joüir du plaiſir d'être aimé,
S'il n'eſt pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre ;
Eh, pourquoi voulons-nous qu'il soit soûmis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séduit?
Notre empire commence où le sien est détruit.
Nous plaindrons-nous toûjours, injustes que nous sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait mésestimer,
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer !

D'URVAL.

Constance aura de plus à punir mes parjures,
A redouter encor de nouvelles injures,
A craindre une rechûte, un nouvel abandon ;
Constance doit me faire acheter mon pardon ;
Que de soins, de soupirs, de regrets & de larmes,
Faudra-t-il que j'oppose à ses justes allarmes !
Plus je vais employer de foiblesse & d'amour,
Et plus son ascendant croîtra de jour en jour.
Il rêve.
Ah ! c'en est trop, il faut suivre ma destinée,
La résolution en est déterminée....

DAMON *en l'embrassant.*

Ah ! cher Ami, reçois le prix de ta vertu.
Que ce retour heureux va causer !...

D'URVAL.

Que dis-tu ?

Quelle mépriſe !

DAMON.

Aux pieds d'une épouſe adorable ;
Ne vas-tu pas reprendre une chaîne durable?

D'URVAL.

Au contraire.

DAMON.

Quoi donc ?

D'URVAL.

Je vais me dérober
Au danger évident où j'allois ſuccomber.
Je renonce aux projets dont je viens de t'inſtruire ;
Laiſſe-moi, tes conſeils ont penſé me ſéduire.

DAMON.

Mais ſonge donc aux biens où tu vas renoncer.
Sçais-tu bien quel arrêt tu viens de prononcer ?
Il faut donc que Conſtance expire dans les larmes ;
Lorſqu'elle eût pû te faire un ſort ſi plein de charmes?
Que d'attraits, que d'amour, que de plaiſirs perdus !
Si tu la haïſſois, que ferois-tu de plus ?

D'URVAL *d'un ton pénétré.*

Hélas ! il faut ſe rendre, & lui ſauver la vie.
C'en eſt fait, pour jamais ma honte eſt aſſervie . . .
Sois content : mon cœur céde, & ſe rend à l'Amour.
Viens être le témoin du plus tendre retour.

Il fait quelques pas pour ſortir, Conſtance arrive. Il ſe trouble.

Quelle rencontre, ô Ciel ! c'eſt elle qui s'avance . . .

Ne ferai-je pas mieux d'éviter sa présence ?

Il veut s'en aller ; Damon le retient.

SCENE II.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *après quelque résistance se rapproche avec Damon, à Constance.*

JE retenois Damon, qui vouloit s'en aller.
Je crois que devant lui nous pouvons nous parler ?

CONSTANCE.

Il n'est jamais de trop.

D'URVAL.

On vous a demandée.

DAMON.

L'on a dit que Madame étoit incommodée.

CONSTANCE *à d'Urval.*

Je l'ai feint, & je viens vous en rendre raison.

D'URVAL *avec douceur.*

Vous ne m'en devez rendre en aucune façon.

CONSTANCE.

Hélas ! j'avois besoin d'un peu de solitude.
Vous sçavez le sujet de mon inquiétude :
Elle augmente sans cesse, & je crains tous les yeux.
Depuis que l'on m'a fait ces dons injurieux,
Je n'en puis sans douleur envisager la suite :
Je crains d'autoriser une indigne poursuite.

D'URVAL.

Eſt-ce pour ces préſens? On ſçaura vos refus.

CONSTANCE.

Ah! j'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus.

D'URVAL *embarraſſé, & tendrement.*

Raſſûrez-vous, c'eſt moi...qui...me charge du blâme.

CONSTANCE.

J'en mourrai de douleur.

D'URVAL *avec trouble.*

Cela ſuffit, Madame....

à Damon.

Je ne ſcais où j'en ſuis

DAMON *bas à d'Urval.*

Il faut t'aider un peu.

D'URVAL *bas & vivement à Damon.*

Cher Ami, n'en fais rien, ou crains mon déſaveu.

CONSTANCE *étonnée s'approchant d'eux.*

Qu'avez-vous?

D'URVAL *un peu remis.*

Ce n'eſt rien: j'ai peine à le réduire...

C'eſt à votre ſujet.... il faut vous en inſtruire...

Sçachez donc un ſecret... vous ne le croirez pas...

Vous voyez devant vous.

CONSTANCE.

Eh bien?

D'URVAL.

Notre embarras....

Oui, vous voyez... quelqu'un qui n'oſe plus s'attendre...

Qui craint de compromettre un amour auſſi tendre . . .
Mais . . . que ne pouvez-vous lire au fond de ſon cœur . . . .

CONSTANCE.

Vous parlez de Damon ?

D'URVAL *vivement.*

Juſtement.

DAMON.

Quelle erreur!
En vérite, Madame, il parle de lui-même.

D'URVAL.

Non, il me fait parler . . . voyez ſon trouble extrême . . .
Il eſt timide; il craint de vous trop rabaiſſer . . .
Il n'oſe vous prier de vous intéreſſer
A ſon bonheur.

DAMON.

Bourreau !

CONSTANCE.

Sa crainte eſt indiſcrette.

D'URVAL.

Je le diſois.

CONSTANCE.

Il ſçait combien je le ſouhaite.

D'URVAL.

Ah! vous me raviſſez : prêtez-lui votre appui;

CONSTANCE.

Damon y peut compter,

D'URVAL.

Moi, je réponds pour lui;
Je me rend le garand d'une flâme si belle.

DAMON *bas à D'Urval.*

Morbleu, parlez pour vous.

CONSTANCE *bas.*

Quel garant infidéle!

D'URVAL.

Otez donc à Sophie un préjugé fatal,
Qu'elle a contre l'hymen. Ah! qu'elle en juge mal!
Qu'au contraire leur sort sera digne d'envie!
Non, il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la Raison & l'Amour ont unis.
L'Hymen seul peut donner des plaisirs infinis:
On en jouit sans peine & sans inquiétude;
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude
D'égards, de complaisance & de soins les plus doux:
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,
Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse chérie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs!
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidéle.

D'URVAL *en la regardant de même.*

Madame, on en pourroit trouver plus d'un modéle.

SCENE III.

CLITANDRE, DAMIS, ARGANT, CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

CLITANDRE *aux autres en entrant.*

VOilà ce que jamais on n'auroit attendu.

D'URVAL *troublé à Damon.*

C'eſt Clitandre & Damis : m'auroient-ils entendu ?

CLITANDRE *en riant.*

Venez, raſſemblons-nous, la Scene eſt impayable...
Si riſible, en un mot, qu'elle en eſt incroyable.
Il rit.
Laiſſe-m'en rire encore.

ARGANT.

Allons, rions : dequoi ?

CLITANDRE.

à d'Urval.

On m'écrit... tu riras.

D'URVAL *froidement.*

Peut-être.

CLITANDRE.

Oh ! par ma foi ;
Nous ne le craindrons plus cet aimable volage,
Ce célebre coquet, ce galant de notre âge,
Qui fut le plus heureux de tous les inconſtants ;

Nous le connoiſſons tous, & même à nos dépens,
Sainfar.

ARGANT.

Je le connois, ſon pere fut de même;
Il étoit en amour d'une fortune extrême.
Il faut qu'à ſon ſujet je vous... non, pourſuivez;
Voyons quels contre-tems lui ſont donc arrivez.

DAMON.

Peut-être quelqu'epoux d'humeur moins pacifique,
En a fait le héros d'une hiſtoire tragique ?

ARGANT.

Eſt-ce que pour ſi peu l'on traite ainſi les gens ?

CLITANDRE.

Non, il n'en a jamais trouvé que d'indulgents.

CONSTANCE.

Auroit-il fait au jeu quelque dette importune ?

CLITANDRE.

Non, le jeu n'a jamais dérangé ſa fortune.

D'URVAL.

Se ſeroit-il battu ?

DAMIS.

Ce n'eſt pas ſon défaut.

DAMON.

Eſt-il diſgracié ?

CLITANDRE.

Bien pis.

ARGANT.

Mort ?

CLITANDRE.

Autant vaut,
Il eſt amoureux fou.

TOUS, *c'eſt-à-dire, d'Urval, Argant, Damon.*

De qui ?

CLITANDRE.

C'eſt lettres cloſes.
Devine, ſi tu peux ; & choiſis, ſi tu l'oſes.
Je vous le donne en cent. Qui l'auroit jamais cru !

D'URVAL.

Il eſt audacieux.

CLITANDRE.

Il en a rabattu.

DAMON.

Une franche coquette a-t-elle ſçû lui plaire.

CLITANDRE.

Et mais une coquette eſt un choix ordinaire.

ARGANT.

Eſt-ce cette Marquiſe aſſez bien en appas ;
Mais qui ne plaît qu'alors qu'elle n'y penſe pas ?

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

A-t-il entrepris le cœur de quelque prude ?
En tout cas, je le plains : l'eſclavage en eſt rude ;
Il faut trop les aimer, & trop correctement.

CLITANDRE.

Non.

ARGANT.

C'eſt donc cette Actrice ?

CLITANDRE.

Eh ! non, aucunement.

CONSTANCE.

Mais ne ſeroit-ce point ſon Epouſe qu'il aime ?

ARGANT.

Sa femme !

CLITANDRE.

Et vraiment oui, c'eſt ſa femme elle-même.

ARGANT.

Ce ſont contes en l'air qu'il vient vous faire ici.

CLITANDRE.

Pardonnez-moi.

D'URVAL *à Damon.*

Sainfar aime ſa femme auſſi.

DAMIS *à Conſtance.*

On vous en avoit dit quelque mot à l'oreille ;
On ne devine point une énigme pareille.

CONSTANCE *avec un peu de fierté.*

Pour peu qu'on ſoit ſenſé, l'on devine le bien...
Mais vous vous étonnez fort à propos de rien ;
C'eſt un cœur égaré que le devoir ramene,
Que l'Amour fait rentrer dans ſa premiere chaîne ;
Qui n'a jamais trouvé de vrais plaiſirs ailleurs,
Et qui veut être heureux en dépit des railleurs.
Je crains que ma préſence ici ne vous déplaiſe ;
Je vous laiſſe railler & médire à votre aiſe.

SCENE IV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

Constance prend la chose affirmativement.

ARGANT.

Bon bon, c'est pour la forme.

DAMON.

Elle a grand tort, vraiment!

ARGANT.

Je suis sûr qu'elle en rit dans le fond de son ame....
Eh bien notre galant aime jusqu'a sa femme?
C'est avoir pour le sexe un furieux panchant.

D'URVAL *à Clitandre.*

Et que dit-on par tout d'un retour si touchant?

DAMIS.

A ton avis, d'Urval? l'enquête me fait rire.

CLITANDRE.

Parbleu, cette sotise en a fait beaucoup dire:
A la Cour, à la Ville on l'a tant blasonné,
Hué, sifflé, berné, brocardé, chansonné,
Q'enfin, ne pouvant plus tenir tête à l'orage,
Avec sa Pénélope il a plié bagage.
En fin fond de province, il l'a contrainte à fuir;
Ils sont allés s'aimer & bientôt se haïr.

ARGANT.

C'eſt un enlevement.

DAMIS.

Qui n'eſt pas fort d'uſage.

ARGANT.

Ce n'eſt point là le but que le ſexe enviſage,
Lorſqu'au nôtre il veut bien ſe laiſſer aſſortir ;
C'eſt d'entrer dans le monde & non pas d'en ſortir.

D'URVAL.

Ils jouiſſent ſans doute au fond de leur retraite,
D'une félicité qui doit être parfaite.

CLITANDRE.

Sainfar n'a de ſes jours été ſi malheureux :
Il adore en eſclave un tyran dédaigneux,
Un maître dont il eſt le premier domeſtique,
Qui trop ſûr à préſent d'un pouvoir deſpotique,
Le punit du paſſé, ſe venge de l'ennui
De ſe voir enterré de la ſorte avec lui.

DAMIS.

Sa femme l'a remis à ſon apprentiſſage.

CLITANDRE.

C'eſt à recommencer.

ARGANT.

Sans doute, c'eſt l'uſage...
Cet homme eſt poſſedé du démon conjugal.

CLITANDRE.

Poſſedé de ſa femme ... eh dis-en donc, d'Urval.

D'URVAL *à Damon.*

Oui. ... rien n'eſt plus plaiſant... Quelle épreuve !.. j'enrage.

CLITANDRE.

C'eſt un homme perdu, noyé dans ſon ménage.

ARGANT.

Abîmé.

CLITANDRE.

Confiſqué.

DAMIS.

Nul.

D'URVAL *à Damon.*

Cher Ami, quels propos !

DAMIS *à D'Urval.*

Depuis quand n'oſes-tu rire aux dépens des ſots ?

D'URVAL *avec embarras.*

Moi? point du tout : j'en ris autant qu'il m'eſt poſſible.

DAMON *avec indignation.*

Pour qui donc cette hiſtoire eſt-elle ſi riſible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient compoſer tout le Public entr'eux ;
Et qui ne ſont pour lui qu'un ſujet de ſcandale.
Mais je vous crois, Meſſieurs, un peu plus de morale :
Non, vous ne penſez pas ce que vous avancez.
A tous autres qu'à vous, à des gens moins ſenſés,
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'eſt pas à votre uſage,
Laiſſez-le pratiquer, ſans y prendre intérêt ;

Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est;

DAMIS *à Damon.*

Je n'ai jamais douté de ta Philosophie;
Nous en ferons ta cour à l'aimable Sophie.

DAMON.

Que ceux à qui je parle en fassent leur profit:
Du reste je vous suis obligé.

DAMIS.

C'est bien dit.
Moi, je crois qu'on peut rire, & même sans scrupule,
D'un amour que le monde a jugé ridicule.
Sainfar est dans le cas; on en est convenu:
Il a pris un travers assez bien reconnu,
Puisque son avanture est mise en Comédie.

ARGANT.

Tout de bon?

DAMIS.

J'ai la Piece, on l'a fort applaudie.
Nous sommes dans le goût d'en jouer entre nous;
Nous jouerons celle-cy... Messieurs, qu'en dites-vous?

ARGANT.

Volontiers.

D'URVAL *froidement.*

Si l'on veut.

DAMON *avec colere.*

C'est une farce infâme.

DAMIS

DAMIS.

On la nomme l'Epoux amoureux de sa Femme.

ARGANT.

Bon, c'est un des travers qu'on doit moins épargner:
Il n'est pas fort commun; mais il pourroit gagner;
Et la societé n'y feroit pas son compte.
Combien il est d'époux retenus par la honte...
Tant mieux... aurai-je un rôle?

DAMIS.

Oui, sans dou

ARGANT.

Fort bien.

DAMIS.

Les Dames y joueront: Constance aura le sien;
Elle sera l'épouse aimée à toute outrance;
D'Urval contrefera l'amoureux de Constance;
Damon aura tout juste un rôle de Caton;
à Clitandre.
Toi, celui d'étourdi.

ARGANT.

L'arrangement est bon.

DAMIS.

Il nous faut un valet, qui pourroit bien le faire?...
à d'Urval.
Ah! ton Valet de chambre, Henry, c'est notre affaire.
Ainsi du reste.

DAMON.

Oui; mais ne comptez pas sur moi;

DAMIS *à d'Urval.*

D'Urval, tu te fais fort apparemment?

D'URVAL *froidement.*

Dequoi?

DAMIS.

C'eſt d'engager Conſtance à jouer dans la Piece.

ARGANT.

Je vais la prévenir, auſſi bien que ma Niece.

Il ſort;

DAMIS *à d'Urval.*

Détermine Damon; quant à toi tu ſçais bien
Que l'on doit ſe prêter: tu ne riſqueras rien.

Ils ſortent.

SCENE V.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *d'un air ironique.*

En eſt-ce aſſez? dis-moi, que pourras-tu répondre?
Il falloit cet exemple afin de te confondre.
Où m'allois-je embarquer!.. Ne me preſſe donc plus;
Tes conſeils déſormais deviendroient ſuperflus.

DAMON.

Vous permettez qu'on joue une farce indiſcrette;
Et vous y prenez même un rôle.

D'URVAL.

Oui, je m'y prête :
A ma Femme du moins je parlerai d'amour ;
Je verrai ſes beaux yeux y répondre à leur tour ;
J'en jouirai ſans riſque & ſans me compromettre.
Helas ! c'eſt un plaiſir qu'on doit bien me permettre...
J'aurois dû refuſer.... oui, je me trahirai ;
On verra que je ſens tout ce que je dirai ;
Je mettrai, malgré moi, trop d'amour dans mon rôle :
Je me perdrois, je vais retirer ma parole.

DAMON.

Eſt-il tems ? il falloit ne pas tant s'avancer.
Conſtance eſt prévenue, elle pourra penſer
Que tu n'as refuſé, que par mépris pour elle.
à part.
Il le faut embarquer.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ta remarque eſt cruelle...
Je ferai beaucoup mieux de tout abandonner ;
De prétexter un ordre, & de m'en retourner :
Je le vais annoncer, & partir tout de ſuite.
Il va pour ſortir & il revient.

DAMON.

Quelle foibleſſe !

D'URVAL.

Ecoute ; avant que je les quitte,
J'ai fait peindre Conſtance en ſecret, & je crois
Que ſon portrait eſt fait ; car c'eſt depuis un mois

Qu'on eſt après. Le peintre eſt dans le voiſinage ;
Vois ſi par avanture il a fini l'ouvrage.
C'eſt un ſoulagement dont mes yeux ont beſoin ;
Je voudrois l'emporter.

DAMON.

Va, je prendrai ce ſoin.
Mais tu ne partiras peut-être pas ſi vîte ?

D'URVAL.

Dès ce ſoir même.

Il ſort.

DAMON.

Il faut que j'empêche ſa fuite.
Si la mode empoiſonne un naturel heureux,
A quoi ſert le bonheur d'être né vertueux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMON *seul.*

ENfin d'Urval nous reste, & j'en ai sa parole:
Je crois avoir détruit son préjugé frivole.
C'est un retour heureux qui n'est dû qu'à mes soins;
Sophie a contre moi ce prétexte de moins.
Sçachons s'il est le seul qui me reste à détruire...
Mais devrois-je chercher à vouloir m'en instruire?..

SCENE II.

SOPHIE, DAMON.

SOPHIE *en traversant le Theâtre.*

AH! vous voici, Monsieur! Entrez-vous au concert?

DAMON.

Je vous suis.

SOPHIE.

A propos, eſt-il vrai qu'on vous perd ?

DAMON.

Ce terme eſt trop flateur ; mais je ſçais le réduire
A ſa juſte valeur.

SOPHIE.

Eh ! tâchez de m'inſtruire.

DAMON.

D'Urval devoit partir, un contre-ordre eſt venu ;
C'eſt par ce contre-tems que je ſuis retenu.

SOPHIE.

Un contre-tems, Monſieur ?

DAMON.

Qui fait que j'offre encore
Un objet qui déplaît à celui que j'adore.
Mais, par votre ordre enfin j'ai reçû mon arrêt ;
Je l'exécuterai, tout injuſte qu'il eſt. . . . .
Pardonnez ce murmure ; il eſt bien légitime
Au malheureux, à qui l'on va chercher un crime
Au fond d'un avenir, qui n'eſt pas fait pour lui.
On me punit de ceux dont on ſoupçonne autrui.

SOPHIE.

Je vois qu'on vous a fait un rapport trop fidéle :
On pouvoit l'adoucir.

DAMON.

Il eſt donc vrai, cruelle ;
Un autre plus heureux, plus digne apparemment ?

SOPHIE *vivement*

Me feroit encor moins changer de sentiment.

DAMON.

Ai-je pû m'attirer un refus légitime ?
J'aurois eu votre cœur, si j'avois votre estime.

SOPHIE.

Puisque vous en tirez cette conclusion,
Je n'ai rien à répondre en cette occasion.
Quoi, faut-il vous aimer pour vous rendre justice ?

DAMON.

C'est exiger de vous un trop grand sacrifice :
Vous aimez votre erreur.

SOPHIE.

Non... J'en voudrois guérir,

DAMON.

Mais enfin si celui qui sert à la nourrir,
Si d'Urval...

SOPHIE.

Je connois jusqu'où va votre zéle ;
Que vous justifiez cet époux infidéle.

DAMON.

Madame, supposons qu'il soit...

SOPHIE.

Oui, tel qu'il est.

DAMON.

He bien ! En convenant de tout ce qui vous plaît....

SOPHIE.

Vous aurez tort : & moi j'ai de justes allarmes....

Vous m'allez oppoſer des diſcours pleins de charmes;
Me jurer un amour qui durera toûjours :
Conſtance fut ſéduite avec ces beaux diſcours.
Qu'elle en a fait depuis une épreuve cruelle !
Vous la voyez : elle eſt étrangere chez elle ;
Une perſonne à charge, & ſans autorité ;
Expoſée au mépris, à la témérité ;
Réduite, pour tout bien, au nom qu'elle partage
Avec un infidéle : inutile avantage !
Sans l'amour d'un époux, nous ſommes ſans éclat :
Son cœur fait notre titre, & nous donne un état.

DAMON.

Mais cet homme en un mot que vous jugez coupable,
D'un généreux retour eſt-il donc incapable ?

SOPHIE.

Il eſt accoûtumé ; cela ne ſe peut pas.

DAMON.

Quand on s'égare, on peut revenir ſur ſes pas.

SOPHIE.

Il ne reviendra point, j'en ſuis trop aſſûrée.
Son humeur inconſtante eſt trop bien avérée ;
Son exemple en un mot... Eh ! croyez-vous?... Mais non.

DAMON.

Quoi ?...

SOPHIE.

Ce que je voulois dire, eſt hors de ſaiſon.

DAMON.

Je suis trop malheureux, pour avoir rien à craindre;
Parlez, de grace?

SOPHIE.

Il est inutile de feindre.
Ecoutez : je suis franche, & vous l'allez bien voir.
Oui, je sens tout le prix que vous pouvez valoir;
Je crois connoître à fond votre heureux caractere;
Autant que votre amour, votre vertu m'est chere;
Peut-être l'on pourroit vivre heureuse avec vous,
Si la constance étoit au pouvoir d'un époux;
Mais la fatalité que l'hymenée entraîne....
D'Urval vous ressembloit.

DAMON.

Mais s'il reprend sa chaîne?

SOPHIE.

Lorsque l'on craint pour vous, vous répondez d'autrui.....
Damon, vous me perdrez, si vous comptez sur lui.

DAMON.

Mais du moins laissez-moi cette unique espérance;
Promettez de vous rendre à ma persévérance,
Si d'Urval....

SOPHIE.

En ce cas.....

DAMON.

Achevez, prononcez.....
Eh quoi! Vous hésitez?

SOPHIE.

Mais vous m'embarraſſez.

DAMON.

Quel riſque courez-vous, ſi vous êtes ſi ſûre
Que d'Urval, dites-vous, ſera toûjours parjure ?

SOPHIE.

A quoi ſervira-t-il de nourrir votre amour ? . . .
Tendrement.
Le croyez-vous bien ſûr, ce prétendu retour ?

DAMON.

On pourroit l'eſpérer.

SOPHIE.

Eh bien, il faut l'attendre.

DAMON.

Comment ?

SOPHIE.

Juſqu'à ce tems je ne veux rien entendre,
Qui puiſſe m'expoſer en aucunes façons.

DAMON.

Vous expoſer !

SOPHIE.

Suffit.

DAMON.

En quoi ?

SOPHIE.

J'ai mes raiſons :
En un mot je prétends . . . .

DAMON.

Impoſez ſans réſerve ;

Il n'eſt point de traité qu'avec vous je n'obſerve.

SOPHIE.

Je ne m'engage à rien.

DAMON.

Moi, je m'engage à tout.

SOPHIE.

Peut-être ?

DAMON.

En doutez-vous ?

SOPHIE.

Ecoutez juſqu'au bout.
J'exige... Vous m'aimez ?

DAMON.

Ah ! Si je vous adore ?

SOPHIE.

Hé bien, je vous deffends de m'en parler encore.
Supprimez déſormais ces diſcours ſéducteurs,
Ces ſoupirs, ces regards & ces ſoins enchanteurs,
Dont tout autre que moi ſe laiſſeroit ſurprendre.
Enfin je ne veux plus avoir à me deffendre.

DAMON.

De quel ſoulagement voulez-vous me priver ?

SOPHIE.

Ce bienheureux retour peut ne pas arriver.

DAMON.

Je vous adorerois ſans pouvoir vous le dire ?

SOPHIE.

Vous n'avez que trop pris le ſoin de m'en inſtruire.

DAMON.

Vous voulez l'oublier, dois-je vous obéir?

SOPHIE.

Damon, vous voulez donc me contraindre à vous fuir.

Elle veut sortir.

DAMON.

Mon malheureux amour se fera violence;
Je vais le condamner au plus cruel silence.

SOPHIE.

De plus, je vous deffends jusques au mot d'amour.

DAMON.

Il faut s'y conformer, jusques à ce retour,
Oui, cruelle, malgré tout l'amour qui me presse;
Comptez sur un respect égal à ma tendresse...
Je vous promets bien plus que je ne puis tenir.

Il lui prend la main.

Oui, ma bouche & mes yeux sçauront se contenir.

Il se jette à ses genoux. *Il lui baise la main.*

J'en jure à vos genoux, si jamais je m'oublie.

Il continuë à lui baiser la main.

SOPHIE *interdite.*

Damon, est-ce donc là le serment qui vous lie?

DAMON *étonné.*

Me serois-je échapé? *Il recommence.*

SOPHIE *en voulant se débarrasser.*

Je le crois.... Au surplus...
Encore... Une autre fois, ne nous oublions plus.

Elle sort.

SCENE III.

DAMON *seul.*

JE ferai donc heureux, & je le suis d'avance;
Je joüis des plaisirs que donne l'espérance.
D'Urval m'a tout promis; allons le retrouver:
Dans le bosquet prochain il s'occupe à rêver.

SCENE IV.

DAMIS, DAMON *rencontré par Damis.*

DAMIS.

DAmon, voilà ton rôle.

DAMON.

Ho! faites-moi la grace
De ne m'en pas charger; que quelqu'autre le fasse.

Il sort.

SCENE V.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

A Clitandre.

ON le lui fera prendre... Ah! je te cherche aussi.
C'étoit pour te donner ton rôle, le voici.

Tu ſors de chez Conſtance ?

CLITANDRE.

Oui, j'étois chez les Dames,
Où je viens d'obliger au moins cinq ou ſix femmes.

DAMIS.

Peut-on ſçavoir comment ?

CLITANDRE.

J'ai joüé, j'ai perdu.

DAMIS.

C'eſt bien faire ta cour.

CLITANDRE.

N'eſt-ce pas ? qu'en dis-tu ?

DAMIS.

Voilà le vrai moyen d'être un homme adorable.
Je n'ai pas comme toi ce ſecret admirable.

CLITANDRE.

Marquis, tu n'es pas moins un homme merveilleux.

DAMIS.

Ah ! merveilleux toi-même.

CLITANDRE.

Ami, j'ai de bons yeux.
Et celle à qui l'on donne ici toutes ces fêtes,
Sera-t-elle bien-tôt au rang de tes conquêtes ?

DAMIS.

C'eſt de toi qu'il faudroit avoir pris des leçons.

CLITANDRE.

Quoi ! tu voudrois ſur moi détourner les ſoupçons ?

DAMIS.

Tant de discrétion m'allarme & m'épouvante.

CLITANDRE.

Jamais je ne me vante.

DAMIS.

Eh! qui diable se vante ?
Des sots.

CLITANDRE.

Sans contredit.

DAMIS.

Des têtes à l'évent.
Quand j'en trouve, cela m'arrive assez souvent,
Mon plus grand plaisir est de leur rompre en visiére.

CLITANDRE.

Je les traite à peu près de la même maniére...,
A propos, sçais-tu bien ?...

DAMIS.

Non.

CLITANDRE.

Que sans y songer,

DAMIS.

Quoi

CLITANDRE.

Nous pourrions nous nuire ; il faudroit s'arranger,
Et nous concilier dans certaine occurrence,
Pour ne nous pas trouver tous deux en concurrence.

DAMIS.

Je t'entends.

A part.

C'eſt un fat que je veux dérouter.
Nous ſommes l'un pour l'autre aſſez à redouter.

CLITANDRE.

Oui, c'eſt le mot : ainſi dans nos galanteries,
Entendons-nous ; ſur-tout point de ſupercheries ;
Entre-nous ſeulement ſoyons honnêtes gens.
Nous ſommes en amour aſſez intelligens :
Nous avons ſous la main vingt conquêtes pour une.

DAMIS.

Il eſt vrai.

CLITANDRE.

Partageons entre-nous la fortune ;
Etablis ton quartier.

DAMIS.

Le mien ſera par-tout.

CLITANDRE.

Tu ris, ne cherchons point à nous pouſſer à bout ;
Il faut rouler, il faut avancer, le tems paſſe,
Nous en perdrions trop devant la même place...
D'ailleurs certain égard nous convient à tous deux ;
Si la même maîtreſſe eſt l'objet de nos vœux,
L'embarras de choiſir la rendra trop perplexe ;
Ma foi, Marquis, il faut avoir pitié du ſexe,
Et lui faciliter ſa gloire & ſes plaiſirs ;
C'eſt pourquoi convenons.

DAMIS.

Je céde à tes deſirs.

CLIT.

CLITANDRE.

Eh bien, quel est le cœur où tu veux t'introduire ?

DAMIS.

Et toi, quel est celui que tu voudrois séduire ?

CLITANDRE.

Quant à moi, c'en est un de difficile accès.

DAMIS.

Mon choix n'annonçoit pas un facile succès.
Es-tu bien avancé ?

CLITANDRE *mysterieusement.*

J'espére.

DAMIS *le contre-faisant.*

Et moi de même....

CLITANDRE.

Nous espérons tous deux, ma joie en est extrême ;
Nous ne nous croisons pas.

DAMIS.

Je t'en fais compliment.

CLITANDRE.

Ma concurrence eût pû te nuire également.
Je vais pousser ma chance, & toi songe à la tienne ;
Dans peu je te rendrai bon compte de la mienne.

Il sort

SCENE VI.

DAMIS *seul se met à rire en le voyant aller.*

VA, c'est où je t'attends: je rabattrai les airs
Du fat le plus parfait qui soit dans l'Univers.
Oh! parbleu, nous verrons qui s'en fait plus accroire;
Je ne puis être aimé; mais j'en aurai la gloire.
Il en veut à Constance indubitablement:
C'est aussi-bien que moi fort inutilement.
Nous nous sommes joüés, il trouvera son maître.
On n'est heureux qu'autant qu'on se donne pour l'être.
Il tire un Portrait.
Je sçais me fabriquer des preuves de bonheur;
J'ai là certain Portrait qui doit me faire honneur...

SCENE VII.

DAMIS, D'URVAL, DAMON.

DAMIS.

D'Urval, voilà ton rôle & celui de Constance.
Pour Damon, je n'ai pû vaincre sa résistance:
Je te laisse ce soin.

D'URVAL.

Donne, il le voudra bien.

DAMIS.

Je vais chercher Argant, & lui donner le sien.

Il sort.

SCENE VIII.

D'URVAL, DAMON.

D'Urval a les yeux fixés sur les rôles qu'il tient à la main.

DAMON.

A Quoi t'amuses-tu ? Vas-tu lire ces rôles ?
Eh morbleu ! laisse-là des choses aussi folles.

D'URVAL.

Je regardois sans voir : mon esprit occupé,
Du pas que je vais faire est encore frapé.
De toutes mes terreurs il m'en reste encore une,
Qui malheureusement est la plus importune :
Me garantiras-tu ?.. Mais tu ne le peux pas....
En renoüant des nœuds pour moi si pleins d'appas,
Retrouverai-je encor sa premiere tendresse,
Cette conformité, cette même foiblesse,
Ce panchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi seul avoit mis dans son cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame ?
J'ai cessé trop long-tems d'entretenir sa flâme.
Eh ! dequoi son amour se seroit-il nourri ?
Dans le fond de son cœur il doit avoir péri.

Ce soupçon est fondé sur trop de circonstances :
Vois comme elle a souffert toutes mes inconstances.
Non, de si grands chagrins ne sont point si secrets ;
Il s'exhalent en pleurs, en soûpirs, en regrets.
M'a-t-elle seulement honoré de ses larmes ?
En a-t-elle perdu le moindre de ses charmes ?

DAMON.

Ah ! ne t'y trompes pas : c'est un calme apparent ;
Et d'un cœur vertueux, c'est l'effort le plus grand.
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable.
Peut-être que d'ailleurs cette épouse estimable,
Ne sçait pas à quel point ses malheurs ont été :
Tous tes égaremens n'ont point trop éclatté.
Une femme sensée est fort peu curieuse
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas, sa vertu te répond...

D'URVAL.

Quel espoir !
Quel amour, que celui qu'on ne doit qu'au devoir !...
N'importe. Va trouver ton aimable Sophie ;
Annonce-lui qu'enfin je me reconcilie ;
Vante-lui mon amour, pour avancer le tien....
Mais non ; attends encore, Ami, ne lui dis rien ;
Je crois qu'il vaudroit mieux que Constance lui dise...
Va, je vais achever cette grande entreprise.

AMON.

Pour la derniere fois je puis donc y compter ?

D'URVAL.

Cher Ami ; tu me fais injure d'en douter.

Damon sort.

SCENE IX.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

Ai-je là quelqu'un ? ... hé ... va-t-en & reviens vîte.

HENRY.

Lequel des deux ? dequoi faut-il que je m'acquitte ?

D'URVAL.

Va voir si quelqu'un est dans son appartement,
Va, cours, vôle, & reviens le dire promptement.

Henry reste.

Que fais-tu là, planté contre cette muraille ?

HENRY.

A quel appartement, Monsieur, faut-il que j'aille ?

D'URVAL.

Plaît-il ? une autre fois tâchez de m'écouter.

HENRY.

Ce que l'on n'a point dit, peut bien se répéter.

D'URVAL.

Qu'on sçache si Madame a du monde chez elle;

HENRY.

Chez Madame, ma foi l'ambaſſade eſt nouvelle.

SCENE X.

D'URVAL *ſeul.*

Pourvû qu'elle ſoit ſeule... aurai-je ce bonheur ?
Pourrai-je, ſans témoins, débarraſſer mon cœur,
D'un ſecret dont le poids ſans ceſſe ſe redouble ? ...
Mais il ne revient point.... le voici.... je me trouble ...
Que va-t-il m'annoncer ?

SCENE XI.

D'URVAL, HENRY.

HENRY.

Monſieur, préſentement
Clitandre & Damis.

D'URVAL.

Sont chez-elle apparemment
Que je ſuis malheureux ! Remettons la partie.

HENRY.

Oui, mais la compagnie à l'inſtant eſt ſortie;
En ſorte que Madame eſt ſeule en ce moment.

D'URVAL.

Comment, Madame eſt ſeule ?

HENRY.

Oui, ſeule abſolument.

D'URVAL.

Eſt-il ſûr ? l'as-tu vû ?

HENRY.

Le rapport eſt fidéle :
Oui, Monſieur, elle n'a que Florine avec elle.

Il s'éloigne.

D'URVAL.

Florine, me dis-tu ? Mais...c'eſt toûjours quelqu'un...
Je pourrai renvoyer ce témoin importun.....
Allons .... il faut aller ... puiſque tout me ſeconde ;
Mais je ne ſonge pas qu'il peut entrer du monde.
Je ſuis trop obſédé ... ne pourrai-je jamais
Diſpoſer d'un moment au gré de mes ſouhaits?...
Quel contre-tems s'oppoſe à ce que je déſire!...
Oui, car pour expliquer ce qui me reſte à dire,
Il me faut.... je n'aurai qu'un entretien en l'air....
Irai-je commencer, & fuir comme un éclair ?
Je ne puis m'enfermer, ſans que l'on en raiſonne...
Que faire ? .... Auſſi d'où vient que Damon m'abandonne ?....
Je ne puis le riſquer ... il y faut renoncer....
Il me vient dans l'eſprit... Oui, c'eſt bien mieux penſer.
Aſſûrément... ſans doute.. auſſi-bien ſa préſence,
Ses charmes... ſes regards, dont je ſçais la puiſſance,

Mes remords... mon amour dans ce terrible instant,
Causeroient dans mes sens un désordre trop grand.
Ah ! qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
De parler aussi-bien qu'on pense à ce qu'on aime!...
A Henry.
Approche cette table... Un fauteüil... Est-ce fait?...
Ai-je là ce qu'il faut?.. Une lettre en effet
Préparera bien mieux ma premiere visite;
Le plus fort sera fait, le reste ira de suite.
Il se met à écrire.

HENRY.

C'est affaire de cœur; parbleu, depuis long-tems
Le patron reprenoit haleine à mes dépens....
Tant mieux, plus un maître aime, & plus un valet gagne.
Allons, apprêtons-nous à battre la campagne.
J'ai bien l'air de coucher hors d'ici.

D'URVAL.

Sûrement
Je n'aurai de mes jours écrit si tendrement.
Je prépare à Constance une aimable surprise.
Il continuë d'écrire.

HENRY.

Il tire son rôle.
J'ai là certains papiers, il faut que je les lise.
Voyons, tandis qu'il fait éclore son poulet,
Quel est mon rôle. A moi le rôle de valet?
Mais cela ne va point avec mon ministére;

Je

Je suis homme de chambre, & presque sécretaire:
A quelqu'un de nos gens, il pouvoit convenir...
Sçachons donc à qui j'ai l'honneur d'appartenir...

Il feuillette & retourne son rôle de tous côtés.

Je veux être pendu, si j'entends cette gâme...
Ah! je sers un époux amoureux de sa femme.
Ventrebleu, le sot Maître à qui l'on m'a donné...
Oüi-dà, le personnage est bien imaginé.

D'URVAL.

Ce maraut me distrait: c'est son rôle, je gage.

HENRY.

Monsieur, je m'entretiens avec mon personnage...
Peste en voici bien long tout d'un article écrit.
Voyons, c'est moi qui parle, aurai-je de l'esprit?

Il lit.

Oui, Nerine, je suis à l'imbecile Maître,
Qui s'est accoquiné dans ce taudis champêtre,
A la triste moitié, dont il s'est empêtré;
Son ridicule amour ici la séquestre;
C'est un oison bridé, tapi dans sa retraite,
Qui n'a plus que l'instinct que sa femme lui prête.

Le bel équivalent, au lieu du sens commun.

D'URVAL *impatient.*

Faquin... contenons-nous... Chassons cet importun.

à Henry.

Vous plairoit-il d'aller un peu plus loin attendre;
Aurois-je dû le dire? Ayez soin m'entendre,
Lorsque j'appellerai, que l'on se tienne près.

HENRY.

Allons, hé, qu'on me selle un coureur vîte & frais.

Il sort.

SCENE XII.

D'URVAL *seul. Il se leve.*

LE parti que je prends est donc bien ridicule,
Si jusqu'à des valets.... Etouffons ce scrupule...

Il se remet.

Ce coquin sortira. Je ne sçais où j'en suis....
Continuons pourtant... Achevons si je puis.

Il écrit.

Puissai-je en voir l'effet que j'ose m'en promettre.
Holà... Henry... Voyons, relisons cette lettre.

Il lit.

C'est trop entretenir vos mortelles douleurs;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs...

Il lit bas.

Je la puis envoyer... Mettons ma signature...

En signant.

Je voudrois me pouvoir trouver à la lecture.
Ah! j'oubliois d'y joindre aussi ces diamans.

Il tire un écrain.

Constance est peu sensible à ces vains ornemens;
Mais je me satisfais, j'embellis ce que j'aime.
Henry? Les valets sont d'une lenteur extrême.

SCENE XIII.

D'URVAL, HENRY *en équipage de Postillon.*

HENRY.

MOnsieur, me voilà prêt, vous n'avez qu'à parler.

D'URVAL.

Quel est cet équipage; où crois-tu donc aller?

HENRY.

A Paris... C'est, je crois, vers certaine Duchesse...
Vous vous reprenez donc pour elle de tendresse?

D'URVAL *en cachetant la lettre.*

Tu n'iras pas si loin.

HENRY.

Ma foi, Monsieur, tant pis.
Elle se vengera, je vous en avertis.
La Duchesse se plaint que pour rompre avec elle,
Et lui mieux déguiser une intrigue nouvelle,
Avec Madame vous.... feignez de renoüer.
Je ne sçais pas quel tour elle veut vous joüer;
Mais... tout franc convenez que votre amour la traite
Comme je traiterois une simple soubrette.

D'URVAL *en donnant la lettre & l'écrain.*

Va chercher la réponse, & donne cet écrain.

HENRY.

Et des bijoux aussi? L'affaire ira grand train.

D'URVAL.

Finissons ces discours, va-t-en où je t'envoye :
Je t'attends, que sur-tout personne ne te voye.

Henry sort.

SCENE XIV.

D'URVAL *seul, rêvant.*

D'Un terrible fardeau me voilà soulagé...
Ne me serai-je point un peu trop engagé ?
Je le crains, cependant l'affaire est embarquée.
Oui, mon impatience est un peu trop marquée....
Il est bien dangereux de montrer tant d'amour ;
Mais qu'y faire à présent.... Te voilà de retour ?

SCENE XV.

D'URVAL, HENRY.

D'URVAL.

HE bien, quelle réponse ?

HENRY.

Elle est encore à faire.
Un petit mot d'adresse eût été nécessaire.

D'URVAL *reprenant la lettre.*

Etourdi.

HENRY.

Regardez.... Parmi tant de beautés ;
Que le bal nous attire ici de tous côtés,
Je n'ai pû démêler quelle eſt la favorite.

D'URVAL.

N'ai-je pas dit l'adreſſe ?

HENRY.

Ah ! ſi vous l'aviez dite.

D'URVAL.

A part.

Non ? Tant mieux ; ce coquin ignore mon ſecret :
Cette lettre eſt de trop, j'en avois du regret :
Cet écrain peut ſuffire ; il faut que je le mette
Moi-même adroitement tantôt ſur ſa toilette.
Conſtance avec raiſon viendra me confier
Cette inſulte nouvelle, & s'en juſtifier ;
Notre explication ſera plus naturelle,
Et je ſerai bien moins compromis avec elle.

Il reprend l'écrain & met la lettre dans ſa poche.

C'eſt bien dit ; je m'en tiens à ce dernier moyen.

A Henry.

Damon l'approuveroit. Je n'ai beſoin de rien.

Il ſort.

SCENE XVI.

HENRY *seul en le voyant aller.*

JE ſuis perdu, s'il fait lui-même ſes affaires.
Diable, ceci m'auroit donné des honoraires....
Dans le premier mémoire il faudra les compter :
Item, pour un préſent que j'aurois dû porter,
Qui m'auroit pû valoir en eſpéce courante,
Combien ? dix, vingt loüis, ma foi, mettons en trente.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE *avec un paquet de lettres & l'écrain à la main.*

D'Urval n'eſt point ici : va, ne perds point de tems;
Tâche de le trouver, dis-lui que je l'attends;
Mais ne lui parle point du ſujet qui m'agite,
Il ne daigneroit pas me rendre une viſite.
Fais en ſorte en un mot que je puiſſe le voir.

FLORINE.

J'y cours; mais je ne ſçais ſi j'aurai ce pouvoir.

SCENE II.

CONSTANCE *ſeule.*

HE quoi! de tous côtés la fortune ennemie,
S'obſtine à traverſer ma déplorable vie.

Au moment que je prends un trop crédule eſpoir ;
On vient me l'arracher par le trait le plus noir :
En montrant un paquet de lettres.
Un inconnu m'apporte une preuve trop ſûre
Des mépris d'un ingrat, & d'un nouveau parjure ;
Une rivale indigne & barbare à la fois,
M'avertit que d'Urval qui vivoit ſous ſes loix,
La quitte, la trahit pour prendre d'autres chaînes....
Eſt-ce elle qu'il trahit ? Et pour ſurcroît de peines,
Il ſemble qu'on ſe plaiſe encore à redoubler
En montrant l'écrain.
Ces indignes préſens, dont on veut m'accabler.

SCENE III.

CONSTANCE, FLORINE.

CONSTANCE.

AS-tu trouvé d'Urval ?

FLORINE.

Non, ma recherche eſt vaine.

CONSTANCE.

Quel fâcheux contre-tems.

FLORINE.

On dit qu'il ſe promene.

CONSTANCE.

Je l'attendrai : je veux m'expliquer avec lui ;
Je ne puis plus ſouffrir l'excès de mon ennui.

FLORINE.

Oui, Madame, éclatez, cessez de vous contraindre.
Quand on n'est plus aimée, il faut se faire craindre.

CONSTANCE *tendrement.*

Quand on n'est plus aimée !

FLORINE.

On peut le mener loin;
Moi, je déposerois, s'il en étoit besoin.

CONSTANCE.

Je ne veux employer que nos uniques armes.

FLORINE.

Eh qui sont-elles donc ?

CONSTANCE.

Les soupirs & les larmes.

FLORINE.

Bon, il vous laissera gémir & soupirer.
On croit nous faire grace en nous laissant pleurer ;
On ne convient jamais des chagrins qu'on nous donne ;
On croit que dans nos cœurs le plaisir s'empoisonne ;
Que le sexe se fait lui-même son tourment ;
Et qu'il n'a pas l'esprit d'être jamais content.
Servez-vous contre lui de ces lettres fatales,
Que vous a fait remettre une de vos rivales.
Que j'aurois de plaisir à confondre un ingrat !

CONSTANCE.

Elle remet les lettres dans sa poche.

Je me garderai bien de faire cet éclat :
Il ne sçaura jamais, si j'en suis la maîtresse,

Que je ſçais à quel point il trahit ma tendreſſe.
Je ne veux point aigrir ſon cœur & ſon eſprit,
Ni détruire un eſpoir que mon amour nourrit.
En feignant d'ignorer & de vivre tranquille,
J'aſſûre à mon volage un retour plus facile ;
Je lui donne un moyen de me mieux abuſer,
Et quand il le voudra, de ſe mieux excuſer.
Je veux lui demander ce qu'il veut que je faſſe
Des préſens qu'on m'a faits, & qu'il m'en débarraſſe ;
Je veux entre ſes mains remettre cet écrain.

FLORINE.

Vous en aurez, Madame, encore du chagrin :
Ce ne ſera pour lui que des galanteries ;
Il vous éconduira par des plaiſanteries,
Comme il a déjà fait. Vous aurez la douleur
De ne le pas trouver ſenſible à ſon honneur.

CONSTANCE.

Tu le crois... il eſt vrai... j'y ſerois trop ſenſible ;
Mon cœur que je contiens dans un calme pénible,
Pour la premiere fois ne m'obéïroit plus,
Et j'en aurois après des regrets ſuperflus.
Fuyons l'occaſion, peut-être inévitable,
De trouver mon Epoux encore plus coupable.
Je ne le verrai point... Je m'en prive à regret....
Et toi, prends cet écrain, tu connois l'indiſcret...
Que je le hais !

FLORINE.

Lequel ?

CONSTANCE.

Ah ! tu me déſeſpéres.

FLORINE.

Je vous l'ai dit, Madame, ils ſont deux téméraires.

CONSTANCE.

Que ce ſoit l'un ou l'autre, il n'importe. Au ſurplus
Fais comme tu pourras ; mais ne m'en parle plus :
Que cette indignité ne bleſſe plus ma vûë.

Elle ſort.

FLORINE.

Allons, Madame, quitte à faire une bévûë.

SCENE IV.

FLORINE *ſeule.*

VOyons pourtant ; à qui remettrai-je l'écrain ?
Entre nos deux Marquis le choix eſt incertain :
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par inſtinct & par réflexion,
Effrontés ſans ſuccès & ſans confuſion,
Impudents toûjours pleins d'un eſpoir téméraire,
Qu'on éconduit toûjours ſans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits ſans ſujet, indiſcrets ſans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélérats en amour, dont les langues traîtreſſes

Nous font bien plus de tort que toutes nos foibleſſes;
Voilà les compagnons dont le couple indiſcret,
M'a vingt fois confié leur riſible ſecret.
Quel eſt celui des deux qui s'eſt mis en dépenſe ?..
Comment le démêler ?.. C'eſt en vain que j'y penſe :
C'eſt l'un ou l'autre ; mais de quel côté pancher ?...
Il faut pourtant réſoudre... Attendez : pour trancher,
Si j'empochois l'écrain... j'en aurois pour ma vie...
Ce n'eſt pas l'intérêt qui m'en donne l'envie ;
Oh ! non, c'eſt ſeulement pour finir ce tracas,
Et tirer ma Maîtreſſe avec moi d'embarras....
Ne nous y joüons point : l'intention eſt pure,
On y pourroit donner toute une autre tournure.

Elle voit Clitandre & Damis.

Mais la fortune ici les amene tous deux
Fort à propos. Partez, bijoux trop dangereux.

SCENE V.

FLORINE, DAMIS, CLITANDRE.

FLORINE.

REprenez votre enjeu, la boëtte eſt complette ;
Ma Maîtreſſe à ce prix n'en veut point faire emplette.
Conſolez-vous, une autre en fera plus d'état :
Vous ſçavez ce que c'eſt, entre vous le débat.

Elle ſort,

SCENE VI.

DAMIS, CLITANDRE *recevant l'écrain.*

DAMIS.

EH! c'eſt donc toi, Marquis, tes préſens te reviennent ?

CLITANDRE.

A moi? C'eſt bien à toi, parbleu, qu'ils appartiennent.

DAMIS.

Tu veux par vanité me les abandonner.

CLITANDRE,

Le change me paroît difficile à donner.

DAMIS.

La gloire. . . .

CLITANDRE.

Le dépit.

DAMIS.

Prends toûjours à bon compte,
Je m'engage au ſecret.

CLITANDRE.

Je cacherai ta honte.

DAMIS.

Que ne me diſois-tu. . . .

CLITANDRE.

Tu devois m'avoüer. . .

DAMIS.

Je t'aurois à coup sûr empêché d'échoüer.
Voyons donc à quel prix tu mets cette conquête?
Il ouvre l'écrain.
Comment diable? Ah! Marquis.... le présent est honnête.

CLITANDRE.

Une cruelle est rare; on en trouve si peu,
Qu'elle n'a point de prix: retire ton enjeu.

DAMIS.

C'est le tien. L'art de plaire épargne bien la bourse.

CLITANDRE.

Auprès du sexe aussi c'est toute ma ressource.
Te voilà bien piqué.

DAMIS.

Te voilà bien confus
De ce qu'en ma présence on te les a rendus:
On avoit ses raisons.

CLITANDRE.

Finis ce badinage.

DAMIS.

Va, je te trouve encor bien plus heureux que sage.

CLITANDRE.

Voici d'Urval.

DAMIS.

Qu'importe, il peut être présent,
En ne nommant personne.

CLITANDRE.

Oui, le tour eſt plaiſant.

SCENE VII.

CLITANDRE, DAMIS, D'URVAL.

D'URVAL *à part en entrant.*

Que vois-je ! mon écrain.

CLITANDRE *à d'Urval.*

Nous diſputons enſemble.

DAMIS *en montrant l'écrain.*

En voici le ſujet.

D'URVAL.

Oui, c'eſt ce qu'il me ſemble.

A part.

Conſtance aura penſé qu'il venoit de l'un d'eux.

DAMIS.

Clitandre eſt mon rival.

D'URVAL *ironiquement.*

C'eſt être courageux.

CLITANDRE.

A peu près comme lui.

DAMIS.

Paſſons, je te l'accorde,

En lui remettant l'écrain.

D'Urval, je te remets la pomme de diſcorde.

D'URVAL.

Vous ne pouviez la mettre en de plus sûres mains.

DAMIS.

Mais ce n'est qu'un dépôt.

D'URVAL.

Soyez-en bien certains.

DAMIS.

Ce n'est que pour le rendre à son propriétaire.

D'URVAL.

C'est comme s'il l'avoit.

DAMIS.

Apprends donc ce mystére.

CLITANDRE.

Nous ne nommerons pas.

D'URVAL.

Il n'en est pas besoin.

DAMIS.

Certaine Dame à qui nous rendons quelque soin,
Nous a fait de sa part, sans désigner personne,
Renvoyer cet écrain.

D'URVAL.

C'est ce que je soupçonne.

DAMIS *en regardant Clitandre.*

Un de nous l'a donné.

CLITANDRE *en regardant Damis.*

Oui, rien n'est plus constant.

DAMIS.

Mais aucun n'en convient.

D'URVAL,

D'URVAL.

J'en ferois bien autant.

CLITANDRE.

Damis par vanité n'ose le reconnoître.

DAMIS.

Il aime mieux le perdre.

D'URVAL *ironiquement.*

Eh ! mais vous pourriez être
Bien plus honnêtes gens que vous ne vous croyez.

DAMIS.

D'Urval, à qui crois-tu qu'on les ait renvoyés ?

D'URVAL.

Messieurs, en supposant, mais sans que je le croie,
Que pour plaire un de vous ait tenté cette voie,
Qu'il ait donné l'écrain ; de grace dites-moi,
Quelle conclusion tirez-vous du renvoi ?

DAMIS.

On ne refuse rien de quelqu'un qui sçait plaire.

CLITANDRE.

Ce n'est donc point de moi, la conséquence est claire.

DAMIS *en frapant sur l'épaule de d'Urval.*

Si je l'avois donné, crois qu'on l'auroit gardé.

D'URVAL.

Tiens, Marquis, cet espoir lui paroît hazardé.
Son desaveu peut être aussi vrai que le vôtre ;
Vous pourriez n'être pas plus heureux l'un que l'autre.
Qui sçait si quelque tiers, qu'on n'imagine pas,
N'a point secretement causé cet embarras.

Quelqu'autre pourroit être épris des mêmes charmes:
Bornez vous sur vous seuls la force de leurs armes?

DAMIS.

Oh! qu'il paroisse donc ce rival ténébreux.
En tout cas, que celui qui fait le généreux,
Cherche quelqu'autre objet ailleurs qui le console:
Quand je le dis, on peut m'en croire à ma parole.

D'URVAL.

Clitandre veut encore une autre caution.

CLITANDRE.

Oui.

DAMIS.

Ne me fais point faire une indiscrétion.

CLITANDRE.

De grace, fais-en une, il y va de ta gloire;
Sans quoi d'Urval & moi nous n'osons pas te croire.

DAMIS.

Il faut vous satisfaire.

D'URVAL.

En puis-je être témoin?

DAMIS *à D'Urval.*

En t'éloignant un peu: car il n'est pas besoin
Que tu sois plus avant dans cette confidence.
Il le place au fond du Théâtre. *A Clitandre à demi bas.*
Te voilà bien... Et toi, surtout point d'imprudence.
Il tire un portrait. Clitandre se trouble. A d'Urval.
Tiens, considére un peu..... Vois sa confusion.

à Clitandre.

Eſt-ce là le portrait de celle .... en queſtion ....
De la Dame à l'écrain, ... eh bien ?

CLITANDRE *avec confuſion.*

Ah ! l'infidelle.

Il ſort.

SCENE VIII.

D'AMIS, D'URVAL.

D'AMIS *en regardant Clitandre.*

INfidelle... eſt-ce ainſi qu'on nomme une cruelle ?

A d'Urval.

Mais c'eſt encore un trait de vanité. Pour toi,
D'Urval, une autre fois penſe un peu mieux de moi.

SCENE IX.

D'URVAL *ſeul.*

ESt-ce une illuſion ? ... Eſt-ce un ſonge funeſte ?...
Quel rapport.... Ah ! cruels, achevez donc le reſte.
La vie, après les biens que vous m'avez ôtés....
Je ne ſçaurois fixer mes eſprits révoltés....
Le doute.... La fureur.... O ! Ciel.... Ah ! malheureuſe....

Eſt-ce à moi qu'ils ont fait leur confidence affreuſe?...
Conſtance, eſt-il poſſible.... ai-je bien entendu;
Ton foible cœur s'eſt-il laſſé de ſa vertu?
Que dis-je? elle n'en eut jamais que l'apparence,
Etoit-ce à moi d'y prendre une folle aſſûrance?
Mais ma crédulité ſe laiſſe empoiſonner
Par des convictions, que je dois ſoupçonner;
Rejettons loin de nous....le puis je? Quand j'y ſonge,
Quoi... d'une vérité puis-je faire un menſonge?...
Douce ſécurité, préjugé ſi flateur,
Que ſa fauſſe vertu nourriſſoit dans mon cœur,
Ah! pourquoi n'ai-je plus ton voile ſalutaire;
L'affreuſe vérité découvre ce myſtére....
Voilà donc le ſujet de ſa tranquillité,
De ce calme trop vrai que je crus affecté:
Elle ne ſe faiſoit aucune violence;
Tout ce que je croyois le fruit de ſa prudence,
L'effet de ſon amour, l'effort de ſa raiſon,
Ne l'a jamais été que de ſa trahiſon.

SCENE X.

D'URVAL, DAMON.

DAMON *en ſuivant d'Urval.*

Sans doute que l'écrain aura fait des merveilles ?
De ce recit charmant enchante mes oreilles.

D'URVAL *avec un regard fixe ſur Damon.*

Il a bien réüſſi.

DAMON.

Je m'en étois douté :
Tu ne te repens plus de m'avoir écouté ?

D'URVAL *en prenant la main de Damon.*

Conſtance a ſurpaſſé ton attente & la mienne.

DAMON.

Tant mieux.

D'URVAL *avec fureur.*

Holà... quelqu'un... ma Femme, qu'elle vienne.

DAMON.

Tu ne l'as donc pas vûë ?

D'URVAL.

Ami, je vais la voir.

DAMON.

Je ne ſçais que penſer, je ne ſçais que prévoir
Du trouble où je te vois.

D'URVAL.

Sa cauſe eſt imprévûë :
Tu vas être témoin d'une étrange entrevûë.
Quel aveu différent de celui !...

DAMON.

Quel courroux !

D'URVAL.

Je ſuis déſeſpéré.

DAMON.

Quoi ! ſerois-tu jaloux ?

D'URVAL.

Je ne le fus jamais ; j'eſtimois trop Conſtance.
Je ſerois trop heureux dans cette circonſtance....
Eſtime, amour, il faut tout changer en fureur.
Ah ! quel ſupplice entraîne après lui plus d'horreur,
Que de ſe voir forcé de haïr ce qu'on aime.

DAMON.

On ſoupçonne aiſément, on accuſe de même.

D'URVAL.

Avec fureur.

J'ai des rivaux heureux... l'un d'eux a ſon portrait,
Et l'autre avoit ſon cœur, c'eſt l'aveu qu'on m'a fait...
C'eſt un myſtére affreux.

DAMON.

Que je ne ſçaurois croire.
Conſtance abſolument n'a point trahi ſa gloire.

D'URVAL.

Ne prends plus ſa deffenſe, il n'eſt aucun moyen.

Que fera l'amitié, quand l'amour ne peut rien.

DAMON *en appercevant Conſtance.*

Moderez-vous du moins, la voilà qui s'approche.

SCENE XI.

CONSTANCE, D'URVAL, DAMON.

D'URVAL *avec un air un peu plus moderé.*

MAdame, épargnons-nous la plainte & le reproche :
Il faut nous ſéparer, pour ne nous voir jamais.
Voyez où vous voulez vous fixer déſormais,
Juſqu'à ce que le Ciel au gré de votre envie,
Termine, mais trop tard, ma déplorable vie.
Vivez, & reprenez ce que je tiens de vous :
Je n'excepte qu'un bien, que je préfére à tous,
Ce fruit de notre amour, ſi cher à ma tendreſſe ;
C'eſt de tous vos bienfaits le ſeul qui m'intéreſſe.

CONSTANCE.

Diſpoſez de mon ſort au gré de vos ſouhaits ;
Je n'examine rien, puiſque je vous déplais.
Daignez déterminer ma derniere demeure :
Où faut-il que je vive, ou plûtôt que je meure ?

D'URVAL.

Eh ! Madame, vivez.

CONSTANCE.

Vous ne le voulez plus ;
Mais vous ſerez bientôt ſatisfait. Au ſurplus
Joüiſſez de ces biens que vous voulez me rendre ;
De vos ſeules bontés je veux toûjours dépendre.
A l'égard de ma Fille.... il m'eût été bien doux
De garder le ſeul bien qui me reſte de vous.
Puiſſe-t-elle éviter les malheurs de ſa mere ;
N'être pas moins fidelle, & vous être plus chere.

D'URVAL *avec fureur.*

Je ne puis ſupporter cette témérité.
Perfide, il vous ſied bien ce langage affecté.

CONSTANCE.

Ah ! quel titre odieux ; eſt-ce à moi qu'il s'adreſſe ?

D'URVAL.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Eſt-ce là le prix de ma tendreſſe ?
Et quoi, de quels tranſports êtes-vous enflâmé ?
Doit-on déshonorer ce qu'on a tant aimé ?

D'URVAL.

Il falloit ſçavoir mieux conſerver mon eſtime.

CONSTANCE.

Pourquoi ne l'ai-je plus ? apprenez-moi mon crime ;
Qu'ai-je fait ?

D'URVAL.

Vous oſez encor me défier.

CONST.

CONSTANCE.

Helas ! dois-je mourir ſans me juſtifier ?
Que je ſçache du moins ce qui m'ôte la vie ?...
J'y ſuccombe.... je meurs.

DAMON.

Elle eſt évanoüie.

Conſtance ſe laiſſe aller dans un fauteüil ; & en tirant ſon mouchoir, elle laiſſe tomber un paquet de lettres, que Damon veut ramaſſer furtivement : mais il eſt apperçu par d'Urval, qui les ſaiſit.

D'URVAL *en ſaiſiſſant le paquet de lettres.*

Donne, donne. A quoi ſert tant de diſcretion ?
Sans doute ce ſera quelque conviction
Des affronts que m'a faits une Epouſe infidelle.

DAMON.

Il faut la ſecourir : permettez que j'appelle.

Il ſort.

SCENE XII.

D'URVAL, CONSTANCE *preſqu'évanoüie.*

D'URVAL.

QUe m'importe le ſoin de ſes jours & des miens ?
Je vais donc la convaincre ; en voici les moyens.
Ah ciel ! quelle reſſource accablante & funeſte !
L'eſpoir de la confondre eſt tout ce qui me reſte.

CONSTANCE *ouvrant les yeux.*

Ah! Que tenez-vous là! Je les voulois brûler.

D'URVAL.

S'ils ne vous chargent point, pourquoi tant vous troubler?
Ils s'adreſſent à vous.

CONSTANCE.

Helas! qu'allez-vous faire?

D'URVAL.

Plus vous craignez, & plus je veux me ſatisfaire.

CONSTANCE.

Sur ces triſtes écrits ne portez point vos yeux,
D'Urval.... ce n'eſt qu'à moi qu'ils ſont injurieux.
De grace.... écoutez-moi.

D'URVAL.

Je ne veux rien entendre.

CONSTANCE.

Puiſque nous ſommes ſeuls, je vais....

D'URVAL.

Il faut attendre.
A des diſcours ſans preuve on auroit répondu;
Mais je prétends qu'ici chacun ſoit confondu.

CONSTANCE.

Je me jette à vos pieds; ſouffrez que je vous preſſe.

D'URVAL.

Vous vous juſtifirez.

SCENE XIII.

D'URVAL, CONSTANCE, SOPHIE, ARGANT, FLORINE, DAMON.

FLORINE *en courant à Conſtance.*

AH! ma chere Maitreſſe,
Dans quel abaiſſement....

SOPHIE *à d'Urval.*

Conſtance à vos genoux!

Ils la relevent, & la remettent dans ſon fauteüil.

D'URVAL.

Reconnoiſſez l'erreur qui vous prévenoit tous
En faveur d'une femme inſtruite en l'art de feindre:
Jugez qui de nous deux étoit le plus à plaindre.
A Argant.
Damon vous aura dit ce qui ſe paſſe ici?

ARGANT.

C'eſt un fait important, qui doit être éclairci.

D'URVAL.

Il va l'être à l'inſtant; je vous en fais arbitre.

ARGANT.

Outre ce qu'on m'a dit, avez-vous quelque titre?

D'URVAL *diſtribuant des lettres.*

En voici: liſez donc ces coupables écrits.
Que je me trouve heureux de les avoir ſurpris!

BIBLIOTECA

SOPHIE, *en prenant un billet.*

Moi, je les soutiens faux.

D'URVAL.

Je vois ce qu'elles craignent;
Je la veux accabler devant ceux qui la plaignent.

CONSTANCE.

Je vous conjure encore en cette occasion....
Monsieur, épargnez-vous cette confusion.

ARGANT *surpris en ouvrant les billets.*

Diable! Allons doucement: ceci change la these.
Ce billet là....

D'URVAL.

Quoi donc?

ARGANT.

Et mais, par parenthese,
Il est de votre main.

SOPHIE.

Le mien en est aussi.

D'URVAL.

De mon écriture?

ARGANT.

Oui.

D'URVAL.

Que veut dire ceci?

ARGANT.

Mais voyez.

D'URVAL *en regardant, la reconnoît.*

Juste ciel!

ARGANT.

Parbleu, c'eſt de vous-même.

FLORINE.

Et celui-ci, Monſieur ?

SOPHIE.

Ma joie en eſt extrême.

ARGANT. *Il lui rend le ſien.*

N'allons pas plus avant, le reſte eſt ſuperflu.

SOPHIE.

Nous lirons, s'il vous plaît, c'eſt lui qui l'a voulu.

Elle lit.

Que je ſuis offenſé de toutes vos allarmes !
S'il eſt vrai qu'à mes yeux Conſtance ait eu des charmes ;
Ils ont fait dans leur tems leur effet ſur mon cœur.
Vous allumez des feux qui ne peuvent s'éteindre :
Une épouſe n'eſt point une rivale à craindre.
Puis-je vous préférer un ſemblable vainqueur ?
Madame, en vérité, c'eſt trop d'être incrédule,
Et de me ſoupçonner d'un ſi grand ridicule.

Le ſtyle eſt obligeant.

ARGANT.

Ne vous épargnez pas.
Nos fautes ont pour vous de furieux appas.
Vous nous reſſemblez peu : vous triomphez des nôtres ;
Et nous ne demandons qu'à partager les vôtres.

SOPHIE.

Fort bien.

FLORINE *s'avance pour lire la sienne.*

Autre lecture... Enfin... Oh! par ma foi,
Celui-ci me paroît un peu trop fort pour moi.

Elle rend ou brûle le billet.

Monsieur, en vérité, l'on ne peut mieux écrire :
C'est dommage pourtant qu'on ne puisse vous lire.

Damon reprend les billets.

D'URVAL *en revenant de son étonnement.*

Mais enfin le portrait....

SOPHIE.

Quoi, vous récriminez?

FLORINE.

C'est une trahison que vous imaginez.

SOPHIE.

Vous voulez joindre encor l'insulte à la blessure?
C'est être trop cruel.

FLORINE *vivement.*

C'est un traître, un parjure;
Qu'un autre traiteroit de la bonne façon.

SOPHIE.

Elles enlevent Constance.

Venez : pour vous venger, laissez-lui son soupçon.

CONSTANCE *entraînée malgré elle.*

Je ne puis... permettez... Quoi, ne pourrai-je apprendre?...

SOPHIE.

Non. Ce n'est plus à vous, Madame, à vous deffendre.

FLORINE.

Il ne mérite pas ce que vous demandez.

SOPHIE *en se retournant vers Damon.*

Voilà ce beau retour.... Damon, vous m'entendez.

Elles sortent.

DAMON.

O ciel !

SCENE XIV.

ARGANT, D'URVAL, DAMON.

ARGANT *à d'Urval.*

VOus avez fait une rude mépriſe ;
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſe.
Pour convaincre une femme, il faut bien du bonheur ;
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſçauroit avoir des preuves aſſez claires ;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point :
Elles ne s'aiment pas ; mais accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le peuple féminin
S'élever à grands cris, & ſonner le tocſin ;
Protéger l'accuſée, & s'enflâmer pour elle ;
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zele ;
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,

Et traiter un époux de calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, sans accuser la vôtre,
J'ai toûjours cru ma femme aussi sage qu'une autre.
Je vous plains; mais que faire? elle a barre sur vous.
Il faut en enrageant se taire & filer doux.

Il sort.

SCENE XV.

D'URVAL, DAMON.

D'URVAL.

Tu me vois pénétré de douleur & de rage:
Je ne m'attendois pas à ce nouvel orage....
Quelle vengeance affreuse exerce contre moi
Cet objet étranger, dont j'ai quitté la loi!..
Que m'importe, après tout, qu'une Epouse volage
Sçache de sa Rivale à quel point je l'outrage....
Cependant je l'accuse, & je suis confondu.

DAMON.

N'es-tu pas plus heureux, que d'être convaincu?

D'URVAL.

En suis-je moins certain? L'injure est manifeste.
Va, je ne cherchois plus que le plaisir funeste
De la rendre odieuse, autant que je la hais;
Mais sa fausse vertu couvre tous ses forfaits.

DAMON.

J'ignore les détails de cette perfidie;

Mais je connois Conſtance, & je mettrois ma vie....

D'URVAL.

Tu la perdrois... Conſtance... Oh! regret ſuperflu.
J'ai creuſé cet abîme où ſon cœur s'eſt perdu;
Mon exemple a cauſé la chûte qui m'accable.
Eſt-ce une autorité qu'un exemple coupable?

DAMON.

Ne le ſuivez donc plus, comme vous avez fait,
Puiſque vous convenez d'un ſi funeſte effet.
Si tu voulois pourtant m'inſtruire davantage,
Ton repos deviendroit peut-être mon ouvrage:
Tu n'as que trop ſuivi ton premier mouvement.

D'URVAL.

Je le paye aſſez cher, helas! en ce moment.
J'avois beau m'enflâmer & m'irriter contre elle,
J'ai frémi du danger où j'ai mis l'infidelle;
Et je mourois du coup que j'allois lui porter.

DAMON.

J'ai des preſſentimens, que je ne puis m'ôter.

D'URVAL.

Il ſont faux; mais enfin je cede à ta priere:
Suis-moi, je t'en ferai la confidence entiere.
Mais ce n'eſt point l'eſpoir d'être deſabuſé,
Qui m'arrache un récit que j'aurois refuſé.
Je te veux inſpirer la fureur qui m'anime:
Tu ſens que j'ai beſoin de plus d'une victime,
Puiſque j'ai des rivaux, je dois compter ſur toi,
Et tu vas t'engager à te perdre avec moi.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D'URVAL, DAMON *en domino.*

Il paroît dans le fond du Théatre des Girandoles allumées.

D'URVAL.

Viens, tandis que le Bal dans cette gallerie
Occupe tout le monde, acheve, je te prie :
Que veut dire ce Peintre?

DAMON.

A l'égard du portrait,
C'eſt un vol ; & voici comme on te l'a ſouſtrait.
Damis a chez ce Peintre été par avanture,
Il l'a vû travaillant à cette mignature ;
Alors notre Marquis a formé le deſſein
De ſe l'approprier, & d'en faire un larcin.
Un de ſes gens qu'il a couvert de ta livrée,
L'eſt allé demander ; le Peintre l'a livrée,
Croyant que ce portrait devoit t'être remis.

C'eſt ce que j'en ai ſçû, ſans t'avoir compromis ;
Car je viens de trouver ce Peintre chez Conſtance.
J'ignore à quel ſujet, je n'ai point fait d'inſtance.

D'URVAL.

Quelle ſcélérateſſe!... Ah ! permets, cher Ami... ;

DAMON.

Attends : je ne fais pas les choſes à demi.
Dans un endroit du Parc j'ai détourné mes traîtres ;
D'abord ils ont voulu faire les petits maîtres ;
Mais je leur ai ſerré de ſi près le bouton,
Qu'il a fallu, morbleu, qu'ils changeaſſent de ton.
J'en ai tiré l'aveu de leurs forfanteries :
Ils s'étoient fait tous deux autant de menteries.
Le renvoi de l'écrain leur a fait inventer
Le bonheur dont ces fats ont oſé ſe vanter.
Après leur avoir fait la leçon aſſez forte,
En lui donnant le portrait.
J'ai repris le portrait, & je te le rapporte.
Je n'imagine pas qu'ils en oſent parler ;
Et même tous les deux viennent de s'en aller.

D'URVAL *abattu.*

Dans quel excès m'a fait tomber leur impudence !
Et d'un autre côté quelle affreuſe vengeance !

DAMON.

Mais tu me parois peu ſenſible à ce ſuccès.

D'URVAL.

Hélas ! reproche-moi plûtôt un autre excès.
Je me trouve au milieu de mon bonheur extrême,

Un traître, un malheureux en horreur à lui-même,
Indigne désormais de ma félicité;
Et l'on m'accuse encor d'insensibilité,
Lorsque je vais périr accablé sous la honte,
Où m'a plongé l'accès d'une fureur trop prompte.

DAMON.

Je vois à tes regrets....

D'URVAL.

Dis à mon désespoir.

DAMON.

Mais au sort de Constance il est tems de pourvoir;

D'URVAL *attendri & les larmes aux yeux.*

Que fait-elle à présent.... Que faut-il que j'espére?
Dis-moi... qu'est devenuë une Epouse si chére? ....
Ah! je suis son bourreau plûtôt que son Epoux.
Pourra-t-elle survivre à de si rudes coups?
Sa blessure est mortelle, & j'en mourrai moi-même.

DAMON.

Rien n'est désespéré dans ce malheur extrême.
Constance t'a sauvé la honte de l'éclat:
Elle en impose à tous & cache son état;
Son courage surpasse encor son infortune;
Elle fait les honneurs d'une fête importune,
Dont elle ne croit pas être l'objet secret.
Il est vrai qu'en passant, mais sans être indiscret,
Je l'ai calmée un peu; j'ai caché tout le reste.
Viens, un plus long délai lui deviendroit funeste;
Son courage est peut-être à son dernier effort.

D'URVAL.

Cher Ami, je te rends le maître de mon sort.
Sois mon unique appui, ma ressource auprès d'elle ;
Peins lui mon désespoir : ah! quelque soit ton zéle,
Tu ne pourras jamais en peindre la moitié :
Ne me ménage plus, implore sa pitié.

DAMON.

Tu sçauras mieux que moi persuader Constance ;
Je lui serois suspect dans cette circonstance.
Pourquoi te refuser ce plaisir si flateur.
D'aller à ses genoux lui reporter ton cœur ?

D'URVAL.

Me refuserois-tu d'achever ton ouvrage ?

DAMON *avec vivacité.*

Tu n'es impétueux que pour faire un outrage.

D'URVAL.

Tu veux qu'un furieux qui sort de son accès,
Qui vient de se porter au plus coupable excès,
Qui vient d'accumuler blessure sur blessure,
Oppobre sur opprobre, injure sur injure,
Aille aussi-tôt braver l'objet de sa fureur ;
Et s'offrir à des yeux qu'il a remplis d'horreur :
La honte me retient....

DAMON.

D'Urval, elle t'abuse ;
La honte est dans l'offense, & non pas dans l'excuse.

D'URVAL.

Puis-je desavoüer ces malheureux écrits,

Où je jure à Conſtance un éternel mépris?
Peut-elle déſormais prendre aucune aſſûrance,
Compter ſur des ſermens que j'ai détruits d'avance?

DAMON.

L'Amour pardonne tout; mais je t'ouvre un moyen.
Je dois avec Conſtance avoir un entretien;
C'eſt ſans doute au ſujet de tout ce qui ſe paſſe:
C'eſt elle qui m'a fait demander cette grace;
Pendant le Bal j'eſpére en trouver le moment.
Nous ſommes convenus de ce déguiſement;
Je dois reſter maſqué.

D'URVAL.

Si je prenois ta place?

DAMON.

D'Urval, tu me préviens.

D'URVAL.

En parlant à voix baſſe,
Je pourrai la tromper; j'éclaircirai mon ſort;
Je lirai dans ſon cœur.

DAMON.

Je parlerai d'abord,
Afin de lui donner une pleine aſſûrance;
Tu nous obſerveras alors avec prudence:
Et tu pourras bientôt trouver l'heureux moment
De te ſubſtituer près d'elle adroitement.

D'URVAL *après avoir rêvé.*

Ma curioſité me fait trop entreprendre.

DAMON.

J'aurai tout préparé, tu n'auras qu'à l'entendre.

D'URVAL.

J'aurois trop à souffrir... En croyant te parler,
Constance contre moi peut & doit exhaler
Ces reproches qu'elle a condamnés au silence :
Ce seroit essuyer toute leur violence ;
Ce seroit m'exposer à ses premiers transports ;
Et j'ai pour en mourir assez de mes remords.

DAMON.

Ce qui vient d'arriver, te prouve le contraire ;
La douceur de Constance a dû te satisfaire.
Quelle autre auroit ainsi ménagé son époux ?
Je suis sûr que vos cœurs s'entendent mieux que vous.

D'URVAL.

Trop de timidité me punit & la venge.

DAMON.

C'est une cruauté...

D'URVAL.

Ma foiblesse est étrange ;
Mais enfin.... Quelqu'un vient : c'est Florine, je crois ?
Je te laisse : sers-moi pour la derniere fois.

Il sort.

SCENE II.

DAMON, FLORINE *éloignée.*

DAMON.

QUe l'amour propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes qu'on a faites....
S'il me désavoüoit? Ah, trop cruel Ami!
N'importe, il faut encor faire un effort pour lui.

FLORINE.

Madame vous attend, lui tiendrez vous parole?
Elle est impatiente.

DAMON.

Oui, Florine, j'y vole.

SCENE III.

FLORINE *seule.*

QUelle sera la fin de cet évenement?
Gare le Cloître, il fait un triste dénoüement.
S'aller claquemurer, c'est ce qui m'inquiéte;
Car enfin je n'ai pas le goût de la retraite:
Prendre congé du siécle à l'âge de vingt ans;
Il nous quitte assez tôt, sans prévenir ce tems.

Passe

Paſſe quand juſqu'au bout on a joüé ſon rôle ;
Du moins le ſouvenir du paſſé vous conſole ;
On l'emporte avec ſoi, cela ſert de ſoutien ;
Mais pour moi, Dieu merci, je ſuis réduite à rien :
Car, ce que j'ai vêcu ne s'appelle pas vivre.
Que faire dans l'exil où je m'en vais la ſuivre ?
Me plaindre que le tems coule trop lentement ;
N'avoir que mon ennui pour tout amuſement.
Le monde a ſes chagrins : eh bien, on les eſſuye.
On s'accoûtume, on roule, & l'on pouſſe la vie ;
On va, l'on vient, on voit, on babille, on ſe plaint,
On s'agite, on ſe flate, on eſpére, & l'on craint ;
Il vient un bon moment, car il faut qu'il en vienne,
On en fait ſon profit, afin qu'on s'en ſouvienne.

SCENE IV.

CONSTANCE *en domino, demaſquée.*
FLORINE.

CONSTANCE *en regardant derriere elle.*

DAmon ſuivoit mes pas... & je ne le vois plus ;
Mais il ne peut tarder. Nous ſommes convenus
De nous réfugier dans ce lieu plus tranquille ;
Notre entretien ſera plus ſûr & plus facile.

SCENE V.

CONSTANCE, UN HOMME DEGUISE'.

CONSTANCE *congedie Florine.*

Vous voici... reprenons le fil de ce discours ;
Dont on nous empêchoit de poursuivre le cours.
Damon, permettez-moi de répandre des larmes
Dans le sein d'un ami sensible à mes allarmes ;
Aux yeux de tout le monde elles m'alloient trahir :
C'est encore un motif qui m'a contrainte à fuir.
Elle essuie ses yeux.

Je rappellois un tems bien cher à ma mémoire :
Quand d'Urval commença mon bonheur & ma gloire,
Mon cœur sembla pour lui prévenir sa saison.
Aurois-je mieux choisi dans l'âge de raison ?
Notre hymen se conclut, aurois-je pû m'attendre,
Pouvois-je imaginer qu'un cœur déjà si tendre,
Le seroit encor plus ? Je vis de jour en jour
Qu'on ne sçauroit donner de bornes à l'amour.
Quel que fut le progrès de ma tendresse extrême,
Mon bonheur fut plus grand, puisqu'on m'aima de même.
Qu'est devenu ce tems ? Vous ne croirez jamais
D'où vint le changement d'un sort si plein d'attraits.
Un revers imprévû détruisit ma fortune ;
Ma tendresse bientôt lui devint importune ;

L'excès de mon amour lui parut indiscret ;
Je le vis : il fallut le rendre plus secret.
Le refroidissement, bien plus terrible encore,
Vint éteindre l'amour d'un Epoux que j'adore ;
Et bientôt loin de moi, l'entraina tour à tour.
Je crus perdre la vie en perdant son amour ;
J'eusse été trop heureuse, en ce malheur extrême.
Je sentis qu'on ne vit, que par l'objet qu'on aime ;
Qu'on perd tout en perdant ces transports mutuels,
Ces égards si flateurs, ces soins continuels,
Cet ascendant si cher, & cette complaisance,
Cet intérêt si tendre, & cette confiance,
Qu'on trouve dans un cœur que l'on tient sous ses loix.
Cependant je vécus pour mourir mille fois.

Je joignis à mes maux celui de me contraindre.
Je me suis toûjours fait un crime de me plaindre.
C'est la premiere fois, dans l'état où je suis,
Je ne vous aurois pas parlé de mes ennuis ;
Je m'épanche avec vous, je ne dois rien vous taire,
Puisque je vous demande un conseil salutaire.

Je ne prétends point faire un détail superflu ;
Ni rappeller ici ce que vous avez vû.
Vous êtes le témoin de ce dernier orage....
Vous vous attendrissez... est-ce un heureux préfage ?
Enfin est-il bien vrai que d'Urval ait rendu
Justice à son Epouse ? Ai-je bien entendu ?

C'eſt beaucoup. N'avoit-il rien de plus à me rendre ?
Vous-même n'aviez-vous rien de plus à m'apprendre ?
Mais comment puis-je avoir révolté mon Epoux ?
Un cœur indifférent peut-il être jaloux?...
Je m'y perds.... Cependant je lis dans ſa penſée:
Se pardonnera-t-il de m'avoir offenſée ?
Je ſouffre plus que lui, du juſte repentir,
Que ſans doute à préſent il en doit reſſentir.
Je crains (s'il ne m'eſtime autant que je l'adore)
Que ſa confuſion ne l'allienne encore.
Que ſa honte offenſante & cruelle pour moi,
Ne l'empêche à jamais de me rendre ſa foi.
Ah ! peut-être j'étois dans cette conjoncture,
Ce qui m'eſt revenu flatoit ma conjecture;
Je le déſire trop, pour ne pas l'eſpérer...
Vous ne me dites rien?... Que dois-je en augurer ?

Mais ſi je n'ai point pris une fauſſe eſpérance,
Si ſon heureux retour avoit quelqu'apparence ;
Qui peut le retarder ? ... Si mes jours lui ſont chers,
Qu'il vienne en ſûreté.... mes bras lui ſont ouverts.....
S'il voyoit les tranſports que mon cœur vous déploie..
Ah ! qu'il ne craigne rien, que l'excès de ma joie.....
Que dis-je ? S'il le faut, j'irai le prévenir :
C'eſt ſur quoi je cherchois à vous entretenir.

Je ne puis à préſent être trop circonſpecte;
Un pardon trop aiſé doit me rendre ſuſpecte.

Que pourra-t-il penser de ma facilité?...
Mais n'importe, malgré cette fatalité,
Autant que mon amour, mon devoir m'y convie;
Il faut que j'aille perdre ou reprendre la vie...
Ah! daignez par pitié ... Vous soupirez tout bas....
Je ne puis donc m'aller jetter entre ses bras?...
J'entends ce que veut dire un si cruel silence;
Vous n'osez....

LE MASQUE *à part.*

Ah! c'est trop me faire violence.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous dit?... Parlez... Quel funeste regret?...
Elle voit un portrait entre ses mains.
Mais... Quai-je vû. Comment... D'où vous vient mon portrait?
Vous n'en êtes chargé, que pour me le remettre.

LE MASQUE *en lui présentant une lettre.*

Il faut....

CONSTANCE.

Que m'offrez-vous?...

LE MASQUE.

Voyez....

CONSTANCE.

C'est une lettre.
Vous tremblez... Je frémis... On ne veut plus me voir;
C'est le coup de la mort que je vais recevoir....
Elle ouvre le billet.
De la main de d'Urval ces lignes sont tracées;

Mais que vois-je ? Des pleurs les ont presque effacées.
Elle lit.
C'est trop entretenir vos mortelles douleurs ;
L'ingrat que vous pleurez, ne fait plus vos malheurs.
Chere Epouse, il n'est rien que votre Epoux ne fasse,
Pour tarir à jamais la source de vos pleurs.
Vous avez rallumé ses premieres ardeurs ;
Trop heureux s'il expire en obtenant sa grace !...
Ah ! pourquoi n'ai-je pas prévenu mon Epoux ?
Conduisez-moi, courons....

D'URVAL *démasqué à ses pieds.*

Il est à vos genoux....
C'est où je dois mourir.... Laissez-moi dans les larmes
Expier mes excès & venger tous vos charmes.

CONSTANCE.

Cher Epoux, leve-toi. Va, je reçois ton cœur :
Je reprens avec lui ma vie & mon bonheur.

D'URVAL.

Quoi, vous me pardonnez l'outrage & le parjure ?

CONSTANCE.

Oui, laisse-moi goûter une joie aussi pure.

D'URVAL.

Vengez-vous.

CONSTANCE.

Eh de qui ? C'est un songe passé ;
Ton retour me suffit.

D'URVAL.

Il n'a rien effacé.

CONSTANCE.

Si tu veux me prouver combien je te suis chere,
Oublions qu'autrefois j'ai cessé de te plaire.

D'URVAL.

Je veux m'en souvenir pour le mieux réparer.
On entend du monde, Constance paroît inquiete.
Devant tout l'Univers je vais me déclarer....

SCENE VI. & DERNIERE.

CONSTANCE, D'URVAL, SOPHIE, ARGANT, DAMON, FLORINE.

ARGANT.

Comment diable? La Scene a bien changé de face.
Ah, ah! Mon Gendre en conte à sa Femme....il l'embrasse!
Mais, est-ce tout de bon?

FLORINE.

Certes l'effort est grand.

SOPHIE *ironiquement à Damon.*

Monsieur a du bonheur dans ce qu'il entreprend.

D'URVAL *avec véhémence.*

Oui, je ne prétends plus que personne l'ignore;
C'est ma Femme en un mot, c'est elle que j'adore:
Que l'on m'approuve ou non, mon bonheur me suffit.
Peut-être mon exemple aura quelque crédit;

On pourra m'imiter. Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'un préjugé ſi faux, ſoit toûjours invincible.

ARGANT.

Ce n'eſt pas que je trouve à redire à cela;
Mais c'eſt qu'on n'eſt pas fait à ces incidens-là.
Lorſqu'une femme plaît, quoiqu'elle ſoit la nôtre,
Je crois qu'on peut l'aimer, même encor mieux qu'une autre.

DAMON *à Sophie.*

Oſerois-je à mon tour, ſans indiſcrétion,
Vous faire ſouvenir d'une convention?

SOPHIE.

A Conſtance.

Damon, je m'en ſouviens. Ah! ma chere Conſtance...
Elle l'embraſſe.
Mais conſeillez-moi donc dans cette circonſtance....

ARGANT *lui prend la main, & la met dans celle de Damon.*

Oui, conſeillez un cœur déjà déterminé....
Le conſeil en eſt pris, quand l'Amour l'a donné.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

DISCOURS

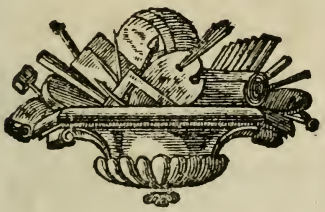
PRONONCÉ

PAR M. DE LA CHAUSSÉE,

LE JOUR DE SA RECEPTION

A L'ACADEMIE FRANÇOISE,

A la place de M. Portail, le 25 Juin 1736.



A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XLI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DE LA CHAUSSÉE,

Le jour de sa Réception à l'Académie Françoise, à la place de M. Portail, le 25 Juin 1736.

MESSIEURS,

POUR vous témoigner combien je suis pénétré de vos bontés, il faudroit que j'eusse le talent que joignoit à tant d'autres vertus l'illustre Académicien à qui j'ai l'honneur de succeder. C'est en ce moment que j'aurois besoin de cette éloquence aimable & naturelle, qui le rendit toujours si cher à tous ceux que la nécessité ou leur bonheur faisoient ap-

procher de lui : Quel charme étoit répandu dans ſes moindres diſcours ! Qui poſſedoit mieux cette facilité de s'exprimer, ces tours auſſi précis que nobles & convenables, en un mot, cette ſcience qui fait l'objet de vos travaux !

Vous ſçavez, MESSIEURS, quel uſage M. PORTAIL a toujours fait du don de la parole. Heureux les Miniſtres de Themis à qui l'on n'a point à reprocher d'en avoir abuſé, qui au contraire ne l'ont jamais employé que pour faire pancher la balance du côté de l'innocence opprimée !

Tel étoit ce digne Chef du premier Tribunal du Royaume, c'eſt là qu'on l'a vû exercer, avec autant d'éclat que d'integrité, un art ſi néceſſaire à ceux, qui, pour le bien de leur patrie, ſont chargés des interêts publics.

L'humanité eſt ordinairement le fruit que l'on retire de la culture des Lettres ; elle étoit le partage de ce grand Magiſtrat : ainſi les Veuves & les Orphelins trouvoient toujours en lui une main prête à eſſuyer leurs larmes & à raſſûrer leur fortune ; ainſi le Prince avoit en lui un organe fidéle, qui, en toute circonſtance, ſavoit concilier la majeſté d'un Maître, & la bonté d'un Pere.

Mais, MESSIEURS, où m'emporte un regret que mes expreſſions ne peuvent rendre

auſſi

aussi sensible que je le voudrois ? quelles fleurs ai-je à jetter sur son tombeau ? Est ce à moi d'entreprendre un Eloge qui se trouve gravé dans le fond de vos cœurs ? Non, MESSIEURS, avant que d'élever ma voix, je dois long-tems vous écouter, c'est pour apprendre à m'énoncer, c'est pour être instruit par les Maîtres de l'art, que j'ai recherché, avec tant d'ardeur, le bonheur de vous appartenir. Vous avez eu moins d'égard à ma témérité qu'à mes besoins ; quel sujet d'émulation, quel sujet d'espérance pour tous ceux qui s'élevent dans le sein des Muses ! Ils ne voyent plus de si loin cet heureux avenir que vous avez daigné rapprocher de moi : que dis-je ? ils participent tous aux graces que je reçois ; & partagent, avec moi, mon bonheur & ma reconnoissance.

En effet, MESSIEURS, qui ne seroit flatté d'être à la source des lumieres & des dons de l'esprit ? d'apprendre de vous-mêmes une Langue qui rassemble toutes les richesses des autres, & qui sera immortelle comme vous ? Que pouvois-je désirer de plus doux, & de plus avantageux, que d'être associé à des Sages, qui renouvellent entr'eux l'union & les merveilles de l'âge d'or, & qui s'enrichissent mutuellement de tout ce qu'ils ont acquis de plus rare, & de plus précieux ? Dans quel

partage avez-vous daigné m'admettre ! Mon bonheur me transporte, mes esprits trop contraints rompent le frein que je leur avois imposé, le Genie qui préside aux miracles que je vois, m'entraîne au-delà de moi-même, il me force à parler ce langage divin .....

Pardonnez cet effor ; en quel tems, en quels lieux
Puis-je mieux employer le langage des Dieux !

France ? Quel changement rappelle ton enfance !
Tes Fastes confondus, écrits par l'ignorance,
Dans un oubli profond seroient ensevelis ;
A peine on connoîtroit la naissance des Lys ?
Tes peuples en tout tems étoient faits pour la gloire,
Mais ils ignoroient l'art d'assûrer leur memoire.
Ils avoient des Heros qu'ils ne pouvoient vanter,
Ils faisoient des exploits qu'ils ne pouvoient chanter.
A peine ils jouissoient des dons de la nature,
Leur langage indigent, sauvage, sans culture,
Aux besoins de la vie étoit presque borné,
Et leur esprit alors n'étoit pas plus orné.
La même aridité leur est toujours commune ;
La langue & le genie ont la même fortune.
Quels progrès mutuels ont-ils fait à la fois,
Esperoit-on de voir un Parnasse François !
Comme un ruisseau naissant languit près de sa source,
Sans trop s'en éloigner il commence sa course ;

A peine il peut couler, on diroit que ſes eaux
Ne ſerviront jamais qu'à nourrir des roſeaux.
Cependant il s'accroît, il peut ſuivre ſa pente,
A travers de la plaine on le voit qui ſerpente;
On l'entend murmurer, & ſon cours s'embellit,
Il élargit ſa rive, il reçoit dans ſon lit
Des ſources, des ruiſſeaux, des torrens, des rivieres.
C'eſt un fleuve, il parcourt des Nations entieres;
Il porte l'abondance à cent peuples divers,
Et du bruit de ſon nom il remplit l'Univers.

Du langage François telle fut la naiſſance;
Et tels ſont devenus ſon cours & ſa puiſſance.
Miniſtre ſouverain du plus juſte des Rois,
ARMAND, vois ton ouvrage, & reconnois ma voix,
Applaudis comme nous à ton heureux genie.
Nous remplaçons enfin la Grece, & l'Auſonie;
Ta Langue eſt triomphante, apprends tous les ſuccès,
Dont tu n'as pu goûter que les premiers eſſais.
Chérie également des Muſes & des Graces,
Elle a tous les tréſors des deux autres Parnaſſes.
France, tu peux enfin célébrer à la fois
Ton bonheur, tes plaiſirs, tes Heros, & tes Rois:
Rien ne manque à tes vœux, tu ſçais l'art plein de charmes,
D'employer la parole, & de vaincre ſans armes;
Tu fais aimer ta Langue à cent peuples ſoumis,
Tu la fais adopter même à tes ennemis.

L'oserions-nous encore accuſer d'indigence ?
Ranimons-nous, honteux de notre négligence :
Daignons la cultiver, donnons lui tous nos ſoins,
Son abondance ira plus loin que nos beſoins.
Oui, lorſque l'on en fait une étude profonde,
L'eſprit le plus fecond, la trouve auſſi féconde ;
Eh quoi, n'a-t'elle pas remis entre nos mains
Les richeſſes des Grecs, & celles des Romains ?
De leurs divins Ecrits interprétes fidéles,
Si nous avons peut-être égalé nos modéles,
Dans le monde ſçavant, s'il ne s'eſt rien produit
Sans être en notre Langue heureuſement traduit :
Elle peut donc ſuffire, & la plainte eſt injuſte.
Rappellons-nous les tems de ce nouvel Auguſte,
Dont Armand & Seguier furent les précurſeurs ;
Quels prodiges nouveaux n'ont pas vû les neuf Sœurs ?
Heros qui fus ſi cher aux filles de memoire,
Ne crains pas que jamais on doute de ta gloire ;
L'avenir, comme nous, croira tes actions,
Il n'a qu'à parcourir tant de productions ;
Tant d'ouvrages divers que ton regne a fait naître ;
La gloire des Sujets prouve celle du Maître.

Peut-estre croiroit-on que nos prédéceſſeurs
Favoriſés du ciel, doués par les neuf Sœurs,
Ne doivent leurs ſuccès qu'à leur heureux genie.
Se ſeroient-ils acquis une gloire infinie,

S'ils n'avoient ſçu d'ailleurs amaſſer un tréſor
Capable de fournir à leur brillant eſſor?
Leur Langue fut l'objet de leur plus chere étude;
Ils avoient avec elle une longue habitude,
Ils n'oſerent produire, ils n'oſerent penſer,
Avant que d'être inſtruits dans l'art de s'énoncer;
Eh, que ſert une idée à qui ne peut la rendre,
Si telle qu'on la ſent on ne la fait comprendre?
L'ame de la penſée eſt dans l'expreſſion,
Sans elle on ne peut faire aucune impreſſion;
Sans elle ce n'eſt plus qu'une fauſſe peinture
Qui dégrade à la fois le peintre & la nature.
Exprimez-vous, ou bien ceſſez d'imaginer,
Parlez, je veux entendre, & non pas deviner:
Pour démêler l'objet que l'on me défigure,
Faut-il que mon eſprit ſe donne la torture?
Il aime que d'abord on ſache le ſaiſir,
Et que nul embarras ne trouble ſon plaiſir.
L'expreſſion fait plus, elle fait la fortune
D'une penſée au fond ordinaire & commune;
Souvent un mot ſuffit; c'eſt donc mal-à-propos
Qu'on oſe mépriſer la ſcience des mots;
Que dis-je? eſt-ce pour l'homme une étude frivole,
Que celle d'où dépend le don de la parole?
Tel étoit le préſent qu'Armand nous avoit fait:
Ce Génie Eminent n'étoit point ſatisfait,
Si la Langue après lui reſtoit mal aſſûrée;

Il falloit garantir sa gloire & sa durée.
La Langue est moins facile à fixer qu'à former.
Combien de novateurs qu'on ne peut réprimer !
Ils regardent ses loix comme une tyrannie,
Et réclament toujours en faveur du génie.
La licence bientôt s'arme d'un front d'airain ;
Chacun, libre du joug, s'érige en souverain.
Le moindre citoyen de la double colline
Ne veut plus reconnoître aucune discipline,
Il subjugue, il corrompt le goût des ignorans
Qui se font un honneur d'imiter leurs tyrans.
Ainsi, par des revers aussi prompts que bizarres,
Les Romains étonnés se trouverent barbares.
Ne soyons point surpris d'un desastre aussi prompt,
Il devoit arriver ; la Langue se corrompt,
Lorsqu'à l'indépendance elle est abandonnée.
Elle a toujours besoin d'être subordonnée.
Quand elle est parvenue à sa maturité,
Il faut des surveillans, dont la sévérité
Etouffe les abus toujours prompts à renaître ;
Il faut des défenseurs qui soient dignes de l'être ;
Et que leur propre gloire intéresse toujours
A fixer à jamais sa richesse & son cours.

On choisit autrefois les Vierges les plus pures,
Pour mettre dans des mains aussi sages que sûres,
Ce céleste garant de la prosperité
D'un peuple dont enfin nous avons hérité.

Ce fut sur cet exemple, & d'après ce modele ;
Qu'ARMAND sçut établir un culte plus fidéle ;
Aux plus chers favoris qu'Appollon eut alors,
Il confia la Langue, avec tous ses tréſors ;
Il en fit un dépôt à jamais mémorable.
Une ſucceſſion toujours inaltérable,
Attentive à ſa gloire, en fait la sûreté :
Rien n'en pourra jamais ſoüiller la pureté.
Déja nous célebrons vos fêtes ſéculaires :
Depuis que vous tenez les rênes litteraires ;
Vingt * luſtres ſont rentrés dans l'abîme des tems ;
Sans qu'on ait vû ternir vos faſtes éclatans :
L'avenir coulera ſous les mêmes auſpices,
Vous ne pouvez avoir que des deſtins propices :
Non, les diſpenſateurs de l'immortalité
N'ont point à redouter cette fatalité
Qui s'exerce à ſon gré ſur tout ce qui reſpire.
La prudence elle-même a fondé votre empire ;
L'eſprit qui vous unit, la même autorité,
Y maintiendront en paix votre poſterité.
C'eſt un germe éternel qui produira ſans ceſſe ;
Vous renaîtrez toujours, enfans de la ſageſſe ;
La gloire s'intéreſſe à ſoûtenir vos droits,
Vous ſerez protegés, tant qu'il ſera des Rois.
Tel eſt votre deſtin, vous en avez des marques :
Illuſtre Rejetton du plus grand des Monarques,

* L'Academie a été fondée en 1635.

Objet de notre amour, digne préſent des dieux ;
Toi qu'on n'a pas beſoin de nommer en ces lieux ;
Toi, qui fais de nos cœurs tes plus belles conquêtes,
Tu n'as pas dédaigné d'aſſiſter à nos fêtes.*
Qu'Apollon fut touché de l'honneur éternel,
Qu'ont reçû les neuf Sœurs en ce jour ſolemnel !
Qu'il fut charmé de voir leur maître au milieu d'elles,
Entendre avec plaiſir leurs chanſons immortelles :
C'eſt un goût qu'il a joint à l'amour de la paix ;
Minerve l'a rendu ſenſible à ſes attraits :
Elevé dans ſon ſein, dès ſa plus tendre enfance,
Son Diſciple a rempli ſa plus chere eſperance ;
Il l'aime, elle eſt ſon guide, & ſon plus sûr appui ;
Et pour comble de biens, elle regne avec lui.

O Vous, Moderateurs du temple de mémoire,
Miniſtres attachés aux autels de la gloire,
Joüiſſez de vos droits ; & portez juſqu'aux cieux
Les titres éclatans d'un rang ſi glorieux.
Quelle place plus noble & plus digne d'envie ;
Quel emploi pouvoit mieux illuſtrer votre vie ?
Qu'ici l'adoption a des charmes flatteurs !
C'eſt l'éloge éternel de l'eſprit & des mœurs.

Pour moi, puiſſai-je en tout imiter mes modéles,
Et me former aux ſons de vos voix immortelles.
Vous prenez un Eleve ; il ſera trop heureux,
S'il peut juſtifier un choix ſi généreux.

* Le Roi honora l'Académie de ſa préſence en 1719.

FIN.